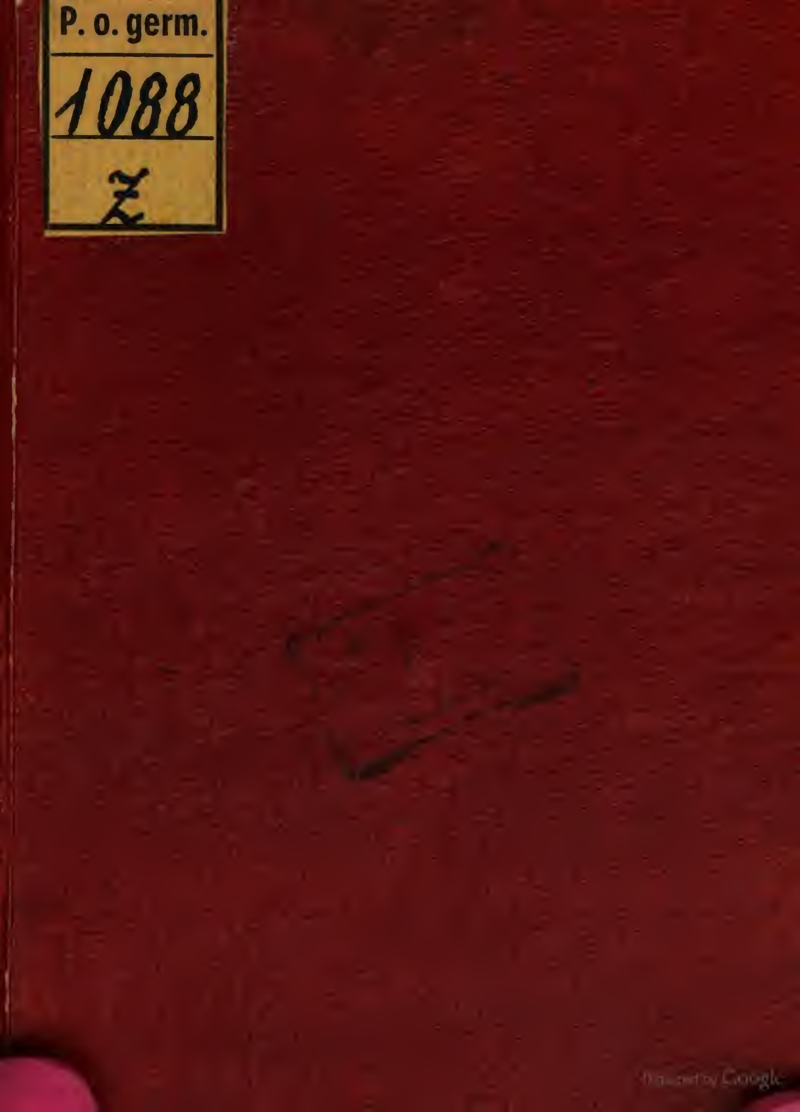
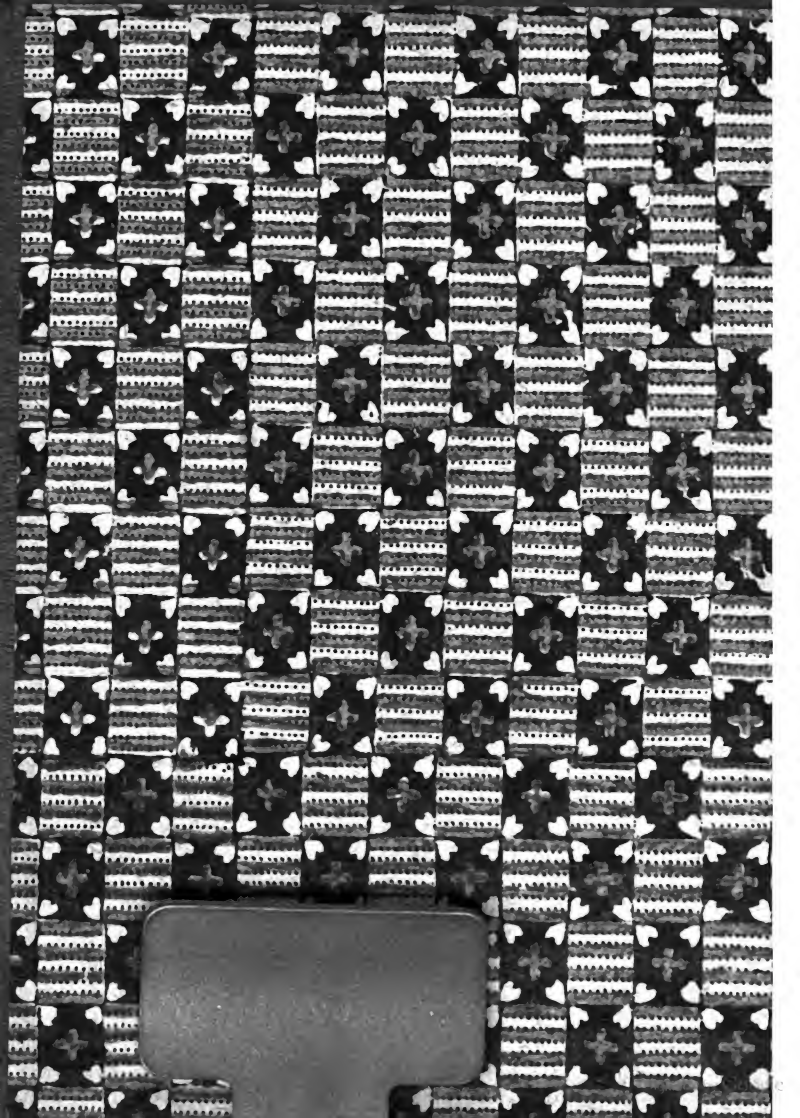
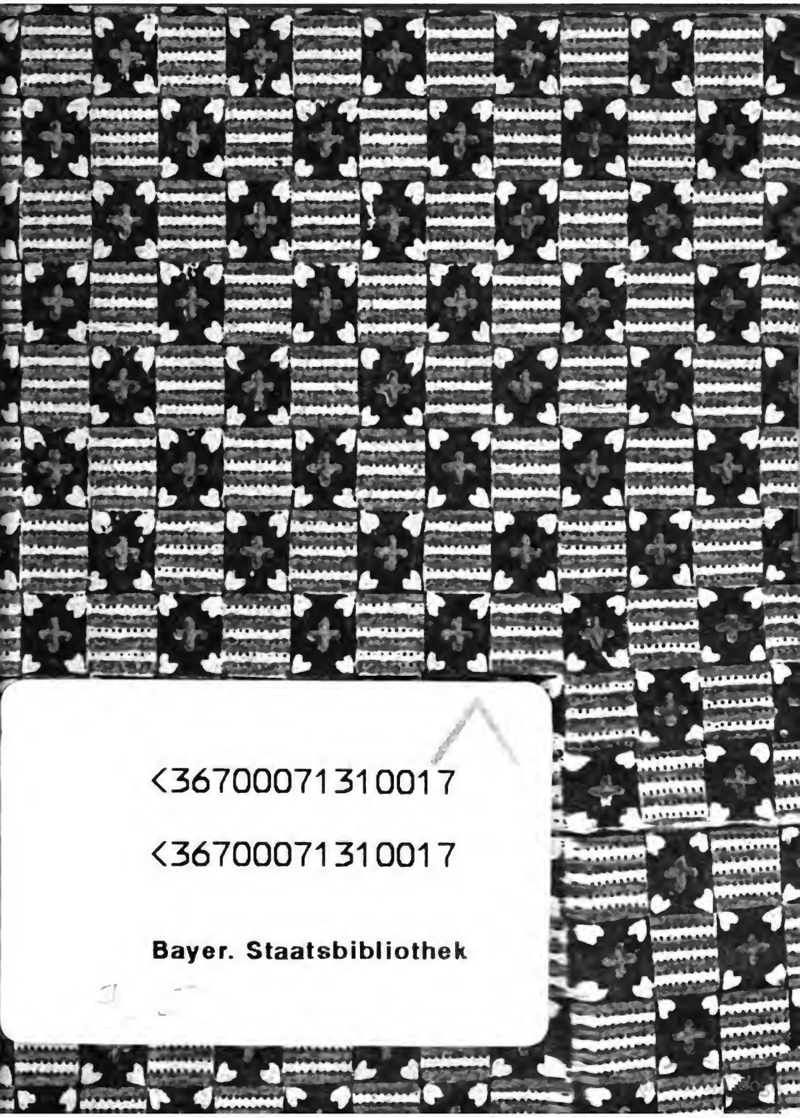






Polyanthea



GOTTH. WILH. CHR.
STARKE.

Polyanthea.

Ein

Taschenbuch

für das Jahr 1807.

Herausgegeben

von

Karl Reinhard.

Mit Kupferstichen und Musik.

Münster.

Bei Peter Waldeck.

Ihrer Majestät,

der

Königinn

Karoline

von Bayern,

der

erhabenen Freundinn, Kennerinn und Beschützerinn der Musenkünste,

in tiefster Ehrerbiethung

zugeeignet.

Vorrede.

Mancherlei, und gute Gründe, die aber der Leser an diesem Orte schwerlich vermissen wird, bestimmten mich, die beiden sonst von mir herausgegebenen Taschenbücher, die Poetische Blumenlese und den Romanen-Kalender, diesen mit dem Jahrgange 1803, jene mit dem Jahrgange 1804 zu schließen. Ich dachte schon nicht weiter an ein ähnliches Unternehmen, als ich unvermuthet veranlaßt wurde, eine neue jährliche Sammlung nach einer etwas anderen Idee zu versuchen. Man wird diese Idee sehr einfach finden, wenn ich bemerke, daß es die Absicht war, die genannten Taschenbücher zu vereinigen, und dann allenfalls noch Raum für einige Beiträge zur Un-

terhaltung zu gewinnen, die gerade nicht Gedichte und nicht Romane heißen dürfen.

So entstand die Polyanthea, von welcher ich hier das erste Bändchen liefere. Ich bin des thätigen Beistandes meiner gütigen Freunde zu gewiß, als daß ich nicht hoffen könnte, diesen Titel in Zukunft immer mehr zu rechtfertigen. Auch unerbethene poetische, und besonders prosaische Mittheilungen, die hierzu dienen können, werden mir willkommen seyn und mich zur Dankbarkeit verpflichten. Ich muß jedoch sehr wünschen, Alles, was der Polyanthea zugedacht wird, recht früh, und nicht später, als jedes Mahl im Monath Mai zu erhalten, wenn ich für das folgende Jahr Gebrauch davon machen soll. Göttingen, am 6. September, 1806.

Karl Reinhard.

Inhalt.

Anmerkung. Die Gedichte, "Sonnnenfeier", und "Wittow's Lob", (S. 131,) sind zwar schon in der Sammlung des Verfassers abgedruckt; aber sie

Zeit-Tafeln

für

das Jahr

1807.

Februar.

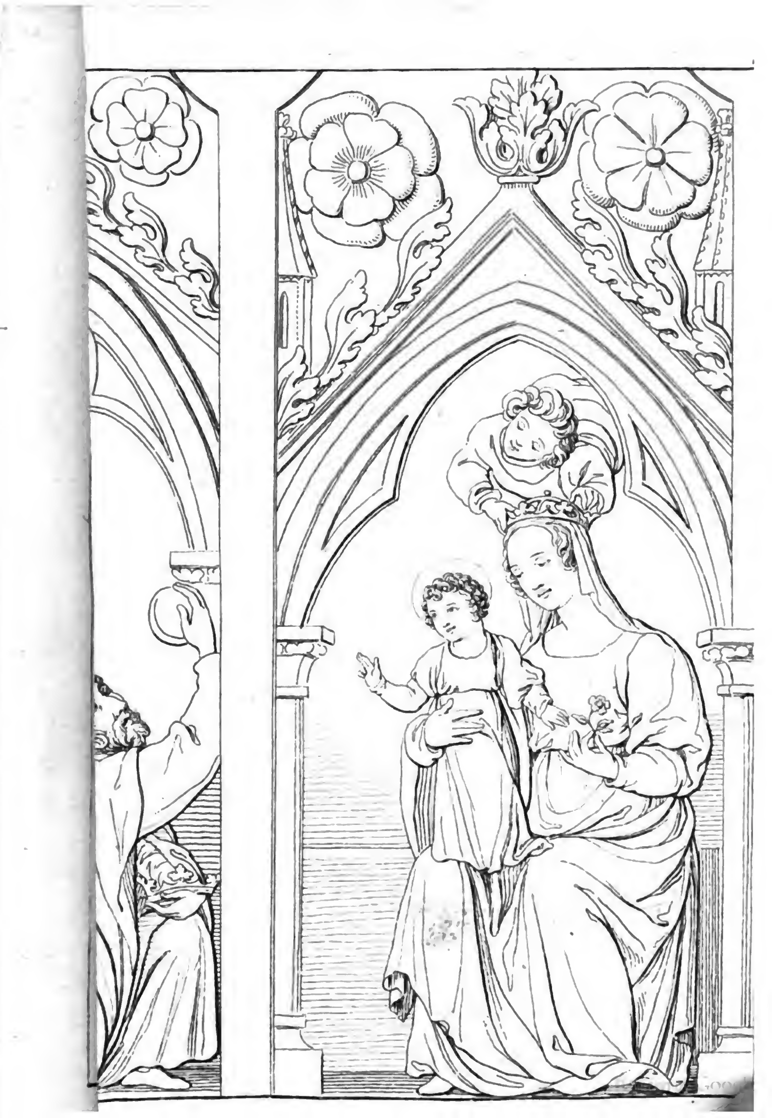
Tage

1
2
3
4
5
6
7

8
9
10
11
12
13
14

15
16
17
18
19
20
21

22
23
24
25
26
27
28



November.

Tage

1
2
3
4
5
6
7

8
9
10
11
12
13
14

15
16
17
18
19
20
21

22
23
24
25
26
27
28

29
30

December.

Tage

1
2
3
4
5
6
7

8
9
10
11
12
13
14

15
16
17
18
19
20
21

22
23
24
25
26
27
28

29
30
31

Polyanthea.

1807.

Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

Pindar.

Sur la manière essentiellement différente dont les Poëtes français et les allemans traitent l'Amour.

1.

La rose n'acquiert toute sa suavité que sur le sol heureux de la Perse, mais la délicate violette parfume l'air des climats plus tempérés; le même soleil qui mûrit l'aloès résineux, ou la fève ignifère du caffé, dessécherait la fraise rafraichissante; la vigne qui réjouit l'homme, périrait dans les plaines torrides où se forme la gomme des arabes; l'orange qui porte la couleur de l'aurore, orne les jardins de l'Italie et du Portugal, tandis que la pomme acidule et la pêche charnue croissent mieux dans nos vergers; les Alpes se couvrent de chênes, comme le Li-

ban de cèdres; et les bouleaux du Nord ne mêlent point leur ombre à celle des palmiers du Midi.

Ainsi l'on peut juger du sol et du climat par les productions; de même que celles-ci ne font que manifester la nature du terrain et de l'atmosphère où elles sont nées. Les fruits restent avec leur terre natale dans un rapport immuable et nécessaire: ou, suivant l'échelle ingénieuse de végétation, établie récemment par Alexandre de Humboldt, et déja indiquée par le grand Haller, les plantes que l'on rencontre désignent la hauteur à laquelle on est parvenu, l'éloignement où l'on est des lieux bas, et l'approche des sommets élevés.

2.

Le même rapport se dévoile entre le génie, le caractère particulier des peuples, et les productions de leurs poètes. Les chants graves et simples du Scandinave ne ressemblent point aux romances vives et pompeuses de l'Espagnol; les tragédies de la scène bretonne diffèrent de celles du théatre athénien, et la Sacontala des Indiens ne pourrait être assimilée ni aux unes, ni aux autres. Partout la littérature est une des manifestations de l'esprit

national, dont elle porte l'empreinte et la nuance: celle-là est à celui-ci comme les fruits sont au sol et au climat.

5.

Cependant quoi d'étrange dans la marche réglée de la nature et de la vie végétale? Tout y est soumis à un mécanisme infaillible, à des lois explicables par la science humaine. Le grain de terre, le dégré de chaud et d'humide, l'exposition sont des élémens connus, qui donneront des résultats prévus d'avance. — Mais qui expliquera les prodigieux phénomènes du monde intellectuel? Quelle loi détermine la tendance et les qualités propres au moral de chaque peuple? Qui pénétrera dans ces profondeurs de l'esprit humain, pour y découvrir les racines, les causes originaires des dispositions et des mœurs nationales? Dira-t-on que le sol et que l'aspect du ciel en décide, comme des plantes? — Mais d'où vient que la même Rome qui fut habitée long-tems par des républicains actifs, rudes, ennemis de l'élégance, et chauds amis de la liberté, est habitée aujourd'hui par un peuple si docile au joug, et si sensible aux beautés des arts? D'où vient que le Turc

indolent et sensuel rampe sur la terre qui a vu Thémistocle, Platon, Pindare? D'où la différence extrême entre le Spartiate, l'Athénien, l'Abdérite, placés sous un même ciel, parlant une même langue? — Non, sans doute; quelle que puisse être l'influence accidentelle des données physiques sur la nature de l'homme (influence qui se borne, peut-être, au dégré plus ou moins vif d'intensité de ses passions), il faut encore chercher ailleurs la source des modulations si variées de son intelligence.

4.

L'homme, ce prince de la création, qui semble avoir été fait pour remplir tout l'intervalle entre l'enfer et le ciel, et qui touche également à ces deux extrêmes; assemblage inconcevable de tous les contrastes qui naissent de l'union d'une brute et d'un archange, du souffle de Dieu avec le vil limon, en un mot de la raison avec les sens: l'homme doué du pouvoir d'échapper à la nature matérielle, doné du pouvoir de s'y asservir sans mesure; amphibie admirable de la plus pure lumière, et de la plus ténébreuse corruption, l'homme a tout-à-la-fois la force et la liberté de plonger dans l'un ou l'autre de ces élé-

mens. Il peut à son gré et rapidement parcourir l'échelle immense qui du règne de la chair monte jusqu'au pié du trône de l'Eternel. L'échelon où il s'est placé, étant plus ou moins haut, décide de la nouvelle modification de son être. Plus pur, plus noble, plus supérieur aux sens, dans le premier cas; plus soumis à ses passions, plus égoïste, plus sensuel, dans le second.

5.

Encore une fois, qui peut montrer d'où procède primitivement ce dégré de pureté et d'élévation dans le caractère et l'esprit des divers peuples? — Assurément une éducation cachée dans le berceau antique d'une peuplade, et dont il n'est resté aucun monument historique, l'influence de quelque génie législateur, d'une grande pensée mise par lui en action, de quelques principes nobles dont chaque génération hérite à son tour, d'un sentiment religieux profondément imprimé; une telle influence, dis-je, doit être présumée. C'est elle, sans doute, qui décide de la première modification d'une race d'hommes; modification qui se fera ensuite ressentir parmi toutes les transformations futures; qui décidera de la hauteur où cette

face se placera sur l'échelle de l'humanité; du genre de sa culture et de son développement, lequel s'opérera davantage, ou dans le règne des sens et autres facultés inférieures, ou dans celui de la raison et autres facultés hautes et idéales de l'intelligence.

Mais quelle que puisse être la cause de cette divergence radicale dans la direction du moral des divers peuples, tant est que cette incompréhensible divergence existe; et que l'homme, cette créature originairement la même; mais à qui tant de chemins sont ouverts dès son point de départ, choisit, en vertu de son libre arbitre, et d'après des circonstances qui se perdent dans la nuit des tems, des routes diverses pour ses progrès subséquens.

6.

En aucun lieu, peut-être, cette divergence n'est aussi remarquable, qu'entre les deux nations qui couvrent, l'une le sol de la Germanie, et l'autre celui de la Gaule. Passez un fleuve, et vous trouvez deux mondes différens. Le Germain est à l'extérieur plus réservé, plus calme, plus sérieux; au dedans plus réfléchi; plus idéal, plus enclin à la jouissance intérieure du sentiment. Son voisin

plus ouvert, plus vif, plus sémillant; craignant le travail abstrait de la réflexion, est plus porté à la contemplation des choses réelles, à la jouissance du monde et des objets extérieurs. — Ce double portrait n'est pas de fantaisie. Depuis plus de dix-huit siècles, les observateurs ont retrouvé toujours ces traits fondamentaux dans le caractère des deux races. César et Tacite nous les ont peintes ainsi; et telles elles sont encore de nos jours, à bien peu de variations près, que le voisinage, le mélange de quelques individus peuvent y avoir introduit.

Tacite après avoir exposé la vertu, le courage et la fidélité des femmes germaines, ajoute: "Ces peuples pensent qu'il est dans les femmes quelque-chose de saint et d'inspiré . . . . Ils en révèrent plusieurs, mais sans adulation." (*Inesse etiam sanctum aliquid et providum . . . . . Complureis venerati sunt, non adulatione. De mor. Germ.* 8.) Puis, parlant de leurs idées religieuses, l'historien dit: "Ils trouvent contraire à la majesté des choses célestes d'enfermer les Dieux dans des murailles, ou de les assimiler à aucune

„ forme humaine: ils consacrent des lieux agrestes et des „ forêts; et ils retrouvent les Dieux dans cette horreur „ secrète, qu'ils n'envisagent qu'avec respect." (*Nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare, ex magnitudine coelestium arbitrantur: lucos ac nemora consecrant, Deorumque nominibus appellant secretum illud, quod solâ reverentiâ vident. Ibid.* 9.) Comme ils n'ont point de temples au reste, ils n'ont aussi point de prêtres: et certes, chez un peuple aussi peu avancé dans la civilisation, ces dispositions sont infiniment frappantes. Quel penchant décidé pour l'idéalité se montre dans cet éloignement pour tous les symboles grossiers du culte divin, dans ces Dieux invisibles que révèle le silence des bois à l'ame saisie de respect; dans cette vénération pour la femme, comme un Etre qui a quelque-chose de surnaturel et de saint!

Ecoutons César décrivant les mœurs des Gaulois. (*De bell. gall.* 4, *et* 6.) "Les Gaulois sont légers, superstitieux, amis du luxe. Ils ont des temples, des prêtres fanatiques et despotes à l'excès; ils ont des simulacres de leurs Dieux, des statues d'osier dans lesquelles ils enferment des

hommes vivans pour les brûler en holocauste. Les hommes ont droit de vie et de mort sur leurs épouses." Enfin, après un grand nombre de traits, dont je ne recueille ici que ce qui convient strictement à mon sujet, César emploie cette transition pour passer aux Germains: "Les „ Germains, dit - il, diffèrent beaucoup de cette manière d'être." (*Germani multum ab hâc consuetudine differunt.*) Tant il était dès-lors impossible de méconnaître la dissemblance des deux nations! — Le Germain, il est vrai, était encore plus près de l'état sauvage; il n'avait point encore fait les mêmes pas dans la civilisation et dans les arts: mais ceux qu'il avait faits étaient droits, avaient une bonne direction. Le Gaulois plus cultivé, plus policé, plus livré aux jouissances, était déja dégradé par sa fausse culture. — Car lorsqu'on a pris une mauvaise route, plus on avance, plus on s'égare. C'est ce qu'il ne faut pas oublier dans le jugement qu'on porte de l'état des peuples; et je pense moins aujourd'hui que jamais.

8.

Si après avoir sondé de la sorte la nature du terrain d'une et d'autre part, nous en examinons les produits lit-

téraires ou philosophiques, et surtout la poésie dont nous voulons traiter, nous remarquerons que dans les genres les plus sublimes, de l'épopée et de l'ode, les français n'ont rien, ou presque rien qui atteigne à une grande élévation. Les allemans, au contraire, ont dans ces mêmes genres des pièces d'une véritable et haute inspiration. Ce n'est pas ici le lieu de les citer, ni d'entrer dans aucun détail, encore moins de parler de philosophie ou d'histoire. Mon sujet m'oblige de rétrécir davantage mon plan, et de m'en tenir à la seule poésie érotique.

9.

Néanmoins il faut dire encore, que le talent poétique est dans l'homme un précieux reflet de la toute-puissance de son Créateur: c'est le besoin de créer aussi nous-mêmes, et que notre nature limitée tient de sa nature divine: c'est le besoin d'échapper au monde vulgaire qui nous entoure, qui gène et oppresse ce que nous avons de meilleur en nous; de nous élever vers le beau et le sublime éternels; de trouver en nous, et audessus de nous, un monde idéal aussi épuré, aussi noble, aussi rayonnant de lumière et d'amour, qu'il convient à l'ame humaine

glorifiée par l'idée du Beau. Voilà pourquoi l'esprit poétique a été mis par les anciens au même rang que l'esprit prophétique, et placé parmi les Dieux sous les figures symboliques d'Apollon et des Muses; pourquoi les vers ont été nommés par eux "le langage des Dieux."

Mais ce qui dans l'Etre tout-puissant est une immense réalité, n'est plus dans l'homme qu'un jeu idéal, qu'un essor de son intelligence. Dieu dispose à la fois souverainement de la matière et de la forme; sa poésie est donc création, et son épopée c'est l'univers. Le talent poétique dans l'homme n'est qu'une simple forme, mais une forme de feu, un creuset embrasé qui résout en figures vaporeuses et aériennes les choses et les figures terrestres qu'on lui confie. C'est là le seul mode de création permis à l'homme. Cependant pour la réussite de ce grand et bel œuvre, tout dépendra de la nature des matériaux qu'on jetera dans le creuset. Plus ces matériaux seront dépourvus de vie, et d'essences spiritueuses, pour ainsi dire, moins ils seront capables de se sublimer au feu divin, de se volatiliser, et de se reproduire dans la perspective poétique avec les contours et le coloris du beau, (car c'est ainsi que les objets s'idéalisent; et sans cette

idéalisation, point de poésie). Plus on descend dans l'ordre des choses grossières et matérielles, dans le mécanisme des objets physiques, plus l'étoffe devient aigre et récalcitrante à la forme poétique. C'est pourquoi la poésie dite descriptive, et la didactique, que les Français aiment avec une si tendre préférence, n'est point du tout de la poésie. Dans le poème didactique, ce qui est poésie n'est, à coup sur, point didactique.

Les matériaux qui s'allient le mieux au pur feu de la poésie, sont donc ceux qui sont purs et nobles comme lui; tous ceux qui portent en eux quelque conformité avec les choses divines; les sentimens religieux, l'amour, la vie héroïque, le renoncement de soi-même, l'infini, le commerce des intelligences supérieures, et ainsi du reste.

Mais chacun ne peut confier au creuset poétique que ce qu'il a, que les matériaux qui sont à sa portée et dans sa puissance.

10.

Maintenant, il me reste à exposer la thèse que j'ai en vue. — C'est que dans la manière de traiter l'amour, comme sujet poétique, les artistes français et les allemans

différent essentiellement. Les premiers ont confié, la plupart, à leur creuset poétique des élémens pris dans le règne sensuel et matériel de l'amour, dans l'attrait passionné des plaisirs et de la jouissance. Les autres, au contraire, ont choisi presque constamment les leurs dans ce que l'amour a de plus saint, de plus idéal, de plus mystique.

Il est résulté de là chez les Français un genre de poésie érotique, qui respire le plus souvent la volupté; qui exprime le desir sous mille formes variées, plus ou moins décentes; tantôt passionnée et tragique, tantôt langoureuse et molle; d'autres fois badine et gracieuse; chez les poètes les plus purs, accompagnée quelquefois d'innocence, de dévouement, de tendresse, mais ne s'élevant presque jamais, et n'ayant rien de divin à révéler.

Le genre de poésie érotique qui en est résulté chez les Allemans, dénote, sans aucun doute, un esprit placé sur un plus haut échellon. L'amour, chez la plupart des poètes Germains, n'a rien de sensuel; c'est un habitant de l'éther céleste; son but unique est d'enthousiasmer, de diviniser le cœur dont il s'empare; les faiblesses et les scories de l'humanité sont audessous de lui; et ré-

unir deux ames qu'il enivre, est la suprême, la seule volupté à laquelle il tend. Si les anges ont des sexes, et qu'ils aiment, leurs amours doivent ressembler à ceux dont tant de poëtes allemans nous présentent l'image. On y retrouve encore la trace de cet antique sentiment national, qui disait au tems de Tacite: „Il y a quelque „chose de saint et d'inspiré dans la femme, et qui nous „commande la vénération!"

Là, s'il est question de l'ame, c'est communément pour tendre au corps. — Ici, s'il est question du corps, c'est pour tendre à l'ame. D'un côté plus de sensations, de l'autre plus de sentimens.

L'amour, chez le poëte érotique français, est presque toujours suppliant, occupé de demandes et de prières passionnées, de plaintes, de tourmens, ou de desirs. Quand il a atteint son but, il ne chante plus guères, et semble n'avoir plus rien à dire. — Le poëte érotique allemand est, en général, moins occupé de suppliques; il chante l'amour, heureux ou malheureux; il peint un sentiment dont il parait rempli; ce sentiment porte son but en lui-même; et aimer est déja en soi une chose si noble, qu'elle absorbe toute l'ame du poëte.

Ce que le français tire en lumière, et dont il fait son étoffe principale, l'autre le laisse dans les ténèbres d'où il ne devrait jamais sortir.

La poésie érotique du français parait au germain manquer de dignité. Celle du germain parait au français tenir de la démence; il ne la comprend point; tandis que la sienne est facilement comprise et appréciée par le germain: celui qui domine, juge sans peine de ce qu'il voit audessous de lui.

11.

Après ces assertions, qui peuvent paraitre tranchantes, on va me demander de les appuyer par des exemples, d'alléguer tous les passages des poètes sur lesquels mon opinion s'est fondée, de mettre le lecteur en état de prononcer comme moi. Rien ne semble en effet plus juste: mais rien n'est ici moins praticable.

12.

Né français, j'ai été nourri de lectures françaises, et longtems je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des

muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité, et que j'étais encore susceptible de fusion. Je me sentis donc bientôt saisi de respect et d'admiration pour ce qui, avant que de le connaître, m'avait semblé, comme à tant d'autres, mériter assez peu d'attention. Un des points qui se présenta à moi avec le plus d'évidence, fut ce même contraste que je viens d'établir entre les poètes érotiques des deux nations. Quiconque veut en acquérir une conviction aussi intime, n'a donc autre chose à faire que de m'imiter, et de lire les uns et les autres. Je ne crains point que ceux qui connaissent bien les deux littératures, me démentent.

Et comment pourrais-je, dans le court espace qui m'est accordé, donner une intuition complète des deux littératures érotiques? D'un autre côté, comment dépécer cette intuition, pour en offrir quelques fragmens en exemples? Un petit nombre d'exemples ne prouve rien en matière pareille, et l'on pourrait toujours m'accuser de les avoir choisis à dessein. Un grand nombre formerait une compilation trop volumineuse. Je me bornerai donc à quel-

ques indications, qui feront aisément penser que j'en pourrais donner davantage.

13.

La poésie amoureuse des Français commence aux Troubadours: celle des Allemans aux *Minnesingers* (chantres d'amour). Que l'on compare les uns aux autres. On trouvera déja dans les Troubadours ce que l'on apelle la galanterie française, les flatteries, les soupirs, les prières pour obtenir le don d'amoureuse merci; rarement y voit-on quelque chose de plus. Quand le Troubadour parle du respect dû aux Dames, il ne songe qu'à une certaine courtoisie extérieure, au secours d'armes que leur devait tout preux chevalier, et surtout à une discrétion entière à l'égard des faveurs qu'on pouvait en avoir obtenues. C'est sur ces idées que roulent presque toutes les anciennes romances, ballades, les contes et fabliaux. — L'amour n'a pas cette couleur dans les pièces originales des *Minnesingers*, dans celles qu'ils n'ont pas traduites ou imitées des provençaux: il y est presque toujours platonique et chaste. On en peut dire ce que dit l'un deux des Dames qu'il chante:

"*Nie-Stunt ir Wille wider ir Küsche sich entwarf.*"

(Jamais leur desir contre leur chasteté ne se rebella.)

14.

Le monument le plus remarquable de la poésie française renaissante, c'est le fameux Roman de la Rose. Or ce poème n'est autre chose qu'un traité de la séduction, de toutes les menées, ruses et pratiques qu'il faut mettre en jeu pour parvenir à cueillir la rose, qui est le symbole des dernières faveurs d'une belle.

"Cy est le Romant de la Rose,
„Où tout l'Art d'Amours est enclose."

Et encore faut-il ajouter que cet Art d'Amours est souvent enseigné en termes fort peu décens, fort éloignés du langage pudique des vieux romanciers allemans, tel qu'on le trouve dans le Livre des Héros (*Heldenbuch*), dans les *Nibelungen*, dans le Chant de la puissance d'amour (*Gesang von der Macht der Liebe*) qui date du treizième siècle, et autres.

15.

Puisque nous avons abordé cet article délicat de la pudeur dans l'expression de l'amour, que dirons-nous de

l'effroyable nombre de ces écrits licencieux, qui deshonorent la langue et la littérature des Français; et dont le cynisme révoltant dépasse les bornes même du libertinage le plus honteux? Quelle dégoutante catégorie depuis l'Aloysia jusqu'à la Justine! Quelle foule encore d'autres productions non moins dangereuses, qui ne se distinguent des premières que par une expression plus gazée, et parmi lesquelles les Contes de La Fontaine pour les vers, les romans de Crébillon, le Faublas pour la prose, peuvent servir à caractériser le genre! Tous ces écrits cepandant appartiennent à l'ensemble de la poésie érotique de la nation; et ce n'est que dans son répertoire qu'on peut les classer. — Cette profondeur de corruption n'existe pas dans la poésie érotique des Allemans. Ce qu'elle offre de plus bas, n'est que traduction ou imitation des italiens ou des français. Ces translations sont rares, et le public ne les encourage point. Bien plus, la langue nationale ne s'y est pas encore formé cet idiome poli, qui sait dire honnêtement les choses les plus deshonnêtes; le langage licencieux y a conservé le cachet de la grossièreté du vulgaire; la bonne compagnie, les beaux-esprits, les poëtes ne s'en sont pas encore mêlés, comme

en France. — Combien je m'applaudis de trouver du même avis que moi le Génie original qui fait les délices de mes heures solitaires, Jean-Paul, qui me fournirait à lui seul tant d'exemples, pour établir la pureté de la muse germanique:

"Die gröſsten Dichter waren die keuschesten. Welches „Volk gab denn bisher die frechsten Gedichte? Gerade „das, welchem bei nahe gar keine andere glücken, das „Gallische."

(*Vorschule.* III. 108.)

L'étage le plus inférieur de la poésie érotique des français trempe, je dois le dire, dans la boue. Il s'en faut de beaucoup que l'étage inférieur de la poésie allemande descende aussi bas. Et combien son étage supérieur ne dépasse-t-il pas le faîte des poètes érotiques de la France? L'Allemagne n'a ni Bussis ni Grécourts, mais la France n'a ni Klopstocks ni Gleims. Qu'on daigne se rappeler, qu'il n'est ici question de ces poètes que sous le rapport de la pureté, de la sainteté et de l'idéalité qu'ils ont fait paraitre dans leurs chants amoureux.

16.

Parcourez le Parnasse des deux nations, et choisissez-y les premiers des chantres érotiques, pour les opposer les uns aux autres. Les français ne récuseront sans doute pas Racine, qui passe chez eux pour le peintre du cœur par excellence. Assurèment, en accordant à ce maitre de la scène française tout ce qu'on doit lui accorder, on est cepandant forcé de convenir, qu'il n'a jamais conçu rien qui approche (en fait d'élévation et de suavité d'amour) des deux admirables rôles de Thécla et de Max Piccolomini. Quand on s'est délecté l'ame à la vue de pareils tableaux, les amours de salon des Seigneurs et des divines Princesses du maitre français sont à peine supportables. Il serait aussi déplacé de les comparer à la poésie de Schiller, que le pinceau de Van-der-Werf à celui de Raphael. — L'amour de Phèdre, quoiqu'on en dise, inspire le dégoût, lorsque, par exemple, elle dit:

"Hélas, du crime affreux dont la honte me suit,
„Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!"

(Acte III. Sc. 6.)

Les soupirs d'Hippolite le dégradent: "Il n'a pu résis-„ter aux charmes décevans," dit-il à la seconde scène du

deuxième acte. Dans Andromaque et dans Bajazet l'amour assurément n'a rien de noble ni d'élevé; la plupart de ses effets sont même avilissans. Bérénice, Monime, Junie sont tendres, douces et résignées; mais c'est tout ce qu'on en peut dire. On ne remarque pas dans ces personnages le plus léger essor d'une poésie alliée du ciel. La seule Fiancée de Messine, qui ressemble à Junie en ce que son bien-aimé a été assassiné par un rival, offre l'exemple d'un sentiment devant lequel les autres paraissent sans profondeur et sans noblesse. J'espère que je ne serai pas mésentendu par le lecteur. Il n'est pas ici question des autres mérites de Racine, comme poète et versificateur. Malgré l'opinion commune, je le crois supérieur quand précisèment il ne traite pas l'amour, dans les rôles de Burrhus, de Mithridate, dans Athalie et Esther. La raison en est simple; c'est que ce grand maitre avait trouvé établie une manière de traiter l'amour en poésie, tout-à-fait fausse et vicieuse.

17.

Quinault, Pavillon, Lasuze, Fontenelle, Moncrif, Chaulieu, Marivaux, Bernard,

St.-Lambert, Desmashis, Barthe, Dorat, Pezay, Bernis, Boufflers, Marmontel, Léonard, Imbert, Parny, quel amour avez-vous presque toujours chanté? Vous savez par fois émouvoir le cœur et les sens; votre expression a de la grace, quelquefois de la naïveté; mais nous restons hommes en vous écoutant; nous ne voyons guères chez vous que passion, volupté, ou faiblesse.

Vos nombreux émules de la Germanie exercent sur l'ame tout un autre enchantement; ils l'entrainent vers le ciel, et la remplissent d'une chaleur toute divine. Dois-je en nommer au hazard quelques-uns? Haller, Zachariæ, Jacobi, Schlegel, Bürger, Voss, Boie, Stolberg, Hœlty (le tendre confident du plus chaste amour), Kleist, Claudius, Gerstenberg, Gœtz, Salis, Cramer, Tiedge, Reinhard, Miller, Halem, Kosegarten, Schmidt, Gœkingk, Matthisson, Louise Karsch, Novalis, Tieck, ... J'en pourrais citer davantage; et je plains celui à l'esprit duquel tous ces noms n'offrent qu'une liste inconnue, que de vains sons. Le ciel étoilé n'est rien pour l'œil qui en ignore les merveilles.

18.

Jean-Jacques n'était pas français; et il est, sans contredit le premier des érotiques qui aient écrit dans cette langue. Ceux qui ont suivi son école sont plus purs, mais en bien petit-nombre. Gessner traduit, et bientôt imité par le doux Florian, le Werther du puissant Gœthe; quelques poésies anglaises, le Paradis de Milton, Young, quelques drames de Shakespear, par exemple sa Juliette, francisés par Ducis, (à-peu-près comme le vieux Corneille avait francisé le Cid espagnol); tant d'essais, venus du dehors, ont provoqué çà et là quelques étincelles d'un beau feu; de belles ames ont ressenti l'irritation de cette électricité; mais le goût général a repris le dessus. L'autre genre a fondé une faible secte, il n'est point devenu national, et a toujours paru sur ce sol une plante exotique.

Un phénomène inverse a eu lieu en Allemagne. La poésie érotique a voulu quelquefois y parler le langage léger de l'Italie et de la France. Ce ton y a amusé une certaine classe (car il en est une, et même assez nombreuse, de gallo-germains), mais il n'y est pas devenu, il n'y deviendra jamais dominant.

19.

Si l'on veut savoir avec quelle majesté ou quelle profondeur, quelle tendre dévotion ou quel saint enthousiasme les poëtes germains chantent l'amour, qu'on lise quelques-unes des Odes de Klopstock.

Qu'on lise dans son Messie l'épisode de Sémida; Sémida religieusement passionné pour cette Cidli qui a été ressuscitée par Jésus, qui ayant déja vu Dieu dans toute sa gloire, n'a quitté l'éternité à laquelle elle appartient, que pour revenir sur la terre rendre témoignage au Sauveur. Ces deux figures lumineuses de Cidli et de Sémida, leurs amours angéliques laissent dans l'ame une impression indicible, et presque surnaturelle.

Qu'on lise de Gœthe le drame où Torquato Tasso, rempli d'amour et d'idéalité, passe par toutes les nuances du délire et de la douleur, et succombe enfin aux atteintes d'un monde, où l'amour et l'idéalité sont froissés sans cesse, et violemment heurtés.

Qu'on lise la Parthénaïs de mon ami Baggesen, ce tableau si frais et si noble d'un amour virginal (qu'un jeune Français, digne de l'apprécier et de l'interprêter, a traduit dans sa langue).

Je suis contraint de me circonscrire: mais à ces morceaux que je viens d'indiquer, la poésie érotique des français n'a rien à opposer du même genre, rien à comparer; absolument rien.

20.

Le langage érotique de la poésie française est borné, fade et matériel. Ce sont toujours des flammes, des charmes, des ardeurs, des langueurs, des yeux vainqueurs, des traits, des attraits, des blessures, des soupirs, des desirs, des plaisirs, les graces, les ris, les jeux, et autres babioles.

Le poète érotique allemand interesse à son amour la nature sensible et le monde invisible; l'harmonie des sphères, le firmament, la terre, les eaux, tous les êtres animés célèbrent avec lui la solemnité de son sentiment. C'est surtout en lui-même qu'il trouve une richesse de nuances, une source inépuisable d'affections délicates, vagues, mystiques. Termes ravissans de *Sehnsucht*, d'*Ahndung*, de *Schwärmerei*, vous n'existez pas dans l'idiome du poète français. On n'invente pas de mots pour ce qu'on ne connait pas.

21.

Dans le seul de leurs poèmes épiques que les Français avouent, Voltaire a décrit le Temple de l'Amour; assurément l'on ne niera point que, partant d'une telle main et placée où elle est, cette description ne puisse servir comme de type pour toute la poésie érotique de la nation.

"Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
„Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
„S'éleve un vieux palais, respecté par les tems:
„La nature en posa les premiers fondemens. . . . .
„Près du temple sacré, les Graces demi-nues
„Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
„La molle Volupté sur un lit de gazons,
„Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
„On voit à ses côtés le Mystère en silence,
„Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
„Les Refus attirans, et les tendres Desirs,
„Plus doux, plus séduisans encore que les Plaisirs.
„De ce temple fameux telle est l'aimable entrée."

(Henriade, ch. IX.)

(Au dedans; "les Plaintes, les Dégoûts, la sombre

Jalousie, le Soupçon, la Haine, le Courroux, la Malice, le Repentir, etc." . . . composent la cour du Dieu; et pour comble de ridicule, tout cela est personnifié.)

Voilà l'amour tel que le conçoivent et l'expriment la plupart des poètes français. Ce n'est pas là le Dieu que célèbrent les poètes allemans; et le vieux Dusch de Zelle, par exemple, s'est efforcé d'en donner une autre idée dans son poème en douze chants, du Temple de l'Amour. Autant en a fait Fréderic Müller dans sa petite pièce intitulée le Trône de l'Amour, et qui débute ainsi:

"Dis, en quel lieu se voit le trône,
„ Le trône d'or du Dieu d'amour?"

C'est au milieu des constellations du ciel qu'il est placé, et le poète fait un ingenieux emploi de leurs divers symboles.

"L'amour," dit Münchhofen, dans son ode, *Liebe*, "est le souffle de Dieu! . . . ."

Et Boie: "L'amour est aussi bien que l'ame un en- „ fant du Ciel, un souffle de Dieu. C'est le feu divin „ qui les embrâse tous deux . . . . ."

Et Unzer! Que ne puis-je traduire en vers dignes de lui sa chanson à Emma, *Bestimmung der Liebe*. Mais je n'ai que peu d'instans pour esquisser cette faible ébauche. Un jour, peut-être, je pourrai l'étendre, et la finir avec le détail qu'elle exige.

22.

C'est surtout quand des esprits de l'une et de l'autre nation se sont emparés du même sujet, que le contraste se fait encore mieux sentir dans la manière de le traiter. Qu'a fait Voltaire de l'héroïne de la France, de Jeanne d'Arc, et qu'en a fait Schiller? Le poète français a flétri son nom, l'allemand a fait son apothéose. La Fontaine et Gœthe ont versifié le même conte, l'un dans La Courtisane amoureuse, l'autre dans Le Dieu et la Bayadère; mais combien la touche du dernier est plus digne, plus délicate, plus décente! Un écrivain français, aussi l'un des poètes érotiques les plus marquans de notre age, M. de Ségur le jeune, a écrit un traité didactique, et une sorte d'histoire des femmes. Cet ouvrage futile, comparé à la Vénus-Urania de M. de Ramdohr, peut servir de base

normale pour le parallèle du goût différent dans les deux littératures érotiques.

L'histoire de Dom Carlos a été mise au théâtre français, sous le titre d'Andronic, par Campistron, celui des imitateurs de Racine que l'on compte au premier rang. Racine lui-même dans Mithridate, et Voltaire dans son Irène, ont à-peu-près la même situation. Quand après la lecture des scènes d'amour de ces trois pièces, on passe au Carlos de l'immortel Schiller, on croit entrer dans un magnifique paysage de la *Sicile*, en sortant d'un jardin guindé à la moderne, à plates-bandes au cordeau, et arbres taillés en boules. Surtout, quelle autre qualité d'amour, quelle autre ame chez l'Allemand!

23.

Pope s'est mépris, sans doute, sur le caractère d'Héloyse dans l'Epitre qu'il lui fait écrire à Abeilard. Mais combien son traducteur français, Colardeau, n'a-t-il pas rendu cette méprise plus choquante, par les traits d'emportement, et de passion toute physique qu'il ajoute à son ouvrage! Ce qui n'est par fois

dans l'anglais qu'une indication vague et détournée, est devenu dans le français une déclaration éhontée:

"Que l'amour dans tes bras avait pour moi de charmes!"

. . . .

"Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes."

. . . .

"L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien."

(Veut-on savoir de quels plaisirs il s'agit, qu'on lise plus loin:)

"Viens, nous pourrons encore connaitre le plaisir,
„Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos ames.
„Je brule . . . . de l'amour je sens toutes les flammes.
„Laisses-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
„Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux:
„Quels momens, Abeilard! les sens-tu? quelle joie!
„O douce volupté! . . . . plaisirs où je me noie!
„Serres-moi dans tes bras! presses-moi sur ton cœur:
„Nous nous trompons tous deux, mais quelle douce erreur!
„Je ne me souviens plus de ton destin funeste,
„Couvres-moi de baisers . . . . je rêverai le reste."

Je ne puis transcrire tous les passages du même genre dans cette Epitre. L'ouvrage de Colardeau passe ce-

pandant pour classique en français, non pas seulement à cause de la beauté et de l'harmonie des vers, mais encore comme le morceau de poésie érotique le plus parfait, comme le tableau le plus achevé de l'amour. Colardeau, en le traçant de la sorte, n'a donc fait que suivre l'impulsion générale de l'esprit de la poésie française; et le tribut d'admiration qu'on lui a payé, a prouvé clairement qu'il avait bien saisi le ton qui devait plaire. Combien souvent n'ai-je pas entendu alléguer cette Epitre, et même par de jeunes dames, en réciter des fragmens, tels que celui qu'on vient de lire, comme des modèles accomplis de pure tendresse, de grâce et de sentiment.

En 1802, Herder, que les muses pleurent encore, publia dans le *Taschenbuch* de Vieweg (p. 30-55.) des considérations sur Héloyse, qui tendaient à la purifier des allégations de Pope, et à faire paraître la candeur et le désinteressement de son amour pour Abeilard sous le jour le plus vrai et le plus pur. Il y ajouta un chant funèbre pour Héloyse, et s'il est vrai ce qu'a avancé Diderot, que,

"Lorsqu'on écrit des femmes, il faut tremper

„sa plume dans l'arc-en-ciel, et répandre sur sa
„ligne la poussière des ailes du papillon,"

on ne peut désirer rien de plus éthéré, de plus gracieusement touché, de plus modeste, que ce qu'a ecrit Herder.

Trois ans après, en 1805, dans l'Almanac des dames (dont un libraire allemand, Cotta, fit l'entreprise pour Paris), une Dame fort spirituelle, qui pouvait par la société qu'elle voit habituellement, et où la littérature allemande n'est pas inconnue, avoir appris quelque chose des idées de Herder, donna des réflexions sur le caractère d'Héloyse, conçues à-peu-près dans le même sens. Mais il faut avouer, quand on a lu les deux pièces, que le Théologien allemand a manié son sujet d'une manière bien plus délicate, et plus honnorable pour Héloyse, enfin qu'il a pénétré plus avant dans les profondeurs du cœur feminin, que la Dame même compatriote d'Héloyse, et qui est comme elle par ses lumières un ornement de son sexe.

24.

Nous regarderons donc comme une chose assez avérée, que le Cupidon du Parnasse français n'est qu'une déité

terrestre, tout-au-plus le Dieu d'Ovide ou de Tibulle. Ses ailes, qui lui servent horisontalement pour voler de fleur en fleur, ne l'élèvent jamais vers l'azur des cieux et le séjour des immortels. Que la Vénus née de l'écume des ondes, que la furtive amante de Mars soit sa mère, j'y consens. Mais l'Amour que chantent les poètes de l'antique Teutonie est fils de Vénus-Uranie, et ne dément point son origine céleste. Il est le même que cet Amour éternel qui, selon Hésiode, "présida à la création des mondes." Sa douce mysticité porte le cœur de l'homme vers les choses surnaturelles, l'échauffe d'une flamme pudique, le remplit d'un enthousiasme saint, et lui fait presqu'oublier qu'il a des sens. — Filles de Thuiscon, glorifiez-vous de voir ainsi célébré l'amour que vous faites naitre! Est-ce votre vue qui inspire des pensées aussi relevées; et y a-t-il en effet dans vous quelque chose de divin? On doit le croire. Si Pétrarque a chanté un amour aussi idéal et aussi pur, c'est parceque ses chants s'adressaient à une Laure; et la muse de Pétrarque est encore celle qui dicte le vers de vos poètes.

25.

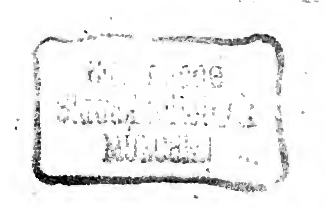
Le cycle accompli me ramène au point du départ. D'où procède, je le demande encore, cette divergence de vues, de sentimens, de poésie dans la manière de traiter l'amour sur les deux Parnasses? — Est-ce de-là, que l'esprit français a toujours été soumis en esclave à celui d'une Capitale, et celui de la Capitale à celui de la Cour; tandis que l'esprit allemand vit et se développe librement dans tous les membres de la nation, et que c'est du sein des familles que partent ses productions? — S'il est encore quelqu'autre cause cachée que l'influence de deux sources si opposées, il faut la chercher dans le fond de ces dispositions nationales, déja indiquées par César et Tacite.

26.

Il est bien évident que dans ce qui précède, je n'ai pu et voulu mettre en opposition que le penchant décidé de l'un des deux peuples vers la réalité, et celui du second vers l'idéalité; penchant qui ne se manifeste pas moins dans la manière dont leurs écrivains considèrent l'histoire, la philosophie, la religion, que dans le génie différent de leurs poètes érotiques. — Il n'a pu me tomber

dans l'esprit de mettre en parallèle le côté pratique de l'amour chez les deux nations. Celle des deux qui semble y attacher un plus haut prix, qui met plus d'importance aux graces extérieures et à l'élégance des formes, qui se fait une étude d'exprimer avec plus d'agrément des impressions souvent passagères, de prêter à la passion le langage poli et raffiné des cercles du beau-monde, d'exceller dans ces arts sociaux qui captivent des yeux frivoles; celle-là, dis-je, doit l'emporter sur l'autre à bien des égards, quand il ne s'agit que de plaire au vulgaire des belles, ou d'émouvoir des ames simples et candides, d'autant plus faciles à séduire qu'elles ne soupçonnent point l'art, qu'elles ne sont point dressées à la défense. Mais il est en tout pays parmi les femmes des ames plus distinguées, plus profondes, plus recueillies, pour qui le savoir-faire et les agrémens ne sont point une séduction; et qui à toutes les graces souvent manierées de la muse érotique française, préféreront sans hésiter l'idéalité naïve de la muse allemande.

VILLERS.



r

Wein

Digitized by Google

Norge *).

Hoch wohn' ich auf schroffem Fels,
Wo ein Riffler **) das Renn ***) noch erspüret im Glätscher,
Schallt fern aus dem Schlucht des Quells
Der sich badenden Richer †) Geplätscher;
Dann schafft mir Gesang zugleich
Aus Geklüften das Gold und den Wein im Pokale,
Und kauf' ich, so froh, als reich,
Was mich labt und begeistert, und zahle.
Tannenbekränzte Klippe verleiht
Freistadt edler Fröhlichkeit;
Was gleißt, und der Städter ehrt,
Ist des Wolkenbewohners nicht werth.

Tief wohn' ich im engen Thal,
Wo der Strom durch den Forst schon gemäßigter rollet,
Brot auch ein bescheidnes Mahl
Zu den Kräutern des Feldes mir zollet,

*) Norge ist der eigenthümliche Nahme Norwegen's. Das alte, dort sehr gesungene Lied ist auf die alt Nordische Musik gemacht.

**) Wer kennt die Amerikanischen, auch bei uns eingeführten Rifflemen nicht?

***) Warum nicht Renn, wie man schon Elenn sagt?

†) Das Nordische Schneehuhn.

Und Lamm sich erlabt und Schaf
Am Gestrüpp, und das Ried nicht verschmäht, noch die Binsen,
Dann fodr' ich, ob Mangel traf,
Nicht den Reichthum erwucherter Zinsen.
Hinter der Berge schirmendem Wall
Schau' ich mancher Größe Fall,
Hebt Wein der Entbehrung Muth,
Und erwärmt mit beseelender Gluth.

Faßt Sturm mich am nackten Strand,
Wo mir Eier der Holm und die Fisch' aus den Scheren,
Im Netz und auf trocknem Sand
Sie verfolgende Vögel gewähren;
Dann reich bin ich, heiter, satt,
Mir genügt ein Gericht am genügsamen Tische.
Nur rufen wohl Gäste, matt:
Auch zu schwimmen verlangen die Fische!
Dann, schon entfeuert, schenken wir ein,
Und heben auf der Fischerein
Durch nichts unterbrochnen Flor
Ueberschäumende Becher empor.

Lobpreis', o Gesang, das Gold,
Wie das Wild, so das Brot, und die Fische des Strandes!

Trink' aus, wer nicht grämt und grollt,
Bis zum blinkenden Tropfen des Randes!
Fruchtbar ist auch Norge'ns Land,
Nicht nur starre, die Augen bezaubernde Wüste;
Drum singt, wer mit uns empfand,
Das Gebirg', und die Thal', und die Küste.
Schenkt auf des Vaterlandes Gedeihn
Alle denn frohlockend ein.
Wer heiß bei dem Nahmen glüht,
Der gedeihet in ihm auch, und blüht.

B.

Schilderung.

Ich muß ihr huldigen, der stummen Rosamunde.
Kaum redet sie, so bin ich ungetreu.
Balsamisch heilt ihr Unsinn meine Wunde;
Den Sclaven ihres Blicks macht ihre Zunge frei.

Haug.

Kaufwaare.

Hört! ich stell' euch was zu Kauf!
Lieben Leute, biethet drauf!
Lassen kann ich's guten Preis.
Wollt ihr's auch umsonst, so sey's!

Nur auf's Nehmen, merkt es wohl!
Müßt ihr euch verstehn. Es soll
Euch nicht kommen über Meer,
Oder ferne Länder her:

Gleich zur Stelle ist es da.
Kommt, und gebt nur euer Ja.
Macht es euch zum Capital;
Zinsen trägt es sonder Zahl.

Gerne laß' ich's, wie gesagt!
Mir ist nichts dabei gewagt;
Denn ich geb's, wie Flamm' im Licht:
Ihr habt's, und mir mangelt's nicht.

Was für Waare wäre das? —
Lieben Leute, wißt ihr was?
Kaum wohl seyd ihr auf der Spur: —
Meinen Frohsinn! Nehmt ihn nur!

Overbeck.

Röschen's Klage.

Ist's Fieber-Phantasei?
Ach! oder wahr?
Mein Gustav ungetreu?
Dem sonst die Männerschar
Zu gleichen brannte,
Der Edle, Vielgenannte,
Voll süßer Schwärmerei,
Der mir ein Paradies,
Mir Hand und Herz verhieß,
Mein Stolz, mein Alles war? —
Daß Gott ihm gnädig sey!
Ja, der Barbar
Ist ungetreu!

Faßt denn für so viel Schmerz
Mein Busen Raum?
Verblute nur, mein Herz!
Zu denken wagt' ich's kaum,
Ach, und erfahre
Das Neue, Traurigwahre:
Eidschwüre sind nur Scherz!
Die Lieb' ist Täuscherei,
Die Unschuld Künstelei,

Das Glück ein schöner Traum! —
Faßt denn für so viel Schmerz
Mein Busen Raum? —
Brich, armes Herz!

Haug.

Die Zeit.

Nach dem Griechischen.

Eilig entschwindet die Zeit, die grauende; doch, wie sie hinhuscht,
Raffet sie jetzo den Schall redender Sterblichen hin.
Jetzt unsichtbar die sichtbar'n Gestalten entrückt dem Gesicht sie,
Jetzt, was sichtbar nicht war, stellet sie dar dem Gesicht.

Conz.

Maigefühle auf einem Kirchhofe.

Blumen des Lenzes, wie prangt ihr so lieblich im Thaue des Frühroths,
Und du, milderer Mai, tränkest die werdende Flur! —
Aber in Thränen auch spiegelt der Morgen sein purpurnes Antlitz,
Würziger Veilchen Gedüft wehet von Gräbern mich an!
Wonne tönet der Nachtigal Lied durch's blühende Hainthal;
Aber ihr schmelzender Laut füllet mit Wehmuth die Brust.
Denn, Geliebte, wo seyd ihr? — — Seelen, voll hoher Gesinnung,
Wallet nun freier die Brust? wallt sie dem edleren Freund?
Oder seyd ihr es selbst, die hier, — ein trauriger Staubrest, —
Schlummern im hüglichten Grab, deutend mit Blumen umkränzt?
Warum richtet doch ewig im Dunkeln das waltende Schicksal?
Trümmert es Herzen voll Gluth? oder tauscht's nur die Form?
Schwingst du, denkende Seele, dich auf zu höherer Bildung?
Zu vollenden den Sieg? Oder zu enden dein Seyn? —
Der in die Seele des Knaben gestreut den Samen des Guten,
Sie, die den Erstlingssohn hatte mit Liebe gepflegt, —

Vater und Mutter, die Daseyn mir gaben und geistiges Leben,
Früh entriß mir der Tod sie mit siegendem Arm!
Neben den Edeln erharren den Tag des schönern Erwachens
Holde Geschwister, so bald rauhen Gefilden entlockt.
Weiterhin schlummern der Guten so manche, die Lehrer mir waren;
Zwei, mir näher verwandt durch Gesinnung und Blut!
Einer, erhebenden Sanges kundig, voll Hochsinns und Güte,
Meiner Jünglingskraft Stab, Bildner durch Wort und durch That *).
Von Platanen umschattet, schläft die Schwester und Freundinn,
Unsre Elisa, im Mai ihres Lebens verwelkt!
Ach! und die Reihe der Schlummernden schließt, — o, rinnet, ihr Zähren! —
Auch mein Willy, so bald wieder zum Engel verklärt **)! —
Wehet drum leiser, Platanen! Säuselt gelinder, Cypressen!
Heilig, o Schlummergefild', bist du dem sinnenden Geist! —
Wie ein freundlicher Wink von oben erscheint ihr mir, Blumen,
Die ihr den Hügeln entsproßt, wo die Ermüdeten ruhn! —

*) Joseph Friedrich Engelschall.
**) S. Poetische Blumenlese. Göttingen, 1802. S. 165.

Einst erglänzet dem Sänger ein Licht aus hüllendem Dunkel,
Licht des ewigen Tags wecket die Schlummernden auf.
Tausend Blüthen des himmlischen Frühlings und tausend Mahl tausend
Würzige Düft' entwehn seinem belebenden Hauch.
Dann durchrieseln den Palmenhain melodische Stimmen,
Und durch's blühende Thal tönet harmonischer Klang!
Freudig kehren die Geister zurück zum ewigen Geiste,
Während in Blumengedüft ihre Hülle zerfließt! —

K. W. Justi.

An Molly.

Dein sanfter Blick, der Güte Spiegel,
Dein Herz, dein Geist sind meiner Treue Siegel;
Denn Seelenschönheit altert nie.
Du gibst der Zeit geschwind're Flügel,
Und nimmst dem Amor sie.

Haug.

Der geraubte Kuß.

Ein schlauer, gar nicht blöder Dieb,
Bin ich der Strafe doch gewärtig,
Auch zu erstatten immer fertig
Den Raub, wie groß er war und lieb.

Auf frischer That von ihr ertappt,
Hat Stella nicht zu zürnen nöthig.
Zurück zu geben gleich erbötig
Bin ich den Kuß, den ich erschnappt.

B.

Delie'ns Zeisig.

Eine Idylle.

Aus dem Französischen der Mme. Petigny, geb. Levesque.

Weinet, Grazien; weinet, Liebesgötter; Nymphen und Schäferinnen dieser Flur, weinet alle um meinen Vogel. Sammelt euch um sein Grab, benetzt es mit euern Thränen, und laßt die Echo es wiedersagen: Er ist todt, Delie'ns Zeisig!

Er hieß Amor, mein Vogel; und er glich diesem Gotte. Wie er, lebhaft und leicht, war er zärtlich, wie er. Aber man sagt, daß der Gott von Cythere ein Gefallen daran finde, Leiden zu bereiten. Amor, du machtest mir immer nur Freuden. Der kleine Gott liebt die Veränderung; kaum hat er sich auf den Schooß der Braunen gesetzt, so eilt er davon, um in den Haaren der Blonden zu spielen. Wer war jemahls beständiger, als mein Zeisig? In seinem ganzen Leben, — ach! es war so kurz! — verließ er mich keinen Augenblick. O Amor, du hattest alle Reitze des Gottes; du hattest keinen seiner Fehler.

Wann ich durch das Gefilde wandelte, so hüpfte Amor bald um mich her, und bald verbarg er sich mit dem Zephyr in meinen Locken. Hatte ich mich in den Schatten nieder gesetzt,

so schwebte Amor über meinem Haupte, vergnügte mich mit seinen süßen Gesängen, und unterbrach sie nur, um zu mir herab zu kommen, und mich zu schnäbeln. Ich entschlummerte; Amor schwieg; er ließ sich leise auf meinen Schooß nieder, und blieb da ruhig und stumm. Hätte er sein Futter aus der Hand einer anderen Schäferinn genommen? Hätte er schlafen können, wenn es nicht in meinem Mieder war?

Zuweilen badete ich mich mit dem erwachenden Morgenrothe in dem reinen, klaren Gewässer dieses Baches. Amor badete sich auch; dann duckte er sich auf den Rasen nieder, und trocknete sich an den ersten Strahlen der Sonne. Weine auch du, Najade dieses Baches; weinet, Grazien; weinet, Liebesgötter; Nymphen und Schäferinnen dieser Flur, weinet alle um meinen Vogel.

Die schöne Jonquille, von den Thränen Aurore'ns benetzt, ist nicht glänzender, wann die Sonne bei ihrem Erwachen ihr lächelt, als sein Gefieder war. Auf seinem Kopfe erhob sich reitzend ein kleiner Büschel, der seine Krone zu seyn schien. Amor, theurer Amor, gewiß, du verdientest, über alle Zeisige zu herrschen! Seine kleinen schwarzen Augen erhöhten das Gold seines Gefieders. Welch ein Leben, welch ein Feuer glänzten darin! Ach! welch ein sanftes Schmachten überzog

sie in dem grausamen Augenblicke, als er, umgefallen auf meinem Schooße . . . . zuckend . . . . .

Weinet, Grazien; weinet, Liebesgötter; Nymphen und Schäferinnen dieser Flur, weinet alle um meinen Vogel.

Ihr kennt die Quelle, die hinter dem kleinen Kastanienwalde murmelt. Ihr wißt, wie sie in zwei Bäche sich theilt, und ein kleines Eiland bildet, mit Blumen überzogen. Auf diesem Eilande habe ich Amor's Grab errichtet. Es erhebt sich zwischen vier Myrten, deren verschlungene Zweige den Himmel rings verhüllen. Es ist ganz mit Rasen bedeckt. Vergißmeinnicht und Ringelblumen wachsen umher; auch Maßlieben und Tausendschön sind da. Diese Worte habe ich in eine der Myrten gegraben:

"Amor ist todt. Die ganze Welt ist in Trauer. Denn was ist die Welt ohne Amor? Ihr Schäfer, die ihr mit euern Gefährtinnen hierher kommt, um die Ruhe und Frische dieses Schattens zu genießen: hier ist das Grab Amor's. Hängt eure Kränze an diesen Myrten auf, streuet Blumen auf das Grab, damit Amor, ein neuer Phönix, in euern Herzen wiedererstehe."

Das habe ich für meinen Vogel gethan. Ich will auch Orangen zu den Myrten pflanzen; ich will einen kleinen Hain

davon ziehen; eine Brücke soll sich über dem Bache erheben, und an der Spitze der Brücke soll man lesen: **Amor's Eiland.**

Weinet, Grazien; weinet, Liebesgötter; Nymphen und Schäferinnen dieser Flur, weinet alle um meinen Vogel. Sammelt euch um sein Grab, benetzt es mit euern Thränen, und laßt die Echo es wiedersagen: Er ist todt, Delie'ns Zeisig!

Karl Reinhard.

Gespräch mit der Leyer.

Verschmähte Leyer, brich in Stücken!
Wer soll dich hören? — Thyrsis fleucht! —
Willst du den kalten Mond entzücken,
Der seinem Herzen gleicht?

"Ich will nur deinen Kummer spielen.
Vielleicht wird in dem kalten Mond
Ein Dichter deine Klagen fühlen;
Denn er ist auch bewohnt."

Dem Mond ist seine Nacht getreuer,
Und Venus ist in ihn verliebt,
Ob gleich nur ein geborgtes Feuer
Ihm seine Schönheit gibt!

"Doch, Thyrsis Herz scheint Acht zu geben,
So oft du in die Hand mich nimmst;
Und jedes Lied hat Geist und Leben,
Das du für ihn bestimmst!"

Muß er, verliebt in meine Lieder,
Dich loben, und von mir entfliehn?

Er spottet meiner; spott' ihn wieder!
Kein Ton sey mehr für ihn!

"Du weißt es, wann ich, neu bespannet,
Für andre Hörer tönen will,
Dann wird der Geist aus mir verbannet,
Und traurig bin ich still!"

Ich weiß es; aber, ihm zum Trutze,
Befehl' ich dir das Schweigen an.
Thu', unter meines Stolzes Schutze,
Groß, wie ein reicher Mann!

"Wie aber, wenn ich ihn gewänne
Durch süßen Klang mit deinem Reim?
Zuweilen scheint's, als ob er sänne;
Er liebt wohl insgeheim!"

Wie schön willst du mich da betriegen!
Soll ich es glauben, Leyer? — Nein!
Bleib hier an meinem Herzen liegen;
Schiedsrichter soll es seyn!

"Nun wird das Urtheil gut gesprochen;
Dein Herz, der beste Richter, ist

Schon lange Zeit für den bestochen,
Auf den du böse bist!"

Er kommt! — Wie wird mir! — Auf, und spiele,
Du Leyer! Sey, wie ich, entzückt!
O, sag' ihm Alles, was ich fühle,
Seitdem ich ihn erblickt!

A. L. Karschinn.

Ehrgeitz, ein Spieler.

Spielen sah ich den Ehrgeitz. All sein Silber allmählich
Flog aus den Taschen; es blieb schmutziges Kupfer zurück.

Overbeck.

Die Knospen.

Des lieben Rosenstocks zu warten,
Der Blumen, wie ein Mädchen wünscht, ihr both,
Ging eine Dörferinn zum Garten,
Und brach ein Knöspchen, voll und roth.
Die Schön' auch unter'm Halmendache
Sinnt und vergleicht, bevor sie pflückt,
Und tritt, ist ihr die Wahl geglückt,
Dann ordnend hin zum Spiegelbache.

In nie empfundner Scham entglühet
Das holde Kind, betrachtet, und erschrickt,
Als, wo Ein Knöspchen ihr geblühet,
Sie unversehns nun drei erblickt.
Dem Freund', ihr nachgeschlichen lange,
Kann solch ein Wunder nicht entgehn,
Und, näher noch es anzusehn,
Folgt er des Herzens warmem Drange.

Sie floh, und sah im halben Lichte
Den Nahenden, dem sie sich kaum entbog,
Als, plötzlich aus dem Gleichgewichte,
Sie mit sich selbst zur Erd' ihn zog.

Ein Bändchen sprang; das Mieder klaffte;
Der volle Busen wogte frei;
Doch sah man nur der Knospen zwei,
Als sie vom Boden auf sich raffte.

B.

Lirus.

Ob Lirus Epigrammen
Erboßt zu seyn, ist schwer.
Zwar, seine Lieder stammen
Vom schlimmsten Reimschmid her;
Doch seine Sinngedichte
Von einem guten Wichte.

Hg.

Das Liebesfest.

Aus einem ungedruckten Romane.

Warum dieß Haar, das oft mich wild umflieget,
Oft sich im schlichten Hut versteckt,
Warum sich's heut in schöne Locken schmieget,
Und Band und Flor es zierlich deckt?

O, nicht umsonst! Ihr sollt auch bald mich sehen
Im seidnen Kleide, weiß wie Schnee.
Ein veilchenfarbner Gürtel soll's erhöhen;
Auch schürz' ich's heut nicht in die Höh'.

Ich hab' ein Fest! Zwar im Kalender heben
Den Tag nicht rothe Lettern aus.
Allein, was sich an diesem Tag begeben,
Einst feir' ich es mit Tanz und Schmaus!

An diesem Tag dreht' ich mich einst vergebens
Von Adelheim; sank dann besiegt
An seine Brust, voll innerlichen Strebens, —
Wie ein Magnet zum andern fliegt! —

Ach! unser Schicksal setzt das Glück auf Schrauben!
Noch sind wir fern vom sanften Gleis.

Drum pflanzt' ich heut, vergib dem Aberglauben,
Ein Myrten- und Cypressen-Reis.

Grünt nur der Trauerstrauch, so muß ich weinen!
Doch bleibt die Myrt', und wird bald groß,
So jauchz' ich! — Und wenn beide sich vereinen, —
Auch gut! Dieß ist dann Menschenloos. —

Heut sollte nichts der Liebe Träume stören;
Nun muß ich mit, so sehr ich bath.
Es läßt sich heut ein Wälscher Sänger hören;
Und noch dazu ist er Castrat.

Ich muß nur eilen, mich in Putz zu bringen,
Denn leise schleicht fünf Uhr heran.
Bald hör' ich nun den Jüngling Liebe singen,
Der niemahls sie empfinden kann.

Ach! wann wir sangen, — mischten zu Gesängen
Sich leise Seufzer aus der Brust.
Wann singen wir, in hohen Jubelgängen,
Das Hochzeitlied voll Lieb' und Lust?

Philippine Engelhard, geb. Gatterer.

Brautgeschenk.

Der Aeltern Schooß, die mütterliche Hütte
Verläßt die Jungfrau an der Liebe Hand,
Und alle Freud', an die gewohnte Sitte,
An die Natur schon frühe zart sie band.
Aus zärtlicher Geschwister trauter Mitte,
Wo sie geliebt und nimmer fremd sich fand,
Geht sie hinweg mit heißer Sehnsucht Zähren;
Doch sehnend auch, dem Gatten zu gehören.

Der fremde Mann, kann er ihr das erstatten,
Was sie besaß, und, folgend ihm, verläßt?
Sie steht und sinnt, und wählt den neuen Gatten;
Hält, alter Treu', an neuer Liebe fest.
Nur Liebe ja erhellt des Lebens Schatten;
Und dauernd wird, was sich sonst bald zerlös't,
So leicht durch sie. Vereinsamt bleibt das Leben,
Verarmt, das ihre Säusel nicht umweben!

Das Scheinende, des Glückes Wandelgaben,
Was geht und kommt, kann man an ihrer Hand,
Gleich steten Sinns, entbehren oder haben,
Ist nur das Herz dem Bleibenden verwandt.

Das Zeitliche muß auch die Zeit begraben;
Das Schön' und Wahre kennt ein höh'res Land,
Und Seelen, die es in sich selbst gefunden
Im Wechseltausch, sind aller Sorg' entbunden.

O selig, wem zum zarten Sinn den hellen,
Den reinen Geist ein guter Gott verliehn!
Leicht aus des Lebens sturmempörten Wellen
In sichern Port kann er zurück sich ziehn;
Die Unschuldszeit der Kindheit herzustellen
In seiner Stunden schönen Harmonien,
Ist unbewußt sein inniges Bestreben;
Ein Himmel blüht vor ihm sein heitres Leben.

Zum Guten, Wahren und dem Ewigschönen,
Wenn Irdisches sich um ihn her zerstört,
Lernt' er sich früh, getreu sich selbst, gewöhnen,
Das Glück nicht neidend, das er gern entbehrt.
In seinem Handeln, Glauben, Dulden, Sehnen
Hat Festeres sich segnend ihm bewährt.
Was ihm gefällt, das trägt der Schönheit Stämpel.
Sein Herz ist ja der Göttinn schönster Tempel.

Genießt es denn, vereint zu schönem Bunde;
Schöpft aus euch selbst mit eigner Hand das Glück!

Was sie euch schenkt; die gute Götterstunde,
Ergreift, und hascht den Flüchtling Augenblick.
Es blutet meist an selbstgeschlagner Wunde
Der Mensch, und schafft sein gut und schlimm Geschick.
Die Liebe hat den Faden schön gesponnen:
Auf! führt ihn fort zu immer reichern Wonnen!

Conz.

Auf einen Uebermüthigen.

Meint ihr, ich hasse den Hahn? Nur sein unleidliches Krähen
Hass' ich. Schneidet in aus, wollt ihr mich lieben ihn sehn.

Overbeck.

Salaheddin.

Noch lagen Reisige vor Ptolemais.
Da führte man einst der Gefangnen viele
Vor Salaheddin, der durch Tapfermuth
Dem Christenheer, bezeichnet mit dem Kreuz,
Manch Ungemach und manche Schmach bereitet.
Und unter den Gefangnen war ein Mann,
Von Jahren tief gebeugt. Der Sultan frug
Mit ernster Stirn: "Woher? Zu welchem Zwecke
Hast du dieß weit entlegne Land besucht?" —
"Um in der heil'gen Stadt, (versetzt der Greis,)
Den Heil'gen anzuflehn, grüßt' ich dieß Land!"
Mit mildem Hohheitsblick sprach der Gebiether:
"Verricht', in Allah's Nahmen, deine Wallfahrt.
Sey frei, und kehre heim in stillem Frieden,
Dieß Zeichen meiner Huld den Deinen bringend!"
Dann schenkt' er ihm ein Roß und reiche Gaben.
Im Innern tief verwundert, schied der Greis. —

* * *

Wo glänzt des edeln Christenherrschers Nahme,
Der dem gefangnen Diener Mohammed's
Geschenk und Freiheit gab, um seine Wallfahrt
Nach Mekka's hehrem Heiligthum zu thun? —

K. W. Justi.

Gerechte Abneigung.

Vor Allen und an allen Orten
Behauptete Markolph mit Worten
Von eigner Energie und Kraft:
Daß Hymen und die Hahnreischaft,
Getrennt die Eine nie vom Andern,
Dieselbe Straße ziehn und wandern.

"Sein Himmel ist des Menschen Wille!
Sprach Doris. Bleib' ihm diese Grille,
An der schon schwer sein Vater trug,
Der keinem Mädchen, schön und klug,
Und wie es übrigens behagte,
Die freie Hand zu biethen wagte."

B.

Scene aus Kellgren's lyrischer Tragödie: Gustav Wasa.

Christjern 2., König von Dänemark und Norwegen, Usurpator des Schwedischen Throns, und Severin Norrby, Groß-Admiral von Dänemark.

Norrby.

Erfüllt ist dein Befehl. Christine'ns *) Hand
Trägt wieder schwere Fesseln. Wasa's Mutter **)
Ist auf der Flott' in sicherem Gewahrsam. —
Mein forschend Auge, wachsam stets und treu,
Erblickte Gustav und sein tapfres Heer.
Besorgniß weckt ihr kühner Freiheitssinn,
Ihr wilder Blick voll brennender Begierde
Nach Rache mir, die ihre Brust mit Muth
Und Todverachten füllt. — Noch länger Zwang
Und Drohungen an diesem Volk versuchen,
Wird nur noch stärker reitzen seinen Grimm.
Ich kenne Gustav. — Stolz, nicht undankbar, —
Wenn du die Mutter ihm zurücke schicktest;
Gerührt von deiner Milde, würd' er . . . .

*) Christina Gyllenstjerna, des Reichsverwesers Sten Sture'ns Witwe.

**) Cecilia af Eka, Gustav Wasa's Mutter.

Christjern.

Was?
Ich selbst umgeben von Verräthern? Geh!
Laß an den Strand das Schiff sich legen, laß
Hoch auf's Verdeck sie führen, schwer gefesselt,
Und wenn sie Miene machen, anzugreifen:
Vor ihres Sohnes Augen ström' ihr Blut!

Norrby.

Nein! Dieß Geschäft ist nicht für mich gemacht.
Ich bin Soldat, und kann nicht Büttel seyn.
Gehorchen lernt' ich, aber schamfrei zu gehorchen.
Befiehl mir sonst, — und freudig werf' ich mich
Dem Tod entgegen. Gut und Blut und Leben,
Darüber schalte. Alles das gehört
Dem Könige. — Doch mein ist meine Tugend.

Christjern.

Du wagst es, mir Gehorsam zu verweigern?

Norrby.

Ach, laß mein Flehen deine Brust erweichen!

Christjern.

Ehrloser, fürchte meinen Zorn! Ich lese
In deiner Seele deinen schwarzen Plan.

Norrby.

Ich fürchte deine Rache weniger,

Als die Gefahren, die dein Heil bedrohn.

Christjern.

Du willst beliebt dich machen bei dem Volk,
Durch deines Königs Fall dich selbst erhöhn.

Norrby.

Ich wollte bloß dem Hasse dich entziehn,
Der deinen Thron in kurzen stürzen wird.

Christjern.

Du willst mir drohen. — Die Vermessenheit
Werd' ich zu zücht'gen wissen. Wache! Wache!
Schlagt ihn in Fesseln!

(Die Wache, die herein gekommen, zieht sich erschrocken zurück.)

Was? Ihr bebt vor ihm?

Norrby, (welcher freiwillig hingeht, sich fesseln zu lassen. Zur Wache.)

Gehorcht dem König! — (Zu Christjern.) Wie? so schimpflich lohnst
Du diesem Arm? — Doch, nein. — Dein blinder Grimm
Soll mir nicht Unmuth wecken, nur Bedauern.
Kannst du vergessen, daß ich treu dir diente,
Vergess' ich selbst doch nicht der Ehr' und Pflicht.

Christjern.

Soldaten, fort!

Norrby.

Leb' wohl! (Er wird fortgeführt.)

Christjern. (Zur Wache.)

Ihr steht für ihn
Mit euern Köpfen! — Nun, so werd' ich selbst
Der Todesbothe seyn. —

(Eine dichte Finsterniß überzieht die Bühne. Wie sich Christjern der Oeffnung des Gezeltes naht, steigen aus der Erde die Schatten der beiden ermordeten Ribbinge *), und vertreten ihm den Weg. Es sind junge Kinder, mit weißen Todtengewändern bekleidet, am Halse blutig, mit flatterndem Haar, und halten einander um den Leib gefaßt.
Mehrere Schatten der auf Christjern's Befehl bei dem Stockholmischen Blutbade Ermordeten steigen aus der Erde.)

Gott, welch ein Anblick!

Die Schatten der beiden jungen Ribbinge.

Aus des dunkeln Grabes Wohnung,
Rache heischend, steigen wir.
Wüthrich! Hoffe nicht Verschonung.
Richtend naht die Stunde dir.

Den nicht Bitte, den nicht Thräne,
Nicht die Unschuld, sonnenklar,

*) Von allen Grausamkeiten, welche Christjern unter seiner kurzen, aber blutigen Regierung verübte, war der Mord der beiden jungen Ribbinge der unmenschlichste und zweckloseste. Diese beiden unschuldigen Opfer des Tyrannen waren Söhne Lindorm Ribbing's, der eine von acht, der andere von fünf Jahren. Als der jüngere Bruder das Blut des älteren sah, sagte er zu dem Büttel: "Lieber, beschmutze mir meine Kleider nicht so, meine Mutter schilt mich." Der Büttel warf gerührt das Schwert von sich; aber Christjern ließ sogleich einen andern rufen, welcher zuerst das Kind, und darauf den Mitleidigen enthauptete.

Nicht die zarte Jugendschöne
Zu erweichen mächtig war:
Wisse, daß der Himmel lebe,
Daß Vergeltung ob dir schwebe!
Barbar!
Flieh', und bebe!

Chor der Schatten.

Daß ein Gott im Himmel lebe!
Daß die blut'ge Rache schwebe!
Barbar!
Flieh', und bebe! U. s. w.

Stimmen von draußen.

In's Gewehr! In's Gewehr!
Gustav naht mit stürmendem Heer!

Lappe.

An Lilla.

Lilla! Lilla! Woher dieses Zagen,
Wenn dein armer Freund sich zitternd naht?
Jeder darf, wie schön du bist, dir sagen;
Ihn allein drückt oft ein streng Verboth!

Fürchtest du der Schmähsucht boßhaft Zischen,
Der Verleumdung nie vertrocknend Gift?
Wisse, Lilla, ihre Flecken wischen
Lächelnd einst der Unschuld Engel ab.

Zitterst du vor deinem eignen Herzen?
Willst der Liebe Zauber widerstehn?
Wisse, ihre Thränen, ihre Schmerzen
Wiegen mehr, als ruh'ge Fröhlichkeit.

Und erst ihrer Freuden reiche Quelle,
Die so rein aus Edens Auen rinnt!
Soll sie rinnen ungenützt, da helle
Sich in ihr dein Liebreiz spiegeln kann?

Edler Liebe Blüthen, Lilla, treiben
Edle Frucht in einer edlern Welt.
Ird'sche Blumen welken; sie nur bleiben,
Als die Glorie des Aschenkrugs.

Oder zitterst du vor deinem Freunde,
Weil du bebst, mit ihm allein zu seyn?
O, vertrau' mir! Hier am Busen weinte, —
Wohl mir! — ein gefallner Engel nie.

Mir auch hat Natur Empfänglichkeit gegeben,
Sinne, Feuer, Leben, glühend Blut;
Und umsonst versuch ich's, nachzuschweben
Platon's Geistern. Ach! ich fass' es ganz,

Welche Himmelsquelle in dem holden, großen
Auge liegt; erschöpfte sie so gern!
Schäferstunde, kenne deine Rosen!
Schwelgte gern aus diesem Wonnekelch!

Doch der Tugend nie bereute Zähren
Löschen dieses Sehnens Flamme aus.
Dich und mich wird Liebe hier verklären;
Sicher schliefst du selbst in meinem Arm.

Julius, Graf v. Soden.

An Madame Dorothea Rodde = Schlözer.

An ihrem Geburtstage.

Göttingen, am 10. August, 1805.

Ein Mahl möcht' ich ein Gott seyn, ein Gott, der begabteste aller:
Ein Mahl möcht' ich mich so deiner Verwandtschaft erfreun!
Alle Kronen der Tugend und alle Kränze der Weisheit
Wären mein eigenstes Gut: also gehörten sie dir.
Alle Blumen der Freud' im weiten Garten des Lebens,
Alle blühten mir zu: also die schönsten für dich.
Heute brächt' ich sie dir, die Blumen, die Kronen und Kränze.
Heute schenkt' ich mich arm. Jetzo erst dünkt' ich mich reich!

Karl Reinhard.

Mein Streben.

Nach Graf Werner von Honberg. I. 23.

Er, kaum auf Stroh zu liegen werth,
Im Herzen arg, — mit welchem Fug
Darf er die Holde küssen?
Und ich, den Liebesgram verzehrt,
Ein Ritter ohne Lug und Trug,
Soll ihre Gnade missen?
Ein Unhold er an Seel' und an Leibe!
Sie gut und schön, ein Wunder von Weibe!
Ach, Gott! du theiltest fürwahr nicht gleich.
Wie kam der Teufel in's Himmelreich?

Herr Gott! Drum leihe mir Gewalt,
Daß von der großen Seligkeit
Den Bösen ich verdringe.
Ich würd' in ganzen Freuden alt.
Helft bitten, daß der edle Streit
Durch Gottes Kraft gelinge.
O, wenn ich jenen Teufel vertriebe,
Und mir gewänne des Engels Liebe,
Vergessen wäre mein langes Leid,
Und ich mit Wonne gebenedeit!

Haug.

Freundschaft.

Nach Thaarup.

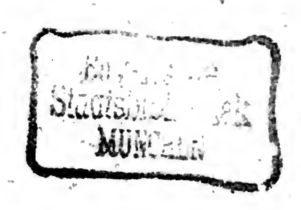
O Freundschaft, süßes, allgemeines
Band der Natur, des Herzens Wahl,
Sey unsers engeren Vereines
Umarmung dir ein Ehrenmahl!
Froh, Brüder, stimmet, stimmet ein,
Und lernt in Eintracht froher seyn!

Du bringest Trost zum Krankenbette,
Verschönst dem Weisen Pfad und Ziel,
Und flichst in Amor's Blumenkette
Auch deiner holden Rosen viel.
Froh, Brüder, stimmet, stimmet ein,
Und lernt in Eintracht froher seyn!

Vom Segen, den dein Blick verkündet,
Lehrst du bescheidenen Gebrauch,
Und wo ein Blitz des Himmels zündet,
Blüht's wieder auf in deinem Hauch.
Froh, Brüder, stimmet, stimmet ein,
Und lernt in Eintracht froher seyn!

Auch hier, am hoch gefeirten Tage,
Wo Freund sich gern zum Freunde fügt,


s en = ge = ren Ver=ei=nes Um = ar = mung dir ein
ro = her seyn!



Vernehmen wir der Armuth Klage,
Und, schon erlabt, lacht sie vergnügt.
Froh, Brüder, stimmet, stimmet ein,
Und lernt in Eintracht froher seyn!

Daß Solches alle Welt erkenne,
Sey Freundschaft Aller Augenmerk,
Und in des Meisters Preis entbrenne
Auch jedes Herz dem Meisterwerk!
Froh, Brüder, stimmet, stimmet ein,
Und lernt in Eintracht froher seyn!

B.

Die Bequemen.

Klüglich wissen sie sich den Dorn an der Rose zu sparen.
Sie sind Nase; die Fingerarbeit lassen sie Andern.

Overbeck.

An Ramler's Geist.

1 7 9 8.

Schlag', Kolbergischer Greis, schlage mit Amarant
Hell umwundene Saiten nun!
Athme holdere Mailüfte, mit deinem Kleist!
Schöpf' aus Moses Philosophie
Nun die Heitre des Stroms, frei von dem trüberen
Fehlschluß, frei von der wogenden
Hypothese! Den Tanz rollender Sphären hörch,
Lyrisch kühn, wohllautender noch,
Als dein höchster Päan! Kämpfe der Tugend nur
Sangst du hier: o, verherrliche
Dort, wie Gott sie belohnt! Vater, auch dein Triumph
Ist vollbracht, unsterblicher weit,
Als die Kronen, die dir lächelnd die eitele
Kunst geflochten, unsterblicher,
Als Metalle, worauf Loos dein bewundertes
Bild geprägt! — Denn, Friederich, sieh!
Den der Fremdlinge Witz blendete, daß er kalt
Deutschland's Genius übersah,
Friedrich, Ramler-Horaz, und den heroischen
Kleist birgt Eine Laube des Ruhms!

Klamer Schmidt.

An die nächtlichen Regenwolken.

Am 15. October, 1761.

Träufelt Fruchtbarkeit herab,
O ihr Wolken, auf die Erde,
Und beweint zugleich das Grab,
Das ich bald bewohnen werde!
Ach, der tiefe Gram in mir
Weinet heftiger, als ihr!

Ihr verhüllet Mond und Stern;
Mich verhüllen Finsternisse.
Ihr gehorchet euerm Herrn;
Minder werden eure Güsse:
Aber, welch ein Gott gebeuth
Meiner stärkern Traurigkeit?

Aufgestiegen aus dem Meer,
Von der feuchten Luft geleitet,
Habt ihr von Gebirgen her
Ueber's Land euch ausgebreitet:
O, aus welcher Tiefe kam
Meiner Seele finstrer Gram?

Eure Thränen trocknen ein,
Endlich hört ihr auf, zu gießen,

Einst wird heller Sonnenschein
Die benäßten Fluren küssen,
Wenn mein Herz noch ohne Kuß
Tief in Thränen schwimmen muß!

Dunkle Wolken, höret mich!
Höre, Nacht, jetzt meinen Willen:
Wann es Tag ist, kannst du dich
Ganz um meine Seele hüllen!
Wann die Sonne Mittag macht,
Sey mein Auge lauter Nacht!

Ungerührt sieht's Thyrsis dann! —
Also blicken Sternenkenner
Ihren Mond, verfinstert, an;
Ach, so sehen Kriegesmänner,
Unempfindlich, in der Schlacht
Blühend Leben umgebracht!

A. L. Karschinn.

Die heilige Schar *).

Schatte, Lorber, umher! Hier ruhet der Jünglinge heil'ge
Schar, die Eine Gluth einet' im Leben und Tod.
Ob sie die Schmach nicht zu tilgen vermochten des sinkenden Landes,
Sahen die Götter sie doch streiten und fallen mit Lust.
Fahret wohl, ihr glücklichen Freien! Die himmlische Nike,
Vor der Knechtschaft Tag schloß sie euch segnend den Blick!

Conz.

*) Die im Treffen bei Chäronea fiel.

Das Schiff.

Auf hohem Werfte hoch gethürmet,
Wer bist du, königlicher Bau,
Der, von der Menge froh umstürmet,
Die Scheitel streckt zum Wolkenblau?
Ach, die Fregatte, kühn gebettet,
Weit schauend von des Ufers Rand!
Vollendet von des Meisters Hand,
Harrt sie des Winks, der sie entkettet.

Weit um die Wiege, wo geboren
Das ragende Titanenkind,
Stehn, in Bewunderung verloren,
Die seiner Kindheit Pfleger sind.
Es ist vollbracht, es ist gelungen.
Vollendet steht und tadellos
Das Schiff, wie aus der Erde Schooß,
Ein Roß Neptun's, hervor gesprungen.

Die Flagge weht die neue Kunde.
Es schmückt ein Kranz die Jubelbraut.
Sie naht, die festlich schöne Stunde,
Da man dem Meere sie vertraut.

Wann der Drommete Töne fallen,
Wann sich der Menge Hussah hebt,
Wird sie, gehoben, wird, belebt,
Zur Woge glorreich nieder wallen.

O du Bekränzte, du Geschmückte,
Du schlanke Wellentänzerinn!
Du Hoffnungtrunkene, Beglückte,
Nun fahre wohl, nun tanze hin!
Nein, nimm noch, eh' wir dich entlassen,
Nimm noch der Weihe letztes Wort,
An deiner Kindheit stillem Ort,
Eh' jene Wirbel dich erfassen.

Die Welle klatscht, die Stürme sausen,
Des Schaumes weiße Blüthen wehn.
Durch dieser Kräfte wildes Brausen
Soll strudelnd deine Straße gehn.
Auf ödem Meere sollt du schweifen,
Den Elementen unterthan,
Wohin, auf graunbewehrter Bahn,
Selbst nicht des Vogels Schwingen greifen.

Du Jugendliche, Blöde, bebe,
Faseta, bebe nicht zurück!
Keck, wie dein Wimpel, walle, schwebe!
Du trägst den Menschen und sein Glück.
Er hat sein Loos an dich gekettet,
Dich hält sein Arm, dich führt sein Geist.
Wohin dich Sturm und Woge reißt:
In diesem Schirm bist du gerettet.

Geleitet von des Himmels Sternen,
Von hohen Göttern mild' umschwebt,
Spielst du den Weg der dunkeln Fernen,
Wie die geschäft'ge Nadel bebt.
Den Tanz des Kieles zu ermüden,
Ist selbst des Erdballs Ring zu klein.
Des Menschen Größe, sie ist dein.
Durch dich ward ihm die Welt beschieden.

Dir selbst vergleichbar, ohne Schranke
Im stolzen, ungemeßnen Lauf,
Schwebt der beflügelte Gedanke
Begeistert deiner Bahn vorauf:

Aus Grönland's herben Winterlüften,
Zu Süd-Europens holderm Mai,
Bis tief hinab zur Tafelbay,
Und Indien's süßen Würzedüften.

Er führt nach kühn durchstrebten Pfaden,
Nach manchem wechselnden Geschick,
Mit edeln Schätzen reich beladen,
Dich in der Heimath Port zurück. —
Hier, wo dein stolzer Lauf begonnen,
Wo wir der Heldinn Wiege sahn,
Wirf froh des Ankers Eisenzahn,
Und raste, da der Kranz erronnen.

Lös't nun die Bande, laßt sie wallen!
Lang ist die Bahn, und kurz die Zeit.
Laßt auch die letzte Stütze fallen.
Die Braut des Meeres ist geweiht.
Und leise bebt, und schauernd gleitet,
Mit scheuem, ungewissem Schwung,
Sie lauschend noch, und mißt den Sprung,
Wohin die glatte Rinne leitet.

Doch plötzlich, auf des Weges Mitte,
Erstarkt die Brust ihr, schwillt der Muth,
Und jach, mit Einem Riesenschritte,
Stürzt sie von oben in die Fluth.
Zu Staub zersplittert, drehn die Wogen
Weit zischend den empörten Lauf,
Und unermeßlich schlägt hinauf
Der Jubel an des Himmels Bogen.

Lappe.

Beatrix an Rosa.

Du fröhnst der Welt mit Herzenswonne;
Ich lebe meinem Gott als Nonne.
In Assembleen verlachst du mich,
Und ich bewein' im Kloster dich.

Haug.

Zeitvertreib.

Ein greises Mütterlein, geladen
Zum Feste nicht, erschien dabei,
Und fühlte bald, daß sie aus Gnaden
Nur nicht zurück gewiesen sey.
Wo sich zum Schein das Mädchen sträubet,
Wird enge der Matron' ihr Raum;
Die Zeit, sie war es selbst, vertreibet,
Wie Amor'n, auch ein Andrer kaum.

Sie flieht, und lauter wird und lauter
Die Freude, nicht mehr eingeengt,
Bis jede Nachbarinn vertrauter
Den Kuß erwiedert, wie empfängt,
Und Amor, dem das wohl begegnet,
Vom Uebermaß des Glücks besiegt,
Am vollen Busen, den er segnet,
Das Köpfchen, halb entschlummert, wiegt.

Da zeigt am Arm der langen Weile
Die Zeit sich plötzlich. Man erschrickt,
Und Amor flieht in großer Eile,
Als er sie gähnend angeblickt.

Wie selten wir beisammen bleiben,
Spricht sie, sind wir doch nicht entzweit!
Mag Amor gern die Zeit vertreiben,
Wie bald vertreibt auch ihn die Zeit!

B.

Grabschrift auf ein zartes Kind.

Frühe führte der Vater das Kind aus dem Dunkel der Hütte
Auf die lieblichste Höh', steigen die Sonne zu sehn.
Vater, du leitest mich früh zum herrlichen neuen Genusse;
Dank dir! jauchzte das Kind, strahlend von purpurnem Glanz.

G. W. Ch. Starke.

Der Mann, der Liebhaber seiner Frau, ohne es zu wissen.

1.

Schon hatten in der Hauptstadt des Deutschen Reichs die Fastnachtslustbarkeiten ihren Anfang genommen, schon schlug die Abenduhr eilf, und der große Redouten-Saal der Kaiserburg wimmelte bereits von bunten und glänzenden Masken, da trat, höchst verdrießlich und übelgelaunt, Julius von Bünau unter die Tanzenden. Er erschien als Endymion, aber ohne seine Diana, die maulend zu Hause saß, und allen seinen Bitten nnd Beschwörungen, ihn zu begleiten, ein halsstarriges, eigensinniges: "Nein!" entgegen setzte. Nach einer Verabredung mit ihm, sollte sie, — wiewohl weder ihr Verhältniß mit Bünau, noch ihr frivoles Metier, sie war Opern-Tänzerinn, zu dieser Rolle paßten, — als Göttinn der Keuschheit das Larvenfest dieses Abends verherrlichen. Aber der Theaterschneider hatte die Dianenhülle, mit der sie sich schmücken wollte, bereits einer andern Dame verabfolgen lassen, deren Nahmen er nicht einmahl zu nennen wußte. Seiner Aussage

nach war es ein Italienischer gewesen, und aus den ihm prä-numerierten funkelnden sechs Kremnitzern schloß er, daß die Besitzerinn reich und von Stande seyn müsse. Signora Spozzi, — so hieß die Tänzerinn, — nahm diesen Querstreich sehr ungnädig auf, und alle Bemühungen ihres Liebhabers, sie zu einer andern Verkleidung zu bereden, blieben ohne Erfolg. Aergerlich und höchst beleidigt verließ er sie endlich, und, Theils seinen Unmuth zu zerstreuen, Theils sich an der Maskenräuberinn, wenn er sie ertappen sollte, durch Spott und Neckereien zu rächen, eilte er in den Redouten-Saal.

Er durfte sie nicht lange suchen. Gleich bei'm ersten Eintritte fand er sie auf einem der den Tanzplatz umgebenden Sitze, dem immer abwechselnden Gewühle um sie her sinnend zuschauend. Aber kaum wurde sie ihn gewahr, so rief sie ihm in Italienischer Sprache zu: "Endlich, Herr Endymion! Sie lassen Ihre olympische Gönnerinn lange warten." Bünau stutzte. Ueberrascht von dieser Anrede, vergaß er Spott und Neckerei, und starrte, so viel es sich unter der Maske thun ließ, die Unbekannte mit großen Augen an. Diana erhob sich von ihrem Sitze, und entwickelte in ihrer Götterhülle den reitzendsten Wuchs, der je der Phantasie eines begeisterten Bildhauers vorschwebte. Ein weißer, idealisch geformter Arm wurde

sichtbar, und ein Paar blaue Augen lächelten unter der Larve hervor, die er nie schöner gesehen zu haben glaubte. Er stand, wie versteinert, und vermochte auch nicht ein einziges Wort hervorzubringen. Sein Blick prüfte Wuchs, Gestalt und Umriß, um aus ihnen die Charakteristik irgend einer liebenswürdigen Bekannten zusammen zu setzen; aber vergebens! Alle seine Muthmaßungen fanden keinen festen Standpunct. Er fühlte sich nur gefesselt und einem süßen Anschaun hingegeben; ohne Laut und Sprache. Die Göttinn schien sich in seiner stummen Entzückung zu gefallen, und sah ihn gleichfalls eine Weile lautlos an. Dann fuhr sie in dem schönsten Italienischen fort: "Bin ich nicht die rechte Diana? Verzeihen Sie den Faschingsstreich. Freilich spiele ich ihn aus purem Neide. Auch einmahl ein Paar glückliche Stunden mit Ihnen zu verplaudern, auch einmahl ein Tänzchen mit Ihnen zu machen, kam ich der Glücklichern zuvor, hüllte mich in diese Selenenumgebung. Geschwinde Ihre Hand! Man macht da eben Anstalt zu einem Cotillon. Lassen Sie uns eintreten. Nur den Einen; dann übergebe ich Sie Ihrem alten Götzendienste wieder. Der Tausch ist einmahl geschehen; lassen Sie mich ihn nicht umsonst gewagt haben. Keinen Korb! Kommen Sie."

Bünau, immer noch versteinert und stumm, folgte der

Einladung. Der Cotillon begann, und Luna tanzte mit einer Leichtigkeit, einer Grazie, schlang bei jedem Walzer ihre Arme so sanft in die seinigen, drückte bei jeder Ronde seine Hand so lieblich leise, daß ihm so wohl um's Herz wurde, daß er es so wunderbar bewegt fühlte, wie lange nicht. Kaum konnte er, nach geendetem Tanze, sich enthalten, auf sein Knie zu sinken, und ein Geständniß seiner Verzauberung abzulegen. "Habe ich Sie müde gemacht? fragte sie ihn, als er sie ihrem Sitze wieder zuführte. Gewöhnlich bin ich meinen Tänzern zu leicht auf den Füßen."

"Wahrlich, fiel ihr Bünau, endlich für seine Verzauberung Worte findend, ein, Ihre Füße berühren kaum die Erde. Eine Huldgöttinn schwebte an meiner Seite dahin. Nie sah ich so viel Seele in den Schwingungen der Arme, dem Fluge der Füße, der Haltung des Kopfes. Man kann sich die Ohren verstopfen, und aus Ihren bloßen Bewegungen wissen, ob die Flöten in Moll oder in Dur blasen. Solch eine Tänzerinn gibt es nicht mehr!"

"Ich bin nicht Signora Spozzi. Sie verwechseln in Ihrer Begeisterung zwei ganz verschiedene Diane'n."

"Ja wohl verschieden! Jene glaubt zu tanzen; Sie tanzen wirklich. Jene wäre nur eine Nymphe der Göttinn gewe-

sen; Sie sind die Göttinn selbst. Weg mit ihr! Bisher umschlang ich den Baum einer Dryade mit Epheu, nun bekränze ich den Altar der Grazien mit Rosen."

"Die Rosen welken auf dem Altare der Grazien, wenn der Opferer sie nicht mit reinem Herzen bringt. Sehen Sie, wie Sie das gewinnen, Herr von Bünau, ehe Sie Ihre Hand zu Kränzen für sie ausstrecken."

Mit diesen Worten stand die schöne Unbekannte auf, flog zur Thür des Saales hinaus, rief um ihren Wagen, und fuhr davon, ohne daß Bünau das Herz hatte, ihr zu folgen. So tief fühlte er den Vorwurf, mit dem die Göttinn ihn verließ.

Rasch warf auch er sich in seinen Wagen, nnd beschämt und sinnend stieg er in seiner Wohnung aus.

2.

Bünau ahndete nicht, wer ihn so beschämt hatte. Seine schöne, reitzende, längst von ihm vernachlässigte Gemahlinn war es. Noch nicht zwei Jahr mit ihm vermählt, in der Blüthe der Schönheit und Jugend, mit jeder Anmuth des Geistes, mit jedem Zauber der reinen Weiblichkeit geschmückt, sah sich Hilaria von dem Manne ihrer Wahl einer Nebenbuhlerinn

nachgesetzt, die, weder durch Schönheit, noch Jugend, weder durch Anmuth, noch Güte, der Ehre, mit ihr verglichen zu werden, würdig war. Eine echte Opern-Tänzerinn, leicht, wie ihre Profession, nur jung durch ihre Schminke, nur schön durch angelogene Reitze, nur anziehend, wann sie tanzte, und nur in ihren Füßen eine Art von Seele verrathend, dabei herrisch, launisch, grillenhaft und gefallsüchtig, gab Signore Spozzi einen traurigen Beweis, wie schwach oft die gerühmte Stärke des Mannes, wie schwankend seine Treue, wie leicht beweglich seine prahlerische Festigkeit ist. Ihr einziger Zauber war Ueppigkeit, ihr höchstes Talent die Kunst, die Sinnlichkeit zu regen, zu fesseln und zu befriedigen.

Hilaria fühlte sich tief gekränkt und herabgewürdigt. Aber, ein Muster der Duldung und weiblicher Klugheit, verbarg sie ihren Kummer der öffentlichen Beobachtung; ja, selbst ihrem Treulosen verrieth ihn kein Blick, keine Miene. Weder Vorwürfe, noch Thränen, weder Verschlossenheit, noch Kälte bestraften seine Untreue. Verdoppelte Liebkosungen, erhöhte Aufmerksamkeit für alle Wünsche und Neigungen des Undankbaren, unveränderliche Freundlichkeit gegen ihn, und nie versiegende Fröhlichkeit des Geistes und des Herzens ließen ihn auch nicht einmahl ahnden, wie schmerzlich sein Wankelmuth auf ihr la-

stete. So hoffte sie, sich den Verirrten zurück zu gewinnen. Vergebens! Immer schwächer erwiederte er ihre Liebe, und seine Verirrung wurde endlich entschiedene Untreue.

Nun war sie ihres Schmerzens nicht länger Meisterinn. Aber ihr edler Stolz sträubte sich, den Verräther zum Zeugen desselben zu machen. Fern von ihm sollte er sich in Thränen ergießen. „Verborgen mögen sie mein geängstetes Herz erleichtern, sagte sie zu sich selbst. Was meine zuvorkommende Liebe, meine ausharrende Duldsamkeit nicht vermochten, erringt sich vielleicht meine Abwesenheit. Getrennt von mir, entbehrt er vielleicht die Liebende, sehnt sie zurück, und eilt mit erneuter Liebe in ihre zur Versöhnung geöffneten Arme."

Aber nur aus dem Hause, nicht von dem Wohnorte des geliebten Flattergeistes wollte sie scheiden. In eine Kleidung verhüllt, die auch nicht auf die entfernteste Weise ihren Stand verrieth, miethete sie am äußersten Ende der Leopoldstadt eine kleine, äußerst einfach geschmückte Wohnung, und bath dann ihren Treulosen um die Erlaubniß, auf einige Monathe eine Freundinn in Linz besuchen zu dürfen. Sie erhielt sie ohne Widerspruch, zwang sich zu einem heitern Abschiede, nahm dann bis auf die nächste Station Extrapost, kehrte aber von da wieder nach der Leopoldstadt zurück, und bezog ihre neue, einsame Wohnung.

Hier ließ sie Anfangs ihren Thränen freien Lauf. Dann faßte sie sich, und beobachtete, nicht bloß ihrem Kummer mehr lebend, den ihr immer noch theuern Unempfindlichen, verborgen und unbekannt; auf Mittel sinnend, wie sie sich ihn zurück erobern könne? In ihren Pelz und eine Florkappe vermummt, folgte die schöne Dulderinn dem Ungetreuen und ihrer Nebenbuhlerinn zu Conzerten, Bällen und Schauspielen. Eines Abends traf sie, nach geendigter Oper, am Eingange des Comödien-Hauses mit ihnen zusammen. Beide warteten, wie sie, auf ihren Wagen. Unerkannt stand sie neben ihnen, und vernahm zwischen beiden die Verabredung, auf der morgenden Maskerade als Diana und Endymion zu erscheinen. Die Kleider sollte die Opern-Garderobe liefern. Sogleich kam Hilarie'n der glückliche Gedanke, diesen so günstigen Zufall zu einem Romanenstreiche zu benutzen.

Der Gedanke wurde That. Mit dem frühesten Morgen schickte sie einen jungen Menschen, den sie als Jockey angenommen hatte, zu dem Theaterschneider. Das Opernkleid wurde, unter einem fremden Nahmen, für sie gemiethet, und der Signora Spozzi Sendung kam zu spät.

5.

Julius von Bünau legte sich schlafen, ohne die ganze Nacht ein Auge zu schließen. Bezaubert und beschämt zugleich, sahen seine Augen nichts, als die Diana der Maskerade, vernahmen seine Ohren noch immer die schneidende Warnung, mit der sie ihn verlassen hatte: Wer war sie, woher kam sie, wohin ging sie? Diese Fragen beschäftigten ihn bis zum hellen Morgen. Eine Bewohnerinn der Kaiserstadt war sie gewiß; sie kannte ihn und seine Verhältnisse mit der Tänzerinn. Aber dann mußte sie ihn auch verheirathet wissen. Das schien doch nicht; keine Anspielung darauf entfuhr ihr. Auch hätte sie ihn dann wohl schwerlich aufgesucht, um ihm reine Opfer am Altare der Grazien zu empfehlen. Also eine Fremde? Sein Liebesverständniß mit Signora Spozzi war freilich in Wien kein Geheimniß; sie konnte es leicht erfahren haben. Aber, wie war sie hinter die Maskenverabredung gekommen? Hätte sie es vielleicht von der Spozzi selbst? Sie sprach Italienisch; vielleicht eine Bekannte von ihr, und das ganze Abenteuer nichts, als ein muthwilliges Spiel mit der Freundinn? Nannte sie den Maskenraub nicht selbst einen Faschingsstreich? Sey dem, wie ihm wolle, fuhr er in seinem Selbstgespräche fort, sie soll das Abenteuer nicht umsonst angesponnen haben. Die Spozzi selbst soll

mir Kundschaft geben. Leise will ich bei ihr anklopfen, und, ohne es zu wollen, soll sie mich auf die Spur leiten. Mit diesem Vorsatze sprang er von seinem Bette auf, kleidete sich an, und flog zu der Tänzerinn.

Um es wahrscheinlich zu finden, daß der verlassene Endymion in seiner Unterhaltung mit der umgetauschten Diana, und selbst an dem letzten Vorwurfe seine Gemahlinn nicht erkannte, muß der Leser wissen, daß Hilaria die Sprache, in der das Gespräch geführt wurde, erst seit ihrer Trennung von dem Treulosen zu ihrem Zeitvertreibe erlernt hatte. Zudem verstellte sie natürlich den Ton ihrer Stimme, und Bünau erhielt erst noch gestern einen Brief, wie in Linz geschrieben, von ihr. So glaubte er sie viele Meilen von sich entfernt, und konnte auch nicht einmahl von fern auf den Gedanken gerathen, daß sie es sey, die seine Mätresse um ihr Maskenkleid, und, noch schlimmer, um sein Herz gebracht hatte. Denn schon war die reitzende Unbekannte seines ganzen Ichs Meisterinn geworden, und, als er vollends in den Nachforschungen bei Signora Spozzi seine Muthmaßungen betrogen sah, wurde die Sehnsucht nach dem Wiederanblick der untergegangenen Luna so siegend, daß seine alte Liebschaft zu einem bloßen Spielzeuge herabsank, mit dem er sich nur noch, in Er-

mangelung eines bessern Zeitvertreibes, die lange Weile verscheuchte.

Unaufhörlich von dem Bilde der zauberischen Unbekannten verfolgt, suchte er ihre Gestalt in Conzerten und auf Bällen, im Schauspiel und in der Oper, ja selbst in allen Kirchen der Residenz auf. Er hörte die Messe in St. Stephan, bei den Kapuzinern, bei den Michaelern, in der Italienischen Kapelle, zuletzt sogar in den Kirchen der Vorstädte. Umsonst! Er fand auch nicht einmahl eine Spur von ihr. Schon gab er verzweifelnd alle Hoffnung eines glücklichen Erfolgs auf, als sein sinnreicher Kopf, — Dank seinem günstigen Gestirne, das ihn zum schönen Geist und Dichter machte! — plötzlich auf ein Mittel fiel, der schönen Entschwundenen seine Sehnsucht und ihre Eroberung auf eine eben so feine, als schmeichelhafte Weise bekannt zu machen. Er ließ, ohne sich zu nennen, folgendes Gedicht in das Wiener Diarium einrücken:

"Ein reines Herz nur darf die Kränze winden
Zum Opfer auf der Grazie Altar!"
Ach! wüßt' ich nur die Göttliche zu finden,
Gern brächt' ich solche Kränze dar.
Schon lange satt des Taumelkelchs der Sinnen,
Ist von der Holden Bild nur meine Seele voll;

O laßt, ihr Himmlischen, mein Flehen euch gewinnen,
Und sagt, wo ich sie finden soll?

„Nun! gebe der Himmel nur, rief er, als er seine Verse gedruckt sah, daß es mir nicht geht, wie Gellert's Jasmin; ich könnte sonst leicht werden, was der war, nicht klug. Aber das wird Amor, der doch hier wohl im Spiele ist, schon verhüthen. Umsonst hat Diana mich nicht zu ihrem Endymion erkoren. Meine Verse locken sie gewiß von ihrem Silberwagen herab. Schöne Träume hat sie mir schon genug gesendet. Endlich wird sie ihren Schläfer doch in die Wirklichkeit hinüberküssen. Ich hoffe und glaube. Hoffnung läßt nicht zu Schanden werden, und der Glaube hat zu allen Zeiten selig gemacht."

Ein freudiges Entzücken flog bei dieser Vorstellung durch sein Herz, und gläubig und hoffend sah er der Entscheidung seines Schicksals entgegen.

4.

Hilarie'n war der Eindruck nicht entgangen, den ihre Erscheinung in der Dianenmaske auf ihren Flüchtling machte; aber sie war mit diesem leichten Siege nicht zufrieden. Sie wollte ihn ganz, auf immer wieder gewinnen, oder gar nicht.

So entschlüpfte sie ihm plötzlich, und ließ ihn durch ihre Weisung errathen, welche Liebe sie von ihm fordere? Die schnelle Veränderung seines Verhältnisses mit ihrer Nebenbuhlerinn bewies ihr, daß diese Weisung gewirkt hatte. Selbst seine Nachforschungen, seine rege Sehnsucht nach ihrem Wiederanblick blieben ihr nicht verborgen. Sehr wohl hatte sie seine suchenden Blicke in Conzerten und Opern, im Schauspiel und auf Bällen, in Kirchen und Kapellen bemerkt, aber Florkappe und Pelz machten sie ihm unkenntlich, und erhielten sie in der beschlossenen Verborgenheit, bis sie selbst, das begonnene Abentener wieder anzuknüpfen, die rechte Zeit und Stunde finden würde. Diese führte, zu seinem Glücke, das Gedicht in dem Wiener-Diarium herbei. Mit sanft erröthender Wange las sie dieß laut redende Zeugniß ihres gewissen Sieges, und schnell gebar es bei ihr einen neuen, nicht weniger romantischen Plan zu einem Rendez-vous unter vier Augen in ihrer Wohnung auf der Leopoldstadt. Noch an demselben Tage sandte sie ihrem Endymion folgendes Billett in Italienischer Sprache:

"Nur dem Geprüften enthüllen sich die Mysterien der Grazien. Auch ihre Priesterinn entschleiert sich nur dem in der Probe Bestandenen. Genügt es dem aus ihrem Dienste Verirrten, sie bis dahin nur im Schleier zu sehen, so darf er

kommen. Aber jeder Versuch, sie anders sehen zu wollen, wird mit ewiger Verweisung von ihrem Altare bestraft. Zu erfragen ist die Priesterinn unter dem Nahmen Signora Federle, in der Leopoldstadt, Nr. 540. Die Stunde des Zutrittes die dritte nach Mittag."

Julius fühlte sich in einen sonderbaren Zustand versetzt. Er hatte sein Ziel erreicht; die schöne Schreiberinn seine Sehnsucht verstanden; ein reitzendes Tete=a=Tete winkte ihm, und mit so romantischen Umgebungen! Es schien eins der anziehendsten Abenteuer werden zu wollen, die je einem Verliebten zu Theil geworden. Dennoch erfüllte gerade dieß Geheimnißvolle ihn mit einer Empfindung, die er sich nicht deuten konnte. Es war weder Furcht, noch Argwohn; aber in seinem Innern tönte es, wie eine Warnungs= und Ahndungsstimme. Was lag hinter diesem Schleier, diesen Prüfungen verborgen? Was für ein Interesse nahm diese Italienerinn an ihm? Welchen Prüfungen wollte sie ihn unterwerfen? Und wozu? Für was? Wußte sie ihn verheirathet, oder nicht? Wann? warum suchte sie ihn auf, und sprach doch von reinen Opfern, vom Dienste am Altare der Grazien? Wollte sie ihn nur seinen Verirrungen mit der Tänzerinn entlocken, ihn seiner Pflicht, seiner Gemahlinn wiedergeben? Was bewog

dann eine Fremde, wie sie schien, zu diesem Bekehrungsgeschäfte, zu dieser Theilnahme für Hilarie'n? War vielleicht der Nahme, Fedele, und die Sprache, in der sie ihren Geheimhandel führte, eine neue Maske, und steckte hinter ihr irgend eine Freundinn seiner Gemahlinn, die die Keuschheits- und Tugendwächterinn bei ihm machen wollte? Also eine Beschämung, bei der er eben nicht die interessanteste Rolle zu spielen bekäme? — Glaubte sie ihn aber unvermählt, und warb, — wirklich Italienerinn und Romanheldinn, — um seine reine, makellose Liebe, konnte er ihr so eine Liebe geben, und in den Prüfungen, die sie ihm bereitete, bestehen? Und, da nun nicht, was wartete seiner abermahls, als Beschämung?

So schwankte er, von seiner innern Ahndungs- und Warnungsstimme geregt, lange zwischen Entschluß und Nichtentschluß. Sollte er das liebliche Abenteuer aufgeben, oder ihm folgen? Doch siegte zuletzt der Reitz des Geheimnisses und der Neugier. Ein Versuch war ja zu wagen; vielleicht glückte es ihm, durch Bescheidenheit und Unterwerfung den Schleier, der die mysteriöse Unbekannte umgab, noch vor der Beschämung zu lüpfen. Er ermannte sich demnach. Mit dem Schlage Drei stand er vor Hilarie'ns Wohnung. Seine Feier des Grazziendienstes vor profanen Augen zu verbergen, machte er

den Weg dahin zu Fuße, in einen weißen Mantel gehüllt.

Hilaria gewahrte ihn schon von weiten. Sogleich warf sie einen langen zwiefachen Schleier über ihren schönen Körper, der nichts sichtbar werden ließ, als ihren Grazienwuchs und ihre reitzenden Arme. Dann sank sie auf ein Sopha hin, den Nahenden durch ein Talent zu überraschen, das sie, wie die Kenntniß der Italienischen Sprache, sich erst in ihrer Einsamkeit erworben hatte. Ihre lieblichen Kniee drückten eine Harfe, und ihre seidenen Finger entlockten ihren Saiten Töne voll süßen Zaubers. Begierig trank sie Bünau's Ohr, indem er sich der Thür ihres Zimmers nahte. So sehr es ihn gelüstete, seine Lippen auf die seelenvolle Hand zu drücken, die solche Melodieen hervorrief, so fest hielt ihn doch das Entzücken, das durch seine Ohren in sein Herz drang, am Eingange des Grazientempels. Um Alles in der Welt hätte er diesen süßen Erguß einer melodischen Seele durch seine Erscheinung nicht unterbrechen mögen. Endlich erstarben die himmlischen Accorde, und nun erst wagte er es, leise anzupochen. "Herein!" rief es in Italienischer Sprache, und Julius lag zu den Füßen seiner Göttinn.

Mit sanfter Stimme geboth sie ihm, aufzustehen. "Nur den Grazien gebührt Kniebeugung und Anbethung, rief sie mit

einem Laute, wie ihn Petrarch von seiner Laura hörte, nicht ihrer Priesterinn. In dem Herzen, das sie anbethet, darf es nicht stürmen; Friede und Ruhe müssen in ihm wohnen; jede Begierde lauter seyn, wie der kastalische Quell, und jeder Ton, in dem sich die Empfindung ausdrückt, sanft klingen, wie die Accorde der Harfe, wann leise Gefühle an ihr auf und nieder beben." Sie ergriff, indem sie dieß sagte, ihr Instrument wieder, präludirte eine Melodie, die Mozart's würdig gewesen wäre, und sang dann mit einer, selbst todte Leichname zu beleben fähigen Stimme:

"Rein und lauter, wie des Pindus Quelle
Unter Lorberschatten sich ergießt;
Leise wogend, wie des Stromes Welle,
Der, sanft rinnend, zwischen Blumen sprießt;

Wie Selene'ns reine Silberhelle
Süßem Zauber auf die Seele schließt;
Wie das Veilchen, von des Thalbachs Welle
Leicht bespült, bescheiden duftend sprießt:

So bescheiden, rein, nur leise sehnend,
Stille Wünsche nur den Busen dehnend,
Schönen Friedens Herz und Seele voll,

Nahe sich der Grazien Dienst und Feier,
Wenn der Charis heil'gen Aetherschleier
Dir die Hand der Priestrinn heben soll."

Die Sängerinn schwieg, die Harfe hallte noch einige Akkorde nach, endlich verstummte auch die. Eine Pause, die von beiden Seiten kein Laut unterbrach, folgte dem seelenvollen Spiele. Hilarie'ns Augen ruhten, so viel es ihr Doppelschleier erlaubte, prüfend auf Bünau. Dieser hörte noch immer der Zauberinn schmelzende Stimme in der melodischesten Sprache der Erde, — denn das hier mitgetheilte Sonett wurde von Hilarie'n Italienisch gesungen, — vernahm noch immer der Harfe entzückenden Wohllaut, wiewohl er längst verhallt war. Es dünkte ihn, als hätte er den Zauber dieser Kehle wohl sonst schon vernommen, wiewohl nie so vollendet himmlisch. Sogar der schöne, mit so harmoniereichen Fingern begabte Arm schien ihm eine Bekanntschaft aus frühern Zeiten. Ja, es däuchtete ihm von der ganzen edeln Gestalt der Sängerinn so. Unwillkürlich drängte sich sogar die Erinnerung an seine Gemahlinn ihm auf. Aber nie hatte diese Italienisch gesprochen, nie die Harfe gespielt; viel Meilen lagen zwischen ihm und ihr, und erst vor ein Paar Tagen hatte er von ihr aus Linz

Nachrichten. Die Verhüllte blieb ihm demnach ein Räthsel, das zu enthüllen, er sich immer lebhafter gereizt fühlte.

Hilaria, als ob sie in seiner Seele läse, lenkte die Nachforschungen des Sinnenden durch die Frage: "Ob er in Italien gewesen sey?" plötzlich auf eine andere Bahn. Er bejahte es. Nun sprach sie von Rom und seinen Kunstwerken, und legte ihm eine Zeichnung vor, zu der er, wie sie von ihm selbst wußte, kurz vor seiner Abreise aus dieser Stadt, einer edeln Römerinn die Idee gegeben hatte. Er war abgereiset, ohne sie ausgeführt zu sehen. Die Zeichnung stellte einen Amor dar, dem die Grazien die Flügel beschneiden, und den sie mit Rosenketten an ihren Altar fesseln.

"Hilf Himmel! rief Bünau, indem er seine Arme, sie zu umfassen, ausstreckte, wären Sie . . . . ?"

— "Wer ich bin, ist ein Geheimniß, und, ehe es Ihnen enthüllt wird, untersage ich Ihnen auch die leiseste Berührung. Erst Prüfungen, dann Lohn! Keine Neugier und keine Freiheiten, wenn Sie mich nicht zum letzten Mahle gesehen haben wollen."

"Gesehen? Sieht man die Sonne, wann sie hinter Wolken ist? Nur dem Gefühle offenbart sich ihre Nähe, nicht den Augen."

"Bescheidenheit ist die erste Gesellinn eines reinen Herzens. Wenn ich das Ihrige dafür erkennen soll, so . . ."

"Muß ich ihm, zu schlagen, verbiethen?"

"Nur Ruhe ihm gebiethen; nur seine Wünsche ahnden lassen, nicht fordern; nur werben um Befriedigung, nicht sie ertrotzen. —"

"Ertrotzen? Trotze ich, wenn ich, — er warf sich auf sein Knie, — fußfällig um Gewährung bitte?"

"Jeder Ungestüm ist Trotz. Wer um eine Gewährung bittet, die er noch nicht verdient hat, trotzt auf den Knieen. Stehen Sie auf. Mir ist nichts verdächtiger, als ein knieender Mann. Ihr bethet nur an, wo ihr verführen wollt. Hier nehmen Sie Ihren Platz, dicht neben mir; aber den Blick zur Erde, die Hände gefaltet! Nicht mich anbethend, zu den Huldgöttinnen flehend um stillen, bescheidenen Geist. —"

"O weh! Sie sind verheirathet. Nur ein verheirathetes Frauenzimmer kann einen Mann so ausgesucht quälen."

"Ein neues Geheimniß; und quälen müssen wir wohl, wenn wir nicht von Euch gequält werden wollen. Ein Vorrecht muß uns doch bleiben, da Ihr uns um alle andern gebracht habt. Wir rechnen bloß ab, wenn wir es uns zu erhalten suchen. Wie wäre sonst mit Euch auszukommen? Je

gütiger wir, je unbändiger Ihr! Geben wir Euch einen Finger, so nehmt Ihr die ganze Hand. Unsere Güte gibt Euch Troz, unser Nachgeben lehrt Euch Despotismus. So müssen wir selbst Tyrannen werden, Eurer Tyrannei zu entgehn. —"

"Wohnt solcher Stolz und Troz in sanften Weiberseelen?"

"Wir sind nur Eure gelehrigen Schülerinnen, leihen nur Eure Waffen. Selbstwehr ist der einzige Krieg, der vor jedem Richterstuhle besteht. Den Feind, der uns überlisten will, mit seinen eigenen Waffen schlagen, ist die erste Regel der Klugheit. —"

"Philosophie, aber eine sehr unweibliche!"

"Lebensweisheit, weiter nichts! Und wenn die nicht Philosophie ist, so gibt es keine." —

"Vortrefflich! Sie repräsentiren Ihr Geschlecht zum Bewundern. Seinen Grillen, Launen und Leidenschaften Gründe anzuräsonnieren, die sie von Natur nicht haben, in dieser Sophisterei sucht es seines gleichen. Frauenzimmer sind wahre Juristen, die ewigen Rechts- und Linksmacher ihrer Launen und Leidenschaften."

Bünau, von Scham und Bitterkeit überwältigt, vergaß sich. Das ganze Abenteuer mit der Unbekannten schien ihm bloß angesponnen, um ihm das Kapitel zu lesen. Die geahn-

ten Beschämung ging in Erfüllung; und, je mehr er in dem Spiegel, der ihm vorgehalten wurde, sich selbst erkannte, desto mehr fühlte er sich gedemüthigt. Nach der alten Erfahrung, daß gerechte Vorwürfe am meisten erbittern, und Niemand empfindlicher ist, als der Schuldige, vergaß er alle Mäßigung, ja selbst alle Regeln des Wohlstandes. Er sah sich nur zu einer Zielscheibe des Spottes erniedrigt, und nur darum durch einen Romanenstreich angelockt, um von einer unberufenen Sittenrichterinn gedemüthigt zu werden.

Hilaria ließ ihn ruhig seine Unbesonnenheiten aussprudeln. Dann erhob sie sich mit stiller Würde von ihrem Sitze, und mit einer Kälte, die den Verbrecher ganz zu Boden warf, entgegnete sie seinen Gallausleerungen: „Herr von Bünau, Sie fallen in einen Ton, dem ich nicht besser ausweichen kann, als wenn ich mich entferne. So bald Sie allein sind, werden Sie sich schämen, sich so vergessen zu haben, und es begreiflich finden, daß hiermit unsere Bekanntschaft auf immer ein Ende hat."

Mit diesen Worten verlor sie sich in ein Seitenzimmer, verschloß die Thür desselben, und alle Bitten des nun wieder Besinnung gewinnenden Delinquenten um Verzeihung, alle Betheurungen, sich jeder Buße zu unterwerfen, waren vergebens.

Die Thür blieb ihm verschlossen, und Ilaria erwiederte auf Alles auch nicht einmahl einen Laut.

Wie ein Wüthender stürzte Bünau zum Zimmer hinaus, und mit in seiner Wuth halb zerbissenen Lippen kam er in seiner Wohnung an, fest entschlossen, Trotz mit Trotz zu vergelten. "Erwache, mein Stolz! sagte er zu sich selbst. Der liebt nicht, der eine Uebereilung nicht vergeben kann. Diese Signora Fedele will entweder nur deine Zuchtmeisterinn seyn, oder dich zu einem Zeitvertreibe in ihrer langen Weile machen, und du wärst ein elender Mensch, wenn du dich auf irgend eine Weise zum Spielzeuge mißbrauchen ließest."

Er hielt sich Wort, so schwer es ihm auch wurde; unterdrückte jede Sehnsucht nach der Unbekannten Anblicke; widerstrebte jeder Lockung der lüsternen Neugier, näher hinter ihren Plan mit ihm zu kommen; sogar den Versuchungen zur Wiederanknüpfung des Romans aus Rache setzte er sich standhaft entgegen. Die Abenteurerinn, — so nannte er sie in seiner gereizten Stimmung, — zu vergessen, schien ihm die empfindlichste Vergeltung ihres Trotzes und ihrer Unversöhnlichkeit. Das Vergessen gelang ihm zwar nicht. Wider seinen Willen schwebte ihre Hebengestalt auf leicht beschwingten Füßen vor seiner Phantasie, und oft lag er, wie Endymion, in süßen

Träumen, Diane'ns Götterbilde die Arme entgegen breitend; und selbst wachend umhallte sein Ohr der Wohllaut ihrer Harfe, der Sirenenton ihrer Stimme. Aber dennoch verharrte er unerschüttert auf Entbehrung und Entsagung. Diese gewaltsame Anspannung gedieh endlich zu einer entschiedenen Weiberfeindschaft. Sein Mund floß über von den bittersten Spöttereien gegen das ganze Geschlecht. Mit Signora Spozzi brach er völlig, und hätten sein Rang und seine Verhältnisse es verstattet, er wäre jeder weiblichen Annäherung ausgewichen.

Nur durch sie gezwungen, erschien er in ihren Assembleen, nur durch sie genöthigt, mußte er sich zur Mitaufführung einer Privat-Comödie hergeben, die in dem Hause der Gräfinn Holk veranstaltet wurde. In dem Lustspiele, "Die unglückliche Heirath durch Delicatesse", wurde ihm die Rolle des Grafen Klingsberg zugetheilt. Er übernahm sie, Theils aus Gefälligkeit, Theils, um sich zu zerstreuen. Oft reuete ihn seine Gefälligkeit. Mußte er nicht, seinem Grolle zum Trotze, sich unter Weibern herumtreiben, sie sehen, hören, ja, sich mit ihnen unterhalten? Aber sein Wort war gegeben; er mußte es halten, so schmerzlich ihm auch diese Verbindlichkeit wurde.

5.

In einer nicht minder unangenehmen Lage befand sich Hilaria. Ihr zart empfindendes Herz sagte ihr, daß sie die durch sie selbst gereitzte Empfindlichkeit ihres Gemahls wohl ein wenig zu hoch aufgenommen habe. Vergebens schmeichelte sie sich mit seiner Wiederkehr, und nicht ohne Unruhe erfuhr sie seine Juvenalischen Ergießungen gegen ihr Geschlecht. Selbst der völlige Bruch mit der Tänzerinn entschädigte sie nicht für den Verlust des schon halb gewonnenen Sieges. Nur die Neuigkeit von des Gereitzten Theilnahme an der Aufführung des Schröderischen Lustspieles gab ihr wieder Muth. Die Gräfinn Holk war eine ihrer vertrautesten Freundinnen. Sie wußte, daß sie die Rolle von Klingsberg's Gemahlinn übernommen hatte, und ein neuer Romanenstreich, zur Wiedergewinnung des verlorenen Sieges, stieg ihr in den Kopf.

Sie fuhr ganz insgeheim zu ihrer Freundinn, machte sie mit ihrem unsichtbaren Aufenthalte in der Leopoldstadt, dem gespielten Abenteuer, seinem Gewinne und Verluste bekannt, und bath sie um ihre Mithülfe zur Ausführung ihres Plans. Die Gräfinn, sogleich dazu bereitwillig, both ihr ein Paar Zimmer in ihrer Wohnung an, in denen sie sich, bis zu der entworfenen öffentlichen Erscheinung, verborgen halten könnte.

Mit Freuden machte Hilaria von diesem freundlichen Anerbiethen Gebrauch, verließ die Leopoldstadt, und zog zu der Gräfinn.

Die Comödie wurde aufgeführt. Julius von Bünau spielte den Grafen Klingsberg mit allem dem Anstande, aller der Leichtigkeit, Feinheit und Gewandheit, wie es sich von so einem gebildeten Weltmanne erwarten ließ. Die Gräfinn Holk stand, als seine Gemahlinn, zwischen den Coulissen, erschien auch so im Schauspiele selbst der Frau von Holm. In der Blindekuh=Scene aber stellte sich auf Ein Mahl Hilaria, Statt der Gräfinn Holk, den erstaunten Zuschauern dar, die durchaus nicht unterrichtet, nicht wußten, was sie zu dieser plötzlichen Erscheinung, diesem höchst sonderbaren Personenwechsel sagen sollten?

Hilaria spielte vortrefflich. Höchst angenehm überrascht lauschte das Parterre dem süßen Tone ihrer Stimme. Aber noch überraschter stand Klingsberg. Sein entzücktes Ohr vernahm Diane'ns und der unbekannten Harfenspielerinn Zauberlaut. Erstaunt horchte er, als traute er dem verstrickten Sinne seines Gehörs nicht. Aber immer gewisser, daß er nicht irre, gab er sich ganz der lieblichen Ueberraschung hin, vergaß allen Groll, und empfand nur der Himmlischen Nähe, die

sein ganzes Wesen, wie mit Zauberbanden, fesselte. Kaum vermochte er, seine Rolle durchzusetzen. Als er endlich die Erlaubniß erhielt, seine Augenbinde zu lösen, rief er, die Hand an das Tuch legend, und von seinem Entzücken überwältigt: "Signora Fedele!"

Aber, wie wurde ihm, als er nun, von seiner Binde befreit, die geahndete Unbekannte in seine Gemahlinn verwandelt sah! Wie in ein Marmorbild verwandelt, starrte er sie lange, sprach- und leblos, an. Da stand sie, umflossen von der Dianenhülle, reitzender, als seine Phantasie geträumt hatte, auf die Harfe gelehnt, der ihre Zauberfinger vor wenigen Wochen so himmlische Töne entlockten. Ganz aus seiner Rolle gerückt, sank er zu ihren Füßen, umschloß die schlanke Gestalt, zog sie sanft zu sich herab, und rief im Tone der höchsten Rührung und der wiederkehrenden Liebe: "Signora Fedele, eins mit meinem theuern Weibe, nimm mich auf ewig zu deinem Gefangenen, mit reinem Herzen dem Dienste der Grazien zurück gegeben!"

Thränen und Küsse versiegelten die schöne Rückkehr. Der Vorhang fiel vor dieser rührenden Scene, und nie entweihte

Bünau den Altar der Huldgöttinnen wieder, deren beseligendem Dienste ihre lieblichste Priesterinn ihn so siegend zurück gewonnen hatte.

Schink.

Der Einsame.

(Siehe *Philippi Melanthonis* epigrammatum libri VI. Witebergae, 1563, wo dieses vielleicht einzige Deutsche Original-Gedicht Melanchton's mitten unter Lateinischen Epigrammen steht.)

Je länger, je lieber ich bin allein:
Denn Treu' und Wahrheit ist worden klein.

Philipp Melanchton.

Kaiser Heinrich.

Ich singe meinen Gruß der Süßen,
Die meiden ich nicht will, noch mag.
Daß ich sie mündlich möchte grüßen,
Das ist mein Leiden manchen Tag.
Wer einst dieß Lied vor ihr wird singen,
Durch den soll mir es doch gelingen,
Der Fernen meinen Gruß zu bringen.

Mir unterthan sind Land' und Reiche,
Wann ich bei meiner Holden bin;
Und wann ich scheid' und von ihr weiche,
Ist Allgewalt und Reichthum hin.
Des Frohsinns sonst so lichte Gabe
Trübt mir der Kummer, den ich habe:
Denn Liebe trägt mein Glück zu Grabe.

Seitdem ich sie so herzlich minne,
Und ohne Wank sie alle Zeit
Im Herzen trag' und auch im Sinne,
Trag' ich darin die Traurigkeit.
Was gibt mir Liebe nun zum Lohne?
Sie beuth mir Leid. — Ach, Liebe, schone!
Ich ließ', eh' ich sie lass', die Krone.

Ja, wäre das ihr Leibgedinge, — —
Er sündigt, wer mir dieß nicht glaubt, —
Ich legte ab die goldnen Ringe,
Die Kaiserkrone von dem Haupt.
Verlör' ich Sie, ein Spott der Mannen,
Zög' ich, ein armer Mann, von dannen,
Und würd' in's Elend mich verbannen.

Münchhausen.

Gascogner Ausforderung.

Schrecke du, Bramarbas, kleine Kinder!
Ich erfocht den Sieg schon tausend Mahl.
Komm heran! Ich lasse dir die Wahl
Von der Nadel bis zum Sechzehnpfünder.

Hg.

Der blinde Zuhörer.

Von seiner letzten Hopfenlese,
Dem jüngst erbauten Gartenthor,
Der Frau, die sein Geschmack erkor,
Und dem erhandelten Gewese
Wohl Stunden schwatzte Theodor,
Eintönig, unter dem Gebläse
Der Pfeifen einem Blinden vor.

Der Blinde, der, halb träumend, sachte
Den Tact zu dem Geleier schlug,
Und irgend etwas, das genug
An sich der langen Weil' ihm machte,
Und schleppend vor der Andre trug,
Aus Chroniken zu hören dachte,
Brach endlich aus: "In's Feur das Buch!"

B.

Ich liebe dich.

Allmächt'ge Worte! Großer Talismann,
Der, gleich des Salomonis Siegel,
In Eden Wüsten wandeln, selbst die ehrnen Riegel
Des Grabes öffnen, Geister bannen kann!
Warum zagt Lilla denn, euch auszusprechen? —
Und du auch, schönes Auge, schweigest? — Rächen
Will ich mich denn! — Ihr Götter, weihet sie
Zu Echo's Schwester ein, daß sie die Melodie,
Womit die Schöpfung rings umher sie grüße,
Nun ewig, ewig widerhallen müsse:
Ich liebe dich! Ich liebe dich!

Julius, Graf v. Soden.

An einen Mahler.

Mahler, mahle mir ein Bild!
Kleiner, größer, wie du willt.
Mahle mir den Sonnenschein,
Strahlend in mein Herz hinein!

Mahle mir die rege Welt,
Die sich drinnen dann erhellt:
Leben, Streben, Wunsch und Plan;
Und Genügsamkeit voran.

Mahle mir den bunten Reihn
Kleiner Freuden hintendrein,
Aufgehüpft in vollem Chor;
Unschuld spielet ihnen vor.

Overbeck.

Wiegenlied für mein Pathchen.

1783.

Schlafe ruhig, klein Geschöpfe.
Bist ja weiblich; mußt nicht so
Stürmisch seyn, wie Männerköpfe!
Wache froh,
Wann du wachen willst ein wenig.
Laß die kranke Mutter ruhn;
Was der Schlaf thut, kann kein König
Für sie thun!

Lärme sie nicht aus dem Schlummer,
Der ein Balsam ist für sie.
Künftighin weckt mancher Kummer
Dich so früh,
Daß du dir dein Aeuglein reibest,
Und mit großer Herzbegier
Seufzer in den Himmel treibest
Weit von hier!

Heute bist du sorgenloser,
Als ein Lämmchen, liebes Kind;

Siehst, und hörst nicht, wie viel Koser
Um dich sind!
Wirst geküsset und gesegnet,
Und geschmeichelt und geherzt,
Und gefragt, was dir begegnet,
Was dich schmerzt?

Taub ist noch dein Ohr der Frage;
Deiner Augen Stern sieht nichts,
Kennt noch nicht am schönsten Tage
Glanz des Lichts! —
Und in deinem Hirngewebe
Liegt noch Alles tief versteckt,
Was sich durch dein Fortgelebe
Klar entdeckt!

Drum verschlafe deine Stunden,
Die du noch nicht nützen kannst,
Bis du, nicht mehr eingewunden,
Kraft gewannst,
Hand und Füßchen zu regieren;
Dann laß frühe Munterkeit
Alle Morgen neu verspüren,
Fleiß geweiht!

Laß dich deine Mutter lehren,
Was sie selbst gelehret ward:
Arbeit lieben, Gott verehren
Rechter Art.
Laß dir deinen Vater sagen,
Was er Gutes in ihr fand,
Daß sein Herz, für sie zu schlagen,
Sich verband!

Wachse, wie ein junges Bäumchen,
Auf dem Berge wohl gepflegt;
Zeige, daß der Tugend Keimchen
Blüthen trägt.
Zeige dieser Blüthen Früchte,
Ohne stolz darauf zu seyn;
Stolz macht vor dem Angesichte
Gottes klein!

A. L. Karschinn.

Der Burggeist und der Wanderer.

Der Wanderer.

Sprich, o trauernder Geist, wem rinnet die Thräne der Wehmuth?
Was umwölket den Blick, ernster Genius, dir? —
Denkst du der Vorzeit fröhliche Stunden, da Wein und Gesänge
Labten das biedere Herz, hoben den freieren Sinn?
Weinst du die Tage, da Rittersinn wohnt' in muthiger Seele?
Da Gefecht und Turnei deine Festen verschönt?

Der Burggeist.

Wohl rinnt längst verschwundenen Zeiten die Thräne der Wehmuth,
Schauer der Vorzeit umwehn diese verlassene Burg!
Alles wandelt dahin; den Schauplatz preislicher Thaten
Hüllet nun Grauen und Nacht, Schwermuth umdüstert den Blick.
Was einst athmete, starb; mit tausend wechselnden Stimmen
Tönet nun Sterbegesang, überall Oede und Tod! —
Doch nicht bloß der Vergangenheit rinnt die Zähre des Trübsinns;
Ach, ein tiefer Schmerz wecket den Klagegesang!

Zeiten der Rohheit verschwanden; es schwand die wildere Kampf-
lust;
Nicht mehr genügte dem Geist trieglicher Dämmerung
Schein:
Aber auch Kraft und Stärke sind hin und biederer Frohsinn;
Lang' schon harrt' ich des Tags, aber der Hehre blieb aus.
Klüger wurden die Menschen, und sprachen von Sittlichkeit
Vieles;
Aber veredelter nicht, heiterer ward nicht ihr Herz.
Ritterburgen zerfielen in Schutt und ärmliche Trümmer;
Rohheit des Geistes verschwand, aber auch männliche Kraft!
Biethet einst höhere Sittlichkeit froh die Rechte dem Mann-
sinn;
Dann erglänzet mein Aug', schweiget mein Klagegesang!

K. W. Justi.

Prüfung, ob ein junger Mensch sich mit Versemachen abgeben soll?

Matthäus Gentilis, ein angesehener Arzt aus einem alten adeligen Geschlechte in der Mark von Ancona, der Italien um der protestantischen Religion willen verließ, hatte unter sieben Kindern zwei Söhne, — unentschieden, ob mehrere, denn die ganze Genealogie gehört nicht hierher, — Albericus, und einen jüngern, Scipio, der nachmals als Jurist, Philolog und Poet berühmt wurde.

Der Vater saß einmahl nach der Mahlzeit mit diesen beiden Söhnen bei'm Feuer, sagte ihnen einen Lateinischen Denkspruch in ungebundener Rede vor, und befahl, jeder sollte solchen in Lateinische Verse übersetzen, und mit einer Kohle an den Kamin schreiben.

Der älteste machte alsobald daraus so viel Verse, daß er kaum Raum genug hatte, sie aufzuschreiben, während daß Scipio nur drei daraus verfertigte.

Als der Vater dieselben gelesen, mußten sie ihm versprechen, zu thun, was er ihnen sagen würde, und nachdem sie es versprochen hatten, sagte er zu ihnen:

"Das, was ich von euch verlange, ist dieses: daß du, Al-

derik, in deinem Leben keine Verse mehr machest, und du, Scipio, darin fortfahrest.

Ich lernte diese Geschichte aus Will's Nürnbergischem Gelehrten-Lexicon, 1. Th. (Nürnberg, 1755,) 523. S., im Artikel: Gentilis (Scipio). Er beruft sich auf Mich. Piccart's Lob- und Leichenrede auf den Scipio.

Will und Piccart werden wahrscheinlich von den Herren, die für Musen-Almanache dichten, nicht sehr gelesen. Es ist daher wohl gut, diese lehrreiche Geschichte in einem Musen-Almanache zu excerpieren.

Kästner.

Reitz, Witz und Herz.

So blendend spielt dein Witz und prächtig,
Daß ohne Reitz du reitzend wärst,
Und deine Schönheit trifft so mächtig,
Daß du des Witzes leicht entbehrst.

Doch, gehest du der Liebe müßig,
Und hat kein Herz im Busen Sitz,
So wird dir Beides überflüssig:
Gefühl ist mehr, als Reitz und Witz.

B.

Was ich seyn möchte.

Nach Gottwalt Harnisch.

O, wär' ich ein Stern am Himmel,
Ihr wollt' ich leuchten, nur Ihr!
O, wär' ich eine Ros' am Busche,
Ihr wollt' ich blühen, nur Ihr!

O, wär' ich ein Ton auf der Leyer,
Der holdeste wollt' ich seyn;
Ich spielt' in Ihr Herz nur Liebe,
Und spielte mich selber hinein!

Ja, wär' ich ein lieblicher Traum nur,
Sie suchend, wär' ich Ihr Stern,
Ihr Ros', Ihr Leyer, Ihr Alles,
Und schwände der Wachenden gern!

Klamer Schmidt.

An unsern König, Fridrich Wilhelm den Dritten.

Ein Freudenlied seiner neuen und glücklichen Bürger.

Sey froh begrüßt in deiner Bürger Mitte,
Wo längst dein Nahme thront!
Hier, wo für dich in jeder stillen Hütte
Ein Herz voll Liebe wohnt!

Begrüßet an der edeln Fürstinn Seite,
Die jeder Liebreitz ziert,
Der jeder Busen schlägt, wohin, wie heute,
Der Völker Glück sie führt!

Auch unsre Flur hat deiner Göttermilde
Altäre schon erbaut.
Auch hier wird nun der Hain und das Gefilde
Vom Ruf der Freude laut.

Auch hier zieht dir ein neues Volk entgegen,
Das deine Güte preis't;
Auch hier gefalle dir der Kindessegen,
Der dich willkommen heißt!

Auch wir verstehn das Heil, das uns beschieden.
Auch uns hält deine Macht.
Gott schütze dich; und schütze du den Frieden,
Der deinem Reiche lacht!

Es blühe fort, dieß Reich der Himmelsgüter,
In eigner, stiller Kraft,
Durch Duldung, und durch Freiheit der Gemüther,
Durch Kunst und Wissenschaft!

Schon glüht in uns das Hochgefühl der Brennen,
Ein treues Volk zu seyn.
Dein Volk, wie sie! Und unsre Herzen nennen
Sich stolz, wie sie, schon dein!

Karl Reinhard.

Wittow's Lob.

O du stille weiße Aue,
Du geheimes Uferland!
Welrentziehend schlingt die blaue
See um dich ihr magisch Band.
Keine Flur ist mir erschienen,
Kein Gefilde ward mir kund,
Wie, umthürmt von wilden Dünen,
Deiner grünen Tafel Rund.

Eignen Styls, ein Bild der Laune,
Strahlst du, kühnes Inselstück.
Tiefen Sinns, daß tiefer staune
Des beglückten Schauers Blick.
Auch die Schönheit hat Gemeines.
Du verschmähst ihr Alltagskleid.
Alles ward dir, weil dir Eines
Blüht in Ueberschwänklichkeit.

Ragend stehn zwei kecke Hünen,
Deiner goldnen Schwelle nah',
Sie zu hüthen, dir zu dienen,
Hiddensee und Jasmund, da.

Doch du selber trägst als Krone,
Unbelastet, ungedrückt,
Nur die herrliche Arkone,
Die dich prunklos edel schmückt.

Berg und Thal, und Bach und Wälder
Sind gesät auf jeder Flur.
Darum schmückte deine Felder
Neu und einzig die Natur.
Nicht der Reitze bunt Gewimmel,
Nicht der kleinen Götter Heer!
Nur den weiten blauen Himmel,
Nur das weite blaue Meer!

Du verschmähst der Nachtigallen
Melodieen neideslos.
Lauschet, lauschet! Töne fallen
Aus der Wolke stillem Schooß.
Klingend wehn des Aethers Wogen;
Mit dem Flügel singt der Schwan.
Wie der Sphären Chor entflogen,
Schwimmt ein Lied auf fremder Bahn.

Welch ein Flöten, Summen, Girren
Klingt um deiner Ufer Wand!

Taucher, Schwalb' und Möw' umschwirren
Deinen glatten Muschelrand.
Rastlos regt ein waches Leben
Aller Wellenwohner Chor.
Selbst die stummen Fische streben
Lauschend aus der Fluth empor.

O du Wunderreich der Klänge,
Wann der Meersfluth Harfe wallt!
Wann mit Tact und Maß und Länge
Selbst die öde Welle schallt:
Linde jetzt, in Murmeltönen,
Grollend jetzt, wie Donner gehn,
Daß der Kreide Pfeiler dröhnen,
Und die Dünen Schonung flehn.

Wann der Erde Rund erstummet,
Wann die Welt zum Grabe wird,
Jede Kehle ausgesummet,
Jeder Fittich ausgeschwirrt,
Andrer Sterblichen Geschlechte
Todesschatten stumm umfahn:
Weht im Graun der Mitternächte
Uns noch Klang vom Ocean.

Nein, so heil'ge Laute dringen
In kein mittelländisch Ohr,
Wehn nicht aus dem Haine, klingen
Von der Quelle nicht empor,
Wie die von dem Meere rollen,
Wann die laute Brandung bricht.
Außerirdisch ist erschollen,
Was in diesen Stimmen spricht.

Fremd aus fernen Welten hallet
Wort und Rede, inhaltschwer,
Wie die Wellenzunge wallet,
Unter Ahndungsschauern her,
Tief ergreifend, unergründet.
Welcher goldne Dichtermund
Thut, was Keiner noch verkündet,
In der Menschen Sprache kund?

Dieses ward dem Ohr gegeben.
Auch das Auge schwelgt entzückt.
Ihm auch streifen, ihm auch schweben
Wunder rings, wohin es blickt.
Sieh im weiten Himmelsrahmen,
Auf azurner Staffelei,

Keinem Pinsel nachzuahmen,
Der Gewölke Schilderei!

Von des Meeres Duft gefeuchtet,
Gährt ein weißer Nebelflor,
Bunt und launenvoll beleuchtet,
Zu Gestalten kraus empor:
Wie an Ossian's Geisterhimmel,
Flatternd mit des Windes Hauch,
Meteorisches Gewimmel,
Webend in der Wolke Bauch.

Mit des Abends letztem Strahle,
Aus der Lüfte blassem Glanz,
Sinkt es nieder in die Thale,
Gaukelt leichten Schementanz.
Denn auf diesen Fabelauen,
Diesem grauen Heiligthum
Gehn, dem Dichter noch zu schauen,
Swantewit und Withold um.

Wann herab vom hohen Staden,
Wo die große Fläche blaut,
Irr' auf ungemeßnen Pfaden,
Ehrfurchtscheu das Auge schaut,

Schwimmend in die weite Runde,
In Unendlichkeit versenkt:
O, der wollustreichen Stunde,
Wie sie keine Alpe schenkt!

Wann die Sonne, halb versunken,
An dem Wellenthore glüht,
Und von goldnen Flatterfunken
Eine Brücke niedersprüht,
Schwillt die Sehnsucht, abzulanden,
Von der Erdenklippe fort,
Und nach jenseit hinzustranden,
An den hellen Freudenort,

O du schöne weiße Aue,
Du geliebtes Uferland!
Wie entzückend schlingt die blaue
See um dich ihr magisch Band!
Wer da weit und breit gereiset,
Wem des Erdballs Schönstes kund,
Staunt bewundernd doch, und preiset
Wittow's grünes Tafelrund.

Lappe.

Der wiederhohlte Fall.

Sind Weiber oft der Rüge Ziel,
So kenn' ich doch der Holden viel,
Die, hörst du gleich ihr Lob nicht schallen,
Der Tugend stille Pfade wallen.

Nenn' aber mir, die Ein Mahl fiel,
Und es in dem verbothnen Spiel,
Das Eve'ns Töchter auch nicht hassen,
Bei Einem Uebertritt gelassen!

B.

Nach Hildebold von Schwanegey.

Hoch steht in den Sommertagen
Manches Herz; das meine nicht.
Dieß muß ich der Schönen klagen,
Die mein Herz in Dornen flicht.
Wenn sie nimmer holder spricht,
O, dann muß ich baß verzagen,
Wünschen, daß mein Herz mir bricht.

Gleich dem Sterne Tramontane *),
Der nicht geht und wiederkehrt,
Bleibt sie stolz bei ihrem Wahne,
Hält mich nimmer ihrer werth.
Seit ich mich zu Ihr gekehrt,
Sing' ich Lieder, gleich dem Schwane,
Der gelassen sterben lehrt.

Was ich Leides von ihr klage,
Sey, daß ich nur einzig Die
Warm in meinem Herzen trage,
Die mir nie noch Trost verlieh.

*) Der Polar-Stern, von den Seeleuten des Mittelmeeres Tramontana genannt, die ihn tra monti, jenseit der Alpen, erblickten. Daher die Redensart, die Tramontane, oder den Leitstern verlieren.

Lohnt mich auch die Minne nie, —
Segn' ich dennoch meine Tage,
Denn, ich lebe nur für Sie.

Münchhausen.

Inschrift bei einer Quelle im Parke zu ***.

Murmelnd wiegst du in Schlummer den Müden;
Dankbar kränzt er, erwacht, mit Blumen dein Haupt.
Rein und helle, wie du, sey seine Seele; es gleite
Sanft und friedlich, wie du, die Fluth seines Lebens hinab.

Julius, Graf v. Soden.

Lied der Hirtinn an Alexis.

1761.

Alexis, wenn ich mich verwandeln könnte,
So nähm' ich Flügel, leichte Taubenflügel,
Und flatterte um deine Fenster traurig!

Du, nicht hartherzig, und auch gegen Thiere
Empfindlich noch, du würdest mich beklagen.
Ich höre dich; mitleidig sprächst du also:
"Du armes Täubchen, so verscheucht, so einsam
Irrst du umher, und trägst vielleicht die Liebe,
Mit Gram und Schmerz vermengt, in deinem Busen!
Komm, rette dich; dort draußen auf dem Felde
Sind deine Räuber, mörderische Habicht',
Bewaffnet mit gespitzten scharfen Krallen,
Womit sie dir, wenn sie dich nun erhaschen,
Die kleine treu verliebte Brust zerreissen!" —
Du sprächst's, und jetzo öffnete das Fenster
Sich von Bewegung deiner Hand; ich setzte
Mich auf die Hand, und flög' auf deine Schulter,
Liebkos'te dich, wie Tauben ihren Gatten,
Von der Natur treu unterrichtet, schmeicheln!
Du hießest mich dein kleines, liebes Täubchen,

Wenn ich mit meinem Schnabel deine Lippen
So sanft berührte, buhlerisch durchführe,
Und an die Spitze deiner Zunge träfe!
Dann dächtest du an mich mit einem Seufzer;
Ich, ihn empfindend, würde jetzt zum Mädchen,
Und küßte dich, wie Lalage dich küsset!

A. L. Karschinn.

Veredelung.

Hut ab, Bürger! Da karrt man auf's Feld des reichen Ophellus
Mist. Umwandelt in Gold wird, wie der Kerl, so der Koth.

Overbeck.

An die Jungfrau Maria.

Ergießung einer durch unglückliche Liebe verirrten weiblichen Phantasie *).

Friedensfürstinn mit der Sternenkrone,
Du, des Himmels hohe Königinn,
Neige dich von deinem Strahlenthrone
Zu den leisen Tönen meiner Harfe hin!
Ach! der stillen Thränen
Unnennbares Sehnen
Weint zu dir, Gebenedeit', empor,
Und die Seele, zu dir aufgeflogen
Aus der Hülle, die sie hält, hervor
Ringt sie sich, sucht an des Himmels Bogen
Einen Stern, aus dem du niedersiehst,
Und sie mit des ew'gen Friedens Lächeln
Dir entgegen ziehst!

*) Aus einer romantischen Dichtung, "Gefahren der Schwärmerei", erschienen mit noch zwei andern Erzählungen dieser Gattung bei Adolph Schmidt in Hamburg, 1804. Der fehlerhafte Abdruck dieses Gedichtes dort hat den Verfasser genöthigt, es dem Publicum hier in seiner wahren Gestalt zu geben.

Jeder Liebe dieser Welt entschworen,
Losgekämpft von Erdenglück und Schmerz,
Hab' ich dich in heil'ger Lieb' erkoren,
Hohe Gottesmutter, sank ich an dein Herz!
Los vom Erdenstaube,
Strebt Gebeth und Glaube,
Meine Liebe, heiß und unbegränzt!
Aus des Lebens trüben Pilgerauen
Zu dem Lichte, das dich rings umglänzt,
Ungetrübt dein Angesicht zu schauen,
Und, verschwebt in deiner Strahlen Schein,
Hoch entzückt an deine Brust zu sinken,
Heilige, ganz dein!

Nie, so lange hehr die Sonne leuchtet,
Nie, so lange Morgen=, Abendthau,
Leben sendend, Blüth' und Laub befeuchtet,
Und mit Silbertropfen schmückt die Blumenau',
Hat nach Gottes Segen,
Hat nach Thau und Regen
So gelechzet Blume, Blüth' und Laub,
Als mein Herz, o Jungfrau voller Gnaden,
Nach der Liebe, keines Wechsels Raub!
Alle Thränen, die mein Auge baden,

Jedes still der Brust entflohne Ach
Seufzt zu dir aus meiner tiefsten Seele:
"Ziehe mich dir nach!"

Willst du Prüfung? Nichts soll mich entmuthen;
Jeder bieth' ich mich freiwillig dar.
Soll ich sterben, soll, ein Opfer, bluten?
Sieh, ich selber kränze mir den Todaltar!
In des Wassers Fluthen,
In des Feuers Gluthen
Stürz' ich, unter Preisgesang, für dich!
Nicht des Grabes düstre Schauernächte,
Ob man lebend drein versenkte mich,
Nicht des Henkers mordgeschwungne Rechte
Regen Zagen in dem Busen mir.
Sind nicht alle diese Prüfungsmartern
Uebergang zu dir? —

Nicht, wie Menschen, die auf Erden wohnen,
Weisest du ein liebend Herz von dir.
Ueberschwänklich wirst du Liebe lohnen;
Unausnennbar, Hohe, du dich eignen mir!
Schwesterliche Flammen,
Lodern wir zusammen,
Eine reine, himmlische Natur!

Aufgewinkt zu deinem Strahlenthrone,
Deine Lieb' und Auserwählte nur,
Glänz', entsündigt vor dem ew'gen Sohne,
Palmbekränzt ich am erhabnen Ziel,
Und es tönt, vermählt mit Engelharfen,
Dir mein Saitenspiel.

O herbei, herbei mit Adlerschwingen,
Götterstunde der Vereinigung!
Wunsch und Sehnsucht, Herz und Seele ringen
Zu des Lichtes Leben aus der Dämmerung!
Ach, erheb', erhebe,
Daß ich lieb' und lebe,
Gnadenreiche, mich empor zu dir!
Laß des Leibes Erdenstoff zerfallen;
Eine Sclavenbürde, haftet er auf mir!
Sieh, ich schmacht', in Himmelsluft zu wallen,
Aufzuschweben in Jerusalem,
Und zu leuchten, neben dir, in deinem
Strahlen-Diadem!

Schink.

Gold.

Große Schwierigkeiten kann
Nur die Macht des Goldes heben,
Und die uns Gesetze geben,
Nehmen sie von diesem an.

Aufgeprägt dem Golde, schafft,
Was der sämmtlichen Regenten
Wink und Wort nicht schaffen könnten,
Ihrer Köpfe Wunderkraft.

B.

Etwas aus der Allgemeinen Geschichte der Reisen zu Wasser und zu Lande.

Lottchen nahm meine kleine Katze auf den Arm, sie zu streicheln. Ich sagte: "Die Katze wird kratzen!" Es geschah, was ich gesagt hatte. Da trug Lottchen die Katze an ein Faß mit Wasser, und, weil ihr wahrscheinlich das Wasser nicht tief genug war, an eine Grube. Die Katze aber, anstatt sich in die Grube werfen zu lassen, erreichte den Erdboden, und ließ sich nicht wieder von den rachgierigen Händchen fangen.

Europäer landen an einer unbekannten Insel; wollen mit den Einwohnern handeln. Die Wilden verfahren, ihrer Natur nach, wie meine Katze. Nun wird unter sie geschossen. Wie froh bin ich, wenn sie ungetroffen davon laufen!

Kästner.

Der Trauungstag.

Meines Herzens holde Gefione!
Huldinn in der Unschuld Sternenkleid!
Lächelnd steig' in deiner Herrlichkeit
Nun herab von deinem Sonnenthrone.

Gebend nimm, was Freya dir verleiht,
Nimm dieß liebentglühte Herz, und wohne
Bei des Haines jüngstem Harfensohne,
Der des Lebens letzten Hauch dir weiht.

Göttinn Wara fordert deine Krone,
Und dein Wort an ihrem Festaltar,
Daß sie dich mit höherm Kleinod lohne.
Der Druide weiht dich zur Hennone,
Und in Löbna's lichter Elfen-Schar
Reicht den Apfel dir Iduna dar.

Münchhausen.

Gesang.

Eile, Herr, mein Herz zu stärken,
Mache meine Seele groß,
Und in allen meinen Werken
Reiss' mich von dem Kleinmuth los!
Reiche, wann mich Sorgen kränken,
Gott, mir deine Vaterhand,
Mache früh durch stilles Denken
Mich mit dir und mir bekannt.

Frei von ängstlichen Gedanken,
Will ich deiner Güte traun,
Und wann alle Freunde wanken,
Gott, auf deine Liebe baun!
Standhaft will ich mich bequemen,
Alles Elend dieser Welt
Als ein Erbtheil anzunehmen,
Das auf meine Menschheit fällt.

Sind mir Schätze nicht beschieden,
Mir, mein Gott, ist Alles gleich.
Mache du mich nur zufrieden,
Herr, so bin ich mehr, als reich!



Nimmt nicht seine Leckerbissen
Jener Reiche zitternd ein?
Laß ein ruhiges Gewissen
Meiner Speise Würze seyn!

Gib auch, daß mir's da gelinge,
Wann, o schweres Wort, der Tod,
Als der letzte Feind der Dinge,
Mir mit der Verwesung droht!
Gott, bei dieser großen Handlung
Falle ja der Trost mir bei:
Daß mein Tod nur die Verwandlung,
Aber nicht mein Ende sey!

A. L. Karschinn.

Goldene Zeit.

Unverloren ist noch die goldene Zeit, o ihr Muhmen!
Denn Vortreffliches kennen wir nichts, als was sich vergoldet.

Overbeck.

An den Mond.

Willkommen mir, du lieber Nachtgeselle,
Willkommen mir in deinem milden Schein!
Umleuchte mich mit deiner Silberhelle,
Sieh, ohne Scheu blick' ich in dich hinein.

Kein Vorwurf trübt, senkt mir die Augen nieder;
Frei heb' ich sie zu deinem Licht empor.
Dein Friede strahlt in meiner Seele wieder,
Und rein schwebt mir des Lebens Spiegel vor.

Willkommen mir! Du lehrtest meine Jugend,
Rein, wie dein Licht, im Leben rein zu seyn;
Mahnst mich noch jetzt zu Wahrheit, Recht und Tugend,
Zu Mild' und Güt' in deiner Strahlen Schein.

Du lächelst hold, wenn mir im Blumenkleide
Die Freude winkt, bekränzt mich das Geschick;
Und blutet mir im still verweinten Leide
Das bange Herz, umflort sich auch dein Blick.

Umweht mein Haupt oft der Erinnrung Schleier,
Dein milder Strahl hebt mir ihn sanft empor,
Und zaubert mir mit majestät'scher Feier
Die Wiederkehr der bessern Zeiten vor.

Dann wird es schnell in meiner Seele helle,
In Licht zerfließt des trüben Grames Nacht!
Nimm meinen Dank, du holder Nachtgeselle,
Du Freund, der mit mir weint und lacht!

Schink.

An Zelot.

Wer dich vergnügen will, Zelot,
Bespreche sich vom Glaubensheile,
Von Satans List, der Kirche Noth,
Und ihres Rächers Donnerkeile.
Wer dich vergnügen will, Zelot,
Macht Andern lange Weile.

Hg.

Ehrgeiß.

Verschwendung hielt Dorant für Größe,
Und friert nun in der Armuth Blöße;
Neran dagegen kargt und filzt,
Weil Alles seinem Golde schmilzt.

In Lumpen und im Trödelkleide
Beweget gleicher Antrieb Beide:
Im Koth, im Golde bis an's Knie,
Aus Ehrgeiß hungern, dursten sie.

B.

An Justine *).

Göttingen, am 3. Januar, 1804.

Schwester, mich hält der eiserne Winter, siehe, es hält mich,
Eisern, wie dieser, die Pflicht fern von der Heimath und dir.
Aber mein frohster Gedanke ruhet jetzt in der Heimath,
Und das froheste Herz opfert an deinem Altar.
Schwester, empfang' aus seiner Ferne den Segen des Bruders.
Theure, mein Segen für dich heischet mein eigenes Glück!
Alle Wünsche der Seele kröne die duftende Myrte,
Welche die fröhliche Stirn heute dir selig umschlingt.
Alle Rosen der Liebe und alle Rosen des Lebens
Biethe der bräutliche Schmuck, welchen die Mutter dir wand. —
Mögen sie welken und fallen, die Blätter des grünenden Kranzes:
Jugendlich immer und neu bleibe sein heiliger Sinn.
Reicher Frühling durchgrünt und durchhaucht den Himmel der Liebe;
Ihrer Unendlichkeit Bild, weiht sie den lohnenden Kranz.

Karl Reinhard.

*) Im Nahmen meines verewigten Freundes Wilhelm Cappel an seine Schwester, bei ihrer Verbindung mit Herrn Professor Glaser in Helmstädt.

Am Geburtstage unsers geliebten Churfürsten.

Cassel, am 3. Junius, 1806.

Mit gesunkenem Haupt schlich aus der ärmlichen Hütte
Eine Witwe des Volks, das einst Gott sich ersah.
Vormahls weihte sie gern aus ihr verliehener Fülle
Eine Gabe von Werth jedem heiligen Tag.

Hoch erröthend trat jetzt sie her nach Spenden der Reichen,
Legt' ein Schärflein nur hin, — ach, ihr Einziges noch!
Doch, der die Herzen durchsah, der milde göttliche Lehrer,
Gab der Gabe den Preis, den der Schein ihr entriß.

Heut, gestützt auf die Hand, sann ich, und sagte mir leise:
"Ach, daß in Armuth du sankst, du mein schaffender Geist!
O, versuche ein Lied für ihn, der oft schon mit Güte
Herz und Ohr dir geneigt, heut am festlichen Tag."

Und mein Genius hob die matten hängenden Schwingen:
Doch, von Lasten gelähmt, sank zum Staub er herab!
Nur mein Auge hob nun sich auf zum Weltenregierer;
Die beklommene Brust seufzt' und bethete so:

"Dank und Liebe gebührt für weisen Frieden und Ruhe,
Mitleid, Segen und Recht, Fleiß und Mäßigkeit wohl.
Drum gib Freude und Kraft noch länge unserm Beherrscher!
Nimm die Schmerzen ihm ab, die so lang' ihn gequält.

Diesen Knaben gebar ich einst an seinem Geburtstag; —
Leg' dem Knaben sie auf, — und der Herrscher sey frei!"
Von der Mutter, die bang' das Kindlein am Herzen getragen,
War der opfernde Wunsch jenem Schärflein nicht gleich?

Philippine Engelhard, geb. Gatterer.

Rosamunde.

Seht ihren Wuchs, ihr Engelangesicht!
Nur Schade, daß sie viel und albern spricht.
Die Augen sind für sie, die Herzen nicht.

Haug.

An eine Freundinn.

Heitre den Blick, o Freundinn! Der Kreis umrollender Jahre
Schließe sich von neuen, und friedlicher jetzt naht holde Erinnrung.
Heil, wem endlich ihr Spiegel nur leichtern Wechsel im Bilde
Vorhält. Bleibende Ruh' wärd doch der Sterblichen Keinem.
Nicht hochprangende Blumen allein, es schmücken des Lebens
Kranz auch Blümchen: und wer sie versteht am Wege zu sammeln,
Findet auch selbst in herbstlicher Flur, wann Nebel schon herziehn,
Immer noch, was er sucht. Doch nur der Suchende findet.

Overbeck.

Der Proceß.

Frontin, Feldnachbar eines Grafen,
Sieht, ob er bittet, sich beschwert,
Was ihm sein Acker trägt, verheert
Von des Erlauchten Rehn und Schafen.

Sein Recht nun zwar durch sechs Instanzen
Hat er in volles Licht gesetzt,
Doch muß der arme Sieger jetzt,
Sein Leben nur zu fristen, schanzen.

B.

Bei dem Tode eines Kindes.

Willst du nicht mehr bei mir weilen?
Nicht an meiner Hand mehr gehn,
Was ich habe, mit mir theilen,
Sonn' und Blumen mit mir sehn?
Was ich hab' im Erdenleben,
Will ich dir mit Freuden geben.

Last und Schweiß im Angesichte
Liebt' ich, bliebest du bei mir,
Und der sauern Mühe Früchte,
Tochter, reicht' ich lächelnd dir.
Willst du nichts mehr von mir haben?
Bleib', o Lieb', empfange Gaben!

Kleider geben Kindern Freuden,
Jauchzend schmückt das Mädchen sich,
Feines Linnen, dich zu kleiden,
Ist herbei gebracht für dich: —
Ach, gekaufet, für den stillen,
Letzten Gang dich einzuhüllen.

Eine neue Lagerstätte
Dir zu messen, kommt ein Mann;
Ach! er legt, ein enges Bette
Dir zu baun, den Maßstab an. —

Willst du nicht mehr bei mir bleiben?
Soll dein Kinderreitz zerstäuben?

Könnte dich zurück mir weinen
Vaterlieb' und Vaterschmerz!
Wohl sind Andre noch die Meinen;
Doch das unruhvolle Herz
Ruft mit brünstigem Verlangen,
Was entflohn ist und vergangen.

Ruhe liegt auf deinen Wangen.
Schläfst du? Freundlich ist dein Mund,
Wie von Lächeln mild' umfangen,
Und als thät' er sanft mir kund:
Länger kann ich hier nicht weilen;
Wonne winkt mir; ich muß eilen.

Hätt' ich, was du sonst begehren
Mochtest, dir gereicht zur Lust!
Alles kannst du nun entbehren,
Und kein Wunsch regt deine Brust.
Alles möcht' ich dir erstreben;
Und nur Thränen kann ich geben.

G. W. Ch. Starke.

Leichenbegängniß.

"Epigrammen, euch seh' ich in Flor und Mäntelchen. Leid ja
Scheint ihr zu tragen; euch schwebt über den Häuptern ein Sarg.
Seit wann dient ihr der finsteren Göttinn? Weß ist die Leiche?
Ueber der Leiche sitzt Kypria's Sperling verstummt,
Traurig das Köpfchen gesenkt; und die Brüderchen Jocus und Comus
Ziehen neben euch her; wie ist verfinstert ihr Blick!
Gilt es Ernst? Gilt's Scherz nur? Was soll die Vermummung bedeuten?
Redet, ihr Schälke! Gewiß treibt ihr nur täuschendes Spiel!" —
Ach! wir spielen heut nicht, wir tragen die nächtliche Straße
Unsern Lepidus hin, unsern geliebtesten Herrn,
Der uns so treulich gepflegt, und so gastfreundlich beherbergt;
Seine Herberg' ist nun in dem Plutonischen Haus.

Conz.



Die Stimme des Herzens.

Dem Andenken seines Freundes Jac. Andr. Fr. Schmitt geweihet.

Sonett.

Still und trauernd sank die Sonne nieder,
Schauer bebten durch des Haines Nacht,
Auf der Flur, wo Freude sonst gelacht,
Tönten Seufzer nur und Scheidenslieder;

Klagen hallten dumpf vom Abhang wieder,
Als mein Innres, — wie durch Zaubermacht
Aufgeschlossen, — sah in Morgenpracht
Schimmern eines Schwanes Glanzgefieder.

Ungewohnte, himmlische Magie,
Als in Jubellaut der Schmerz vertönte,
Und im Frühroth sich der Schwan verschönte!

Tröstend sprach des Herzens Sympathie:
"Schau' im Bilde Nacht und Leid verschwunden,
Neu, als Schwan, den Liederfreund entbunden!"

K. W. Justi.

Fernando's Lied.

Schön-Klare, neunzehn Sommer alt,
Glich Raphael's Madonne,
War überirdisch von Gestalt,
Und meines Herzens Wonne.
Nie soll ihr holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,
Und einst im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Sie meinen Himmel gründen.

Wo ist ein Dichter-Genius,
Der ganz mein Heil beschriebe? —
Ich wagte liebend einen Kuß.
Sie schwur mir Gegenliebe.
Nie soll ihr holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,
Und einst im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Sie meinen Himmel gründen.

Don Pedro, reich an Gold und List,
Both Herz und Hand und Güter.

Sie sprach: "In meinem Herzen ist
Fernando nur Gebiether."
Nie soll ihr holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,
Und einst im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Sie meinen Himmel gründen.

Der Vater, ihrem Flehen taub,
Zwingt, opfert meine Klare.
Sie wankte, des Verhaßten Raub,
Tod ahndend, zum Altare.
Nie soll ihr holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,
Und einst im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Sie meinen Himmel gründen.

Sie riß mit heldenmüth'gem "Nein!"
Den Brautkranz aus dem Haare;
Sie stöhnte noch: "Fernando, dein!"
Und starb am Hochaltare.
Nie soll ihr holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,

Und einst im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Sie meinen Himmel gründen.

O Klare! — Jubelnd grüßten dich
Seraphen, deine Brüder.
Bald tödten Schmerz und Sehnen mich.
Dann trennt kein Schicksal wieder.
Nie soll dein holdes Zauberbild
Aus meiner Seele schwinden,
Und, ach! im Lichtgefild',
Wo keine Thräne quillt,
Wo Gott vergilt,
Du meinen Himmel gründen!

Hg.

Die Erobererinn.

Gebietherisch von Allen fodern
Elmire'ns Augen Huldigung.
Kein Preis erschallt ihr laut genung;
Auch jedes Herz soll ihr entlodern.

Witz und Verstand entströmt der Zunge,
Bis sich zum Klatschen Alles regt;
In's Antlitz mit der Fackel schlägt
Ihr Amor euch, ein Gassenjunge.

B.

Das Heliotrop.

Eine Idylle.

Aus dem Französischen der Mme. Petigny, geb. Levesque.

Von allen Blumen, woraus der Frühling seine Krone flicht, liebt Venus am meisten die Rose. Mit Wohlgefallen sieht sie in Idalie'ns Hainen sie aufblühen; sie öffnet mit zartem Finger leicht ihren würzigen Kelch, und auf den duftenden Blättern wiegt sie den Gott der Liebe, wann er, der Grausamkeiten müde, sich dem Schlummer überläßt, während die Nymphen mit leiser Stimme singen.

Die Königinn des Himmels, die erhabene Juno, beschützt die stolze Tulpe. Auf ihren bunt gefärbten Blättern findet man die Farben des Vogels wieder, welcher der Göttinn geweiht ist.

Ich habe gesehen, wie die Nymphen der Wälder bei ihren lustigen Tänzen sich fürchteten, das Veilchen zu zertreten, womit sie so gern sich schmücken. Echo liebt noch den bleichen Narciß. . .

Sie sind schön, die Blumen, welche die Unsterblichen lieben; aber Eine ist für mich noch schöner. O sanftes und be-

scheidenes Heliotrop! Dich liebe ich, dich ziehe ich den Blumen der Unsterblichen vor. Komm, ruhe auf meinem Schooße, indessen ich meine Stimme erheben will, um dir meine Lieder zu heiligen. Liebliche Blume, deine Düfte gleichen den Düften der Rose. Sanft auf dem bräunlichen Stängel gewiegt, verbirgst du dich nicht, wie das Veilchen. Du suchst nicht die Blicke, wie die glänzende Tulpe. Du läßt dir unsere Huldigung gefallen, ohne sie zu fordern. Deine zarte Farbe schickt sich für die Schwermuth. Deine anmuthige Gestalt verschönert den Strauß, worin du dich zu andern Blumen mischest; sie verschönt den Schmuck der Schäferinn, die dich in ihr lockiges Haar steckt. O sanftes und bescheidenes Heliotrop!

Jüngst hörte ich im Walde einen jungen Schäfer. Seine liebliche Stimme mischte sich in die Töne der Nachtigall. Er sang die Syringe, die erste Blume des Frühlings. O junger Schäfer, gewiß, sie ist schön, die erste Blume des Frühlings; aber, ach! es ist eine zu vergängliche Blume! Du sangst noch, — und sie war nicht mehr. Das Heliotrop ist auch schön, und bleibt länger. Es eilt, sich zu entfalten, um die letzten Rosen zu verschönern. Aber die Rose ist nicht mehr, die Blumen des Frühlings sind verblüht, und das Heliotrop scheint seinen ersten Morgen zu leben. Es hat seine bescheidene Fri-

sche bewahrt. Der Zephyr selbst würde sich scheuen, es mit seinem leichten Hauche zu knicken. . . . Oh! brecht meine geliebte Blume nicht; reißt sie nicht von ihrem zitternden Stängel; laßt sie der Thränen Aurore'ns genießen, der Wohlthaten der Erde! Sie wird euch ihre süßesten Düfte verschwenden; jeden Morgen werdet Ihr sie schöner sehen; sie wird euch den Frühling zurück rufen und die Blumen, die nicht mehr sind. Ach! Hüthet euch, sie zu pflücken! Kaum ist sie von ihrem Stängel getrennt, so schmachtet sie hin, ihr Haupt neigt sich, sie verwelkt, um nie wieder zu erstehen. Ach! möchte nie eine verwegene Hand deine ruhige Schönheit zerstören! Denn ich ziehe dich den Blumen der Unsterblichen vor, der ersten Blume des Frühlings, der Blume, welche der Schäfer im Walde sang, o sanftes und bescheidenes Heliotrop!

O Ihr, flatterhafte Nymphen, die Ihr, nachlässig an die Bäume umher gelehnt, meinen Liedern horcht, wollt ihr wissen, warum ich das Heliotrop liebe, warum ich es den andern Blumen vorziehe? Kommt, kommt näher, damit die tückischen Satyren mich nicht hören, oder die plauderhafte Echo nicht der ganzen Gegend mein Geheimniß und meinen Schmerz erzähle. Hört, flatterhafte Nymphen, hört mein Klagelied! Ihr habt ihn gesehen, den schönen Schäfer, Ihr habt den braunen

Alexis in euern Hainen wandeln sehen. Ihr habt sein holdes Lächeln und seine rührende Stimme nicht vergessen. Ach, Ihr werdet ihn nicht mehr sehen; Ihr werdet nicht mehr seine Lieder hören. Alexis hat eure Haine verlassen, er hat sie auf immer verlassen. . . Hört, flatterhafte Nymphen, hört mein Klagelied! Die Schäfer und ihre Gefährtinnen hatten sich auf der Wiese versammelt, um sich den Spielen der Unschuld zu weihen. Alexis und ich, wir allein waren in Trauer. Er wollte fort. Es war der letzte Tag, da unsre Blicke sich begegnen, unsre Seufzer sich antworten konnten. Ein Strauß von Heliotrop zierte mein Mieder; ich verlor ihn; ich suchte ihn vergebens. Während die Schäfer schalkhaft lachten, gab die Liebe mir Rath ein. Ich versprach dem einen Kuß, der ihn fände; und mein Herz wünschte, daß es Alexis seyn möchte. Zum letzten Mahl, o Liebe, erhörtest du mich! — Es war der erste, — der letzte Kuß. O zarte Blume, du warst Zeuge unsers Lebewohls. Es war sanft und sittsam, wie du. Höret, Nymphen der Wälder, höret noch mein Klagelied!

Ach! Ich allein singe jetzt die zarte Blume; Alexis hat sie vergessen. Er geht vor dem Heliotrop vorüber. Es beugt sich unter seinen Tritten; es erhebt seine Düfte zu ihm hinan; er geht vorbei, ohne ihm einen Blick zu gönnen, ohne daß es

ihm einen Seufzer entreißt. Undankbarer Schäfer! Zu geliebter, zu liebenswerther Alexis! Es ist also geschehen; du hast deine Schäferinn vergessen, du hast das Heliotrop vergessen, und jenes Lebewohl, dessen Pfand es war. Ach! Seht die zarte Blume, sie ist an meinem Busen verwelkt, meine Thränen haben sie versengt, wie das Gewitter des verzehrenden Sommers. Undankbarer Alexis! Du bist es, der das Heliotrop sterben, du bist es, der die Schäferinn leiden läßt. Höret, Nymphen der Wälder, höret nicht mehr mein Klagelied! Meine Stimme erstickt; meine Thränen haben die Saiten meiner Leyer erschlafft; es endiget, mein Klagelied. O Venus, dich rufe ich an! Erhöre mein Gebeth. Reisse Alexis aus meinem Herzen, daß er auf immer daraus verschwinde. . . Alexis, wie du, werde ich unser Lebewohl vergessen. Aber die zarte Blume, ich werde sie nicht vergessen. Ja, du wirst mir immer theuer seyn; ich werde dich immer den Blumen der Unsterblichen vorziehen, der ersten Blume des Frühlings, der Blume, welche der Schäfer im Walde sang, o sanftes und bescheidenes Heliotrop!

Karl Reinhard.

Glückswechsel.

Der Lebenssorgen überdrüssig,
Fand, sie im Born zu enden schlüssig,
Kunz einen Schatz, und ließ, zum Glück
Die Leiter, seinen Strang zurück.

Heinz, der aus Furcht vor Dieben klüglich
Sein Gold versenkt, nahm unverzüglich
Den Raub gewahr, schrie jämmerlich,
Ergriff den Strang, und henkte sich.

B.

Das gute Zettelchen *).

Auf und nieder, her und hin
Rollt das leichte Wagenrad:
Wisse, wer's vonnöthen hat,
Leichter noch ist Weibessinn!
"Ach, das gute Zettelchen,
Das la Chatre hat!"

Schwüre hin und Schwüre her!
Engelworte, süß und glatt!
Wer an so 'was Glauben hat,
Glaubt gewiß auch Kindermähr'!
"Ach, das gute Zettelchen,
Das la Chatre hat!"

Was ist Tugend? Was ist Herz?
Saht ihr nie ein welkes Blatt?
Mit der kleinen Leiche hat
Jedes Lüftchen seinen Scherz.
"Ach, das gute Zettelchen,
Das la Chatre hat!"

*) Siehe das Leben der Ninon von Lenclos, Seite 83.

Leichtsinn und Gelegenheit
Herrschen weit an Tugend-Statt.
Wer noch jetzt sein Horn nicht hat,
Wird es haben mit der Zeit.
"Ach, das gute Zettelchen,
Das la Chatre hat!"

M.

Der Diplomatiker.

Zum Zahnarzt sprach der Diplomatiker, Herr Dornen:
Ausreissen? Kleinigkeit! So viel Er will!
Nur das beding' ich mir: Mit allen Formen!
Sonst halt' ich Ihm nicht still!

Overbeck.

Sonnenfeier.

Von dir durchglüht, entbrenn' ich, dich zu singen,
O Maiensonne, drei Mahl güldnes Licht!
Ein Flammenpfeil soll von dem Bogen klingen.
Aus deinen Gluthen web' ich mein Gedicht.
Warm, wie dein Strahl in meine Brust gelodert,
Voll überrieselnd mit beklommner Lust,
Die mir Gesang, wenn nicht die Seele, fodert,
Glüh' es hinab in jedes Hörers Brust!

O schönstes Licht, so weit der blaue Bogen
Sich um die gottgeliebte Erde krümmt!
Vergleichungslos, wie fern in hellen Wogen
Der viel durchstrahlte Aether zu uns schwimmt!
Entglimme nur mit deinen Millionen
Geschliffner Diamanten, Mutter Nacht!
Ich will am Strahle meiner Sonne wohnen,
Der alle Gluth und alles Leben facht.

Wer ist's, wer schürt die gottgenährte Flamme?
Bist du's, Latone'ns viel gepries'ner Sohn?
Holdseligster vom alten Götterstamme,
Blinkt noch die Bahn, steht noch dein goldner Thron?

Schnellst du noch jetzt die flammenden Geschosse?
Treibst du noch jetzt der heißen Achse Schwung?
Wie, oder lenket Sunna ihre Rosse
Bis zu der furchtbarn Götterdämmerung?

Wer du auch seyst, der nachbarlichen Erde
Erhabner Pfleger, aus dem Schutte soll
Man deinen Tempel wieder baun! Er werde
Der Lobgesäng' und edler Spenden voll.
Mich aber laß in deinem Heiligthume
Den frohen Priester deiner Gottheit seyn!
Mich laß, erwählt zu diesem sel'gen Ruhme,
Die Opferkränz' an deine Säulen reihn.

Dann, mit dem Licht des neu gebornen Lenzen,
Entbrennt des Festes Jubel, freudewild.
Herbei, herbei, umlaubt mit Lorberkränzen!
Hebt hoch der Helianthen Flammenschild!
Der Reigen schwebt, die goldnen Harfen schallen,
Und taumelnd fleht die andachttrunkne Schar.
Laß unsern Dank, Erhabner, dir gefallen,
Gib uns ein freud'= und liebevolles Jahr!

Der junge Mensch, — im Schooß der Nacht geboren, —
Wer ist mein Schöpfer? fragt er die Natur.

Umsonst! Denn, in Erwartungen verloren,
Harrt Alles stumm. Er findet keine Spur.
Jetzt aber steigst aus dem Rubin der Fluthen,
Monarchisch, göttlich, hehre Sonne, du!
Du strömst sie hin, die zaubervollen Gluthen;
Anbethend schlägt dir jedes Auge zu.

Jetzt wallt der Chor lobwirbelnder Gesänge.
Da schwillt des Jünglings wonnetrunknes Herz.
Du bist es! jauchzt er mit der Wesen Menge.
Und feiernd staunt sein Auge sonnenwärts.
Von seines Gottes Flammen übergossen,
Steht er und glänzt, ein schöner Göttersohn.
Mit ihm vereint, in ihn zurückgeflossen,
Theilt er, noch irdisch, seines Vaters Thron.

Erhabner Wahn! Du sankst, o Kindesglaube!
Denn noch erhabner flog des Menschen Geist.
Doch, was dich hob, wird keiner Zeit zum Raube.
Der Zauber bleibt, den Niemand von dir reißt.
So lang' ein Strahl, o Sonne, Sonne, Sonne!
Aus deinem überreichen Borne quillt,
Bleibst du der Born der Schönheit, Kraft und Wonne,
Der Gottheit irdisch höchstes Ebenbild.

O zürne nicht dem undankbaren Volke,
Das seelenlos in deinem Strahle webt,
Und nie empor zu deiner lichten Wolke
Den Blick des glühenden Gefühles hebt!
Entzeuch uns nicht die wunderthät'ge Flamme,
Um die Prometheus Dios Zorn bestand,
Als er, zum Hohn dem ganzen Götterstamme,
Den Weg hinauf zu deinem Borne fand.

O, diese Flamme, die mit leisem Weben
Tief in den Schooß der kalten Erde dringt,
Und aus der Nacht zu Licht und Glanz und Leben
Die Myrias enthüllter Keime bringt,
Dem Südsee-Wilden seine Brotfrucht reifet,
Die Palme füllt mit Mark und Milch und Most,
Der Aehre Gold aus grüner Hülse streifet,
Am Reben kocht die süße Taumelkost!

Wie starr und wild, um jeden Reiß betrogen,
Von keiner Farben Wechsellicht erhellt,
Erschreckt den Blick, wo du dich ihr entzogen,
Verarmt, verwaiset, gottheitleer die Welt!
Das Robbenmahl, die Bärenbeute nagend,
Lebt dort ein Thier, das Menschennahmen trägt,

Ein dumpfes Seyn, kaum über Jene ragend,
Die seine Faust zu ekler Kost erlegt.

Und dennoch schläft auch in des Samojeden
Erstarrter Brust die göttliche Natur.
O, strahle du auf die beeis'ten Oeden,
Und gib ihm Lenz und West und Blüthenflur!
Mit seinen Blumen wird er aufwärts streben,
In deinem Lichte lernen, Mensch zu seyn.
Er wird das Herz, wie seinen Blick, erheben,
Und sich der Anmuth und der Liebe freun.

O milde Sonne, nie verarmte Quelle
Von Segen, der verborgen dir entfleußt,
Wie sich des Niles siebenfache Welle
Geheimnißvoll aus dunkler Urne geußt,
O, schmilz hinweg den Rest der Barbareien,
Und laß von Pol zu Pol, auf jeder Flur
Der Dichter schöne Sage sich erneuen,
Das goldne Unschuldsalter der Natur!

Lappe.

Der Pfeil.

"Heil meinem stolzen Fluge, Heil!"
So sprach, von Heldenhand dem Bogen,
Den keine schwächre spannt, entflogen,
Der Wolke, die er streift, ein Pfeil.

Durch diese wirft im Aetherflug
Ein Adler ihm das Wort hernieder:
"In eigner Schwäche sinkst du wieder,
Wie fremde Kraft empor dich trug!"

B.

Ein Lied vom Tode.

Vernichtiger der Sterblichkeit,
Tod, du benimmst uns unser Ende,
Und alle Plagen dieser Zeit!
Indem ich dir den Leib verpfände,
Erlangt mein Geist sein Vaterland!
Wohlthätig ist sie, deine Hand,
Die Ewigkeit ist nur erwerblich
Durch dich, und dein Gesetz der Noth! —
Was zaudert deine Sichel, Tod?
Schlag' an, und mache mich unsterblich!

Empfangt mich bald nach diesem Streit,
Ihr uneroberlichen Festen!
In euch allein ist Sicherheit;
Da wohnt in ewigen Pallästen
Der Menschen Vater und sein Sohn;
Die werden mir vor ihrem Thron
Mein ganzes Daseyn wiedergeben!
O, was hat Jesu Tod für Reitz!
Sein blutiges Panier, das Kreuz,
Zeigt einem Sterbenden das Leben!

"Ich sehe dich, du bist ganz Erzt,
Du Reuter auf dem fahlen Rosse!

Die siegerische Rechte scherzt
Mit dem allmächtigen Geschosse;
Dein Mordgewehr beflügelt sich. —
O wehe mir! Das ist der Stich
Des Pfeils, der Mark und Bein durchschneidet?" —
Stirb, stirb getrost! Sie ist nicht weit,
Die sichere Unsterblichkeit,
Die deinen Trutz, o Tod, entkleidet.

Versetzt in das vollkommne Reich,
Wo alle Seligen der Erden,
Den auserwählten Engeln gleich,
In Gottes Hand behalten werden,
Bewohnen wir das Paradies,
Das uns der Glaube hier verhieß! —
Was bringet uns dahin? Die Leitung
Des Geistes Christi, und die Kraft
Der Gnade, die uns himmlisch schafft,
Durch eine große Zubereitung!

A. L. Karschinn.

Der Kirchhof.

Die man hier vorlängst begraben,
Und noch jeden Tag begräbt,
Alle diese Todten haben,
Wandrer, so wie du gelebt.

Ruhiger denn und gesetzter
Walle künftig deine Bahn!
Deiner Augenblicke letzter
Naher, und du denkst nicht dran.

B.

Annchen.

Eine Erzählung.

Die Zeit war nunmehr gekommen, da Annchen auch in die Schule gehen sollte. Aber sie wurde alle Mahl darin schläfrig, und ermunterte sich nicht eher, als bis sie wieder heraus war. Ihr Vater schalt sie darüber. Aber ein Mensch, der von verschiedenen Wissenschaften so viel gelernt hatte, als nöthig war, über diese Wissenschaften zu spotten, sagte zu ihm: "Wissen Sie denn nicht, daß eine Arzenei in einer geringen Dosis bei einem Kinde das wirkt, was sie bei einem Erwachsenen erst in größerer Menge thut? Und wundern Sie sich denn also, daß Annchen schon bei dem Abc einschläft, wenn wir erst bei gründlich gelehrten Abhandlungen einschlafen?"

Kästner.

Auf den Tod eines Kindes.

Aller Rosen Düfte wehen
Um den Liebling, dem du weinst.
Strahlender vielleicht dereinst,
Reiner nicht wird er erstehen.

Wünschen werden Millionen,
Daß sie fromm, wie er, gelebt,
Wann, die Guten zu belohnen,
Seine Stimme Gott erhebt.

B.

Am Vorabend des Jahres 1804.

(Vorgelesen in einem freundschaftlichen Zirkel.)

Da stehen wir am neuen Scheidewege!
Ein altes Jahr entfloh!
Ach! mancher Schmerz wird in der Seele rege,
Und Trauer hemmt des Herzens Freudenschläge;
Tief seufzen wir, warum entfloh es so?

Krieg tönt es, Krieg! Zwei mächt'ge Nationen
Stehn mit gezücktem Schwert;
Furchtbarer Kampf um Herrschsucht, Gold und Kronen
Droht Untergang bis an die fernsten Zonen,
Und wieder sinkt im Preise Menschenwerth.

Es rüsten sich von Wuth entflammte Heere;
Schon schwebt, der Höll' entspien,
Die Zwietracht gräßlich auf dem weiten Meere,
Daß sie ergrimmt des Todes Köcher leere,
Und Tausende des Grabes Loose ziehn.

Ja, Tausende, die gehen, nimmer kehren
Den Ihren sie zurück!

Rings ras't der Tod! Wuth, Raserei, Verheeren,
Und Angstgeschrei und Trümmer auf den Meeren!
Ach! überall gemordet Menschenglück!

Selbst die den Stahl als Sichel sonst nur brauchen,
Sie schmieden ihn zum Schwert:
Ihn, Blut um Blut, in Feindes Brust zu tauchen!
Bald werden Hütten, Leichenhügel rauchen,
Wo segnend sonst der Erntewagen fährt.

Für Wen wird sich der blut'ge Sieg erklären?
An Wessen Untergang ———
Hängt unsers Flehns: "Gebt Frieden uns!" Gewähren?
Ach! nur erkauft mit Millionen Zähren,
Wird sein "Te Deum!" Klagesang.

O, Gottes Engel, eh' in Rauch und Flammen
Das Meer, das Land sich hüllt,
Die halbe Welt stürzt in Ruin zusammen,
Eh' über Schutt, Verheerung, Brand und Flammen
Im Rachgeschrei der Fluch der Völker brüllt;

Eh', ach! das Schwert die Menschen mäht, wie Halmen,
Blut Meer und Erde trinkt:

Reich', Engel Gottes, Fried', uns deine Palmen,
Das freudig auf sich in den Feier=Psalmen,
Und rein zu Gott der Dank der Menschheit schwingt.

Entfleuch, o Krieg, der Menschheit Eumenide,
Des Menschenglückes Grab!
Verderben dräut von deinem Augenliede.
Hinweg von uns! Du, Gottes Engel, Friede,
Du neige dich zu unserm Flehn herab!

Schink.

Ueber Rosa.

Daß Gott der Schläferinn gnädig sey!
Sie lebt von zehen Jahren kaum drei.

Haug.

Der Schwimmer.

Dummdreist sprang ein dummer Bube
In ein Wasser, und ertrank,
Wenn ihn aus der tiefen Grube
Eines Bettlers Kraft nicht rang.

Seinen Retter im Erklimmen
Des Gestades glotzt' er an,
Und brach aus: "Nie wieder schwimmen
Will ich, doch, bevor ich's kann!"

B.

Inschrift bei einer Ruhebank im Parke zu ***.

Liebliche Sänger, ruht Aurore einst hier,
So wiegt mit harmonischem Sang in süßen Schlummer sie ein.
Träumet sie dann, — o, so schweiget und lauschet;
Raubt nicht verrätherisch mir des Weckens Wonnegenuß!

Julius, Graf v. Soden.

Bacchus an seinen Getreuen Wilm.

Am ... Februar.

Mein Liebling! Deiner Freunde Schar
Wünscht heute dir bei'm Saft der Reben
Voll Herzlichkeit ein langes Leben.
Sie rühren mich. — Ich muß fürwahr,
Um zur Erfüllung beizutragen,
Dich heut' aus meinem Dienste jagen.

H g.

Armuth und Reichthum.

Ist Dorkas arm, der ohne Renten
Zufrieden seinen Kaffeh schlürft?
Reich Harpax, welcher den Clienten
Mißlaunig vor die Brocken wirft?

Die ihr nur Reichthum ehrt, entscheidet,
Wer einzig reich von Beiden ist:
Der nie vom Druck der Armuth leidet?
Der seines Reichthums nie genießt?

B.

An Herrn Freuen, als Oberförster in den Jägern.

1788.

Zufrieden war ich stets mit meinem Stand, o Freuen! —
Da stelltest du den Oberförster dar.
Da war's zum ersten Mahl, als wollt' es mich gereuen,
Daß ich kein Oberförster war.

S.

Dreierlei Krähen.

Aesopos Krähe mag im Pfauenschweif sich blähen!
Die zweite trage stolz die Federn andrer Krähen *)!
Die dritte ließ sich nie in fremden Federn schauen;
Sie hält sich längst für einen Pfauen.

Haug.

*) Siehe Weisser's "Stoff zu einer neuen Fabel", S. 20 seiner Sinngedichte.

Gesindeordnung.

Die Herrschaft.

Mache dich auf, Polizei, und gib uns bessers Gesinde!

Das Gesinde.

Bessere Herrschaft uns! Mache dich auf, Polizei!

Die Polizei.

Mache dich auf, Vernunft! . . . Hört provisorische Weisung:
Jeglicher fege den Dreck erst vor der eigenen Thür!

Overbeck.

Einfall, als Utz genannt wurde.

An Thyrsis.

Ich will, vom Weine berauscht, die Lust der Sappho besingen;
Du bist mir Frühling und Wein!
Wird mir der grimmige Tod den Kelch voll Bitterkeit bringen,
Trink' ich, und sterbe noch dein!

A. L. Karschinn.

An Molly.

Nein, glaube nicht, daß Liebe mich auf's neue
Verlockt zu einer andern Wahl!
Wenn man dich sieht, so bricht man wohl die Treue;
Allein dann auch zum letzten Mahl.

Karl Reinhard.

Nach Hildebold von Schwanegey.

Frost'ger Reif und kalter Schnee
Sind zergangen, nun kommt, ahe!
Beides, Blumen und Klee.
Unzergangen ist mein Weh,
Dessen ich kein Ende seh'!

Flur und Wald und Heide stehn
Lieblich unter des Lenzes Wehn,
Lieblich Thäler und Höhn.
Mir will nie mein Leid zergehn;
Ach! ich trag's von Ihr zu Lehn.

Münchhausen.

An Pater Firmus.

Du, Pater, riefst uns freudig zu:
"Ich sehe die verhaßten Scharen
Der Ketzer in die Hölle fahren!"
Selbst Gott sieht weniger, als du.

Haug.

Philosophisches Merkmahl.

Deutlich unterscheidet Gargill das Ich und das Nicht-Ich.
Ich? da wallt's in der Brust; Nicht-Ich? da zuckt's in der Nase.

Overbeck.

Der Neidische.

Warum hebt Forbas, der hier träumt,
Das Aug' im Schlafe, knirrschet, schäumt,
Ersteht mit wüthiger Geberde,
Lacht auf, und stampfet wild die Erde?

Ob ihm ein Unglück widerfuhr?
Ich kann mir keines denken. Nur,
Daß irgend Einer glücklich worden,
Muß unsers Neidhards Ruhe morden.

B.

Inschrift im Parke zu ***.

Freundliche Pappeln, ihr weht, gleich Engelsflügeln, mir Kühlung,
Friede und Ruhe zu!
In euern Schatten ist süßer
Die Umarmung des Freunds, der Kuß der Geliebten,
Leb' ich glücklich und frei, den Grazien, Musen, mir selbst.

Julius, Graf v. Soden.

An einen Einsiedler.

Glauben will ich, daß es ein großes Glück sey,
Nichts zu haben, und nichts auch zu begehren.
Aber, Wein zu begehren, ihn zu haben,
Und zu trinken, das Glück ist, denk' ich, größer.

Karl Reinhard.

Vagus.

Sein Lied von Hymen's frohem Siege,
Vom Glück der Häuslichkeit ist Lüge.
Er lebt, ein Bajaderen-Freund,
Mit seinem Weib' im offnen Kriege,
Greift täglich an, und schlägt den Feind.

H. S.

Der leitende Geist.

Freilich, was kann gelingen, wenn Er nicht immer dabei ist?
Auch des Papas Brautnacht hätt' er mit Lust dirigiert.

Overbeck.

Dank an Villers *).

Ein junger Knabe, flüchtiges Gebilde,
Dem dunkle Flammen aus dem Auge sprühen,
Der unstät schweift, wo irdischem Gefilde
Lebend'ge Lust und bunter Reitz entblühen,
Die Wildheit schmückend mit dem Schein der Milde,
Nur sich empfindend in der Selbstsucht Glühen,
Sein Ziel vergänglich, finster sein Betriebe,
Amur sein Nahme, und sein Vorwand Liebe.

Ein holdes Wesen, jungfräulich gestaltet,
Das, wie am Licht des Feldes schönste Blume,
Am Sonnenstrahl der Schönheit sich entfaltet,
Entlockt aus höhrer Sphären Heiligthume,
Im Herzen Sehnsucht, ewig unerkaltet,
Erhabner Schwärmerei zum Eigenthume,
Ahndung sein Glück, unsterblich seine Triebe,
Liebe sein Nahme, und sein Wesen Liebe.

*) Der Herr Verfasser sah die Abhandlung von Herrn v. Villers, welche die Polyanthea eröffnet, vor ihrer Erscheinung im Publicum. So entstand dieses Impromptu. Ein glücklicher Zufall führte es so zeitig in meine Hände, daß ich es noch bei'm Schlusse des Taschenbuches den Lesern mittheilen kann.

Der Herausgeber.

Du, der bewegt von heil'ger Empfindung,
Sich liebend hinneigt zu dem einzig Schönen,
Erkennst du in den Bildern die Verkündung,
Und die Gedanken in den flücht'gen Tönen?
O, würdig du, zu dauernder Verbündung,
Was sich entgegen strebet, zu versöhnen,
Und, was sich immer fern und feindlich bliebe,
Sanft zu umschlingen mit dem Band der Liebe.

So wie, sich in verschiedne Farben spaltend,
Das Eine Licht den ew'gen Glanz verbreitet,
So ist die Eine Menschheit, nie veraltend,
In Stämmen mannigfaltig ausgebreitet.
Wohl Jenem, der, den ew'gen Keim erhaltend,
Zum hohen Urbild die Verirrten leitet,
Und Heil dem Priester, der mit heil'gem Triebe
Getrennte Völker ruft zur Einen Liebe!

Reinhold.

An Herrn Freuen, als Oberförster in den Jägern.

1788.

Zufrieden war ich stets mit meinem Stand, o Freuen! —
Da stelltest du den Oberförster dar.
Da war's zum ersten Mahl, als wollt' es mich gereuen,
Daß ich kein Oberförster war.

S.

Dreierlei Krähen.

Aesopos Krähe mag im Pfauenschweif sich blähen!
Die zweite trage stolz die Federn andrer Krähen *)!
Die dritte ließ sich nie in fremden Federn schauen;
Sie hält sich längst für einen Pfauen.

Haug.

*) Siehe Weisser's "Stoff zu einer neuen Fabel", S. 20 seiner Sinngedichte.

Gesindeordnung.

Die Herrschaft.

Mache dich auf, Polizei, und gib uns beſſer's Gesinde!

Das Gesinde.

Beſſere Herrſchaft uns! Mache dich auf, Polizei!

Die Polizei.

Mache dich auf, Vernunft! . . . Hört proviſoriſche Weiſung:
Jeglicher fege den Dreck erſt vor der eigenen Thür!

Overbeck.

Einfall, als Utz genannt wurde.

An Thyrsis.

Ich will, vom Weine berauscht, die Lust der Sappho besingen;
Du bist mir Frühling und Wein!
Wird mir der grimmige Tod den Kelch voll Bitterkeit bringen,
Trink' ich, und sterbe noch dein!

A. L. Karschinn.

An Molly.

Nein, glaube nicht, daß Liebe mich auf's neue
Verlockt zu einer andern Wahl!
Wenn man dich sieht, so bricht man wohl die Treue;
Allein dann auch zum letzten Mahl.

Karl Reinhard.

Nach Hildebold von Schwanegey.

Frost'ger Reif und kalter Schnee
Sind zergangen, nun kommt, ahe!
Beides, Blumen und Klee.
Unzergangen ist mein Weh,
Dessen ich kein Ende seh'!

Flur und Wald und Heide stehn
Lieblich unter des Lenzes Wehn,
Lieblich Thäler und Höhn.
Mir will nie mein Leid zergehn;
Ach! ich trag's von Ihr zu sehn.

Münchhausen.

An Pater Firmus.

Du, Pater, riefst uns freudig zu:
"Ich sehe die verhaßten Scharen
Der Ketzer in die Hölle fahren!"
Selbst Gott sieht weniger, als du.

Haug.

Philosophisches Merkmahl.

Deutlich unterscheidet Gargill das Ich und das Nicht-Ich.
Ich? da wallt's in der Brust; Nicht-Ich? da zuckt's in der Nase.

Overbeck.

Der Neidische.

Warum hebt Forbas, der hier träumt,
Das Aug' im Schlafe, knirrschet, schäumt,
Ersteht mit wüthiger Geberde,
Lacht auf, und stampfet wild die Erde?

Ob ihm ein Unglück widerfuhr?
Ich kann mir keines denken. Nur,
Daß irgend Einer glücklich worden,
Muß unsers Neidhards Ruhe morden.

Inschrift im Parke zu ***.

Freundliche Pappeln, ihr weht, gleich Engelsflügeln, mir Kühlung,
Friede und Ruhe zu!
In euern Schatten ist süßer
Die Umarmung des Freunds, der Kuß der Geliebten,
Leb' ich glücklich und frei, den Grazien, Musen, mir selbst.

Julius, Graf v. Soden.

An einen Einsiedler.

Glauben will ich, daß es ein großes Glück sey,
Nichts zu haben, und nichts auch zu begehren.
Aber, Wein zu begehren, ihn zu haben,
Und zu trinken, das Glück ist, denk' ich, größer.

Karl Reinhard.

Magus.

Sein Lied von Hymen's frohem Siege,
Vom Glück der Häuslichkeit ist Lüge.
Er lebt, ein Bajaderen-Freund,
Mit seinem Weib' im offnen Kriege,
Greift täglich an, und schlägt den Feind.

H. G.

Der leitende Geist.

Freilich, was kann gelingen, wenn Er nicht immer dabei ist?
Auch des Papas Brautnacht hätt' er mit Lust dirigiert.

Overbeck.

Dank an Villers *).

Ein junger Knabe, flüchtiges Gebilde,
Dem dunkle Flammen aus dem Auge sprühen,
Der unstät schweift, wo irdischem Gefilde
Lebend'ge Lust und bunter Reitz entblühen,
Die Wildheit schmückend mit dem Schein der Milde,
Nur sich empfindend in der Selbstsucht Glühen,
Sein Ziel vergänglich, finster sein Betriebe,
Amur sein Nahme, und sein Vorwand Liebe.

Ein holdes Wesen, jungfräulich gestaltet,
Das, wie am Licht des Feldes schönste Blume,
Am Sonnenstrahl der Schönheit sich entfaltet,
Entlockt aus höhrer Sphären Heiligthume,
Im Herzen Sehnsucht, ewig unerkaltet,
Erhabner Schwärmerei zum Eigenthume,
Ahndung sein Glück, unsterblich seine Triebe,
Liebe sein Nahme, und sein Wesen Liebe.

*) Der Herr Verfasser sah die Abhandlung von Herrn v. Villers, welche die Polyanthea eröffnet, vor ihrer Erscheinung im Publicum. So entstand dieses Impromptu. Ein glücklicher Zufall führte es so zeitig in meine Hände, daß ich es noch bei'm Schlusse des Taschenbuches den Lesern mittheilen kann.

Der Herausgeber.

Du, der bewegt von heil'ger Empfindung,
Sich liebend hinneigt zu dem einzig Schönen,
Erkennst du in den Bildern die Verkündung,
Und die Gedanken in den flücht'gen Tönen?
O, würdig du, zu dauernder Verbündung,
Was sich entgegen strebet, zu versöhnen,
Und, was sich immer fern und feindlich bliebe,
Sanft zu umschlingen mit dem Band der Liebe.

So wie, sich in verschiedne Farben spaltend,
Das Eine Licht den ew'gen Glanz verbreitet,
So ist die Eine Menschheit, nie veraltend,
In Stämmen mannigfaltig ausgebreitet.
Wohl Jenem, der, den ew'gen Keim erhaltend,
Zum hohen Urbild die Verirrten leitet,
Und Heil dem Priester, der mit heil'gem Triebe
Getrennte Völker ruft zur Einen Liebe!

Reinhold.

Die Geschichte des Grafen Ernst von Gleichen und seiner beiden Frauen.

An einem Schnitzwerke dargestellt.

(Zur Erläuterung der Kupferblätter in diesem Taschenbuche, gezeichnet von den Brüdern Franz und Johannes Riepenhausen in Rom, gestochen von F. Riepenhausen in Göttingen.)

In der vortrefflichen Sammlung des Herrn Hofraths Blumenbach zu Göttingen findet sich ein Kästchen, aus starkem Elfenbeine geformt, mit Schnitzwerke geziert. Es ruht auf einer glatten Base; seine Länge ist ungefähr sechs, seine Breite vier, seine Höhe zwei und einen halben Zoll. Vorn schließen es Krampen; hinten geht es in einem Gewinde; beide sind einfach, ja plump, ohne weiteren Zierrath.

Das Schnitzwerk daran verräth auf den ersten Blick einen geschichtlichen Zusammenhang. Dieselben Figuren erscheinen in anderen Stellungen und Begebenheiten wieder, und das Ganze ründet sich bei näherer Betrachtung deutlich.

Der Geist der Arbeit, die mechanische Behandlung, die Formen deuten alle auf das Ende des dreizehnten, oder den Anfang des vierzehnten Jahrhunderts. Was die letzten angeht,

so verweisen wir auf Levesque de la Ravaliere's Erklärung einiger halb erhobenen Schnitzarbeiten in Elfenbein. (S. *Histoire de l'Academie des Sciences de Paris*. T. X., wo die Bestimmungen hierüber richtig und mit Fleiß zusammengetragen sind.) Ueber die ersten bemerken wir Folgendes.

Bei fernen, dem Gedächtnisse entrückten Geschichten hat der Künstler ein schwieriges Geschäft. Wie viel muß er nicht ängstlich berühren, mühselig zusammendrängen, um das der Phantasie des Betrachtenden zu sagen, was nicht mehr nur in ihr zu erwecken ist. Daher blühten alle Künste so national, so vollkommen im Geiste der Nation und des Zeitalters. Daher ist es ein unmögliches und verkehrtes Beginnen, den Geist der Kunst beleben zu wollen in einem Elemente, das seiner Natur nach, sey es an sich noch so hoch und vortrefflich, dem Volke fremd ist. So wie die Kunst über dem Bedürfnisse sich erhebt, so der Geist über den Worten. Dann erscheint jene Ruhe und Sorglosigkeit der Darstellung für Erkenntniß, in geschichtlich und mythologisch reichen Jahrhunderten, welche späteren Forschern Kopfbrechen macht, und zugleich die Wahrheit und Echtheit der Werke bekräftigt.

Diese ist vollkommen, ja bis zur Nachlässigkeit in den Blättern, welche wir den Liebhabern vorlegen. Wir schließen

daraus, daß die Zeit ihrer Darstellung gewesen sey, als die Geschichte, noch lebendige Sage, im Munde und Herzen des Volkes sich lebhaft fortpflanzte. Es scheint eben kein besonders geistreicher Verstand sie erfunden zu haben. Indessen schreiten sie doch sacht und ruhig fort, und haben einen recht genau verknüpften Zusammenhang, wie wir am Ende uns bemühen werden, zu zeigen.

Auch das Mechanische der Behandlung trägt das Gepräge dieser Zeit unverkennbar. In einigen Stellen tritt es über das Halberhabene. Die Innigkeit des Gefühls, der Drang treuherziger und seelenvoller Gedanken hat an den Händen ein ungelenkes Organ. Ueberall soll mehr bedeutet werden, als sich ausdrückt. Anmuth ist daher nirgends in der Behandlung; wo sie erscheint, ist sie Grundzug des Gedanken. Mit der Richtigkeit ist es strenge genommen, und wo falsche Zeichnung da ist, beweiset sie Unvermögen, richtig darzustellen. Der Wille war gut; die Kraft schwach. Die Zeiten erwachender Kunst sind durch tiefe Anstrengung und Unbehülflichkeit bezeichnet; die Zeiten verschwundener durch vollkommene Geläufigkeit des Mechanischen, aber der Treulosigkeit der Seelen an sich und den Gegenständen, welche die Innigkeit der Erfindung tödtet, und Gift ist für das Fassungsvermögen.

Eins bleibt uns in Rücksicht der Formen noch nach Le-vesque zu sagen übrig. Der ältliche Charakter des Christus-Kindes, besonders die ältliche Form, so wie seine nicht kindische Bekleidung sind der früheren Deutschen Kunst eigenthümlich. Eben so die Thürmchen und Zinnenbekrönten Bogen, welche uns das Blatt des Deckels zeiget. (Siehe das 1. Blatt.)

Die Umrisse sind etwas runder und minder steif, der Ausdruck der Gesichter zarter, linder, minder angestrengt, also gefälliger in unseren Umrissen, als im Originale. Was man der Schnitzkunst nachzusehen gewohnt ist, verwirft man in Bildern.

Ein bloß oberflächliches Betrachten des Kästchens lehrt uns augenblicklich, daß der Künstler die Geschichte des Grafen Ernst von Gleichen und seiner beiden Frauen habe behandeln wollen. Wir erzählen sie daher dem Leser mit wenigen Worten, und zeigen darauf, was eigentlich dargestellt sey.

Im Jahre 1224 entschloß sich Kaiser Fridrich der Zweyte, auf Antrieb des Papstes Gregorius des Neunten, einen Zug nach dem Oriente zu thun, um das heilige Grab zu erobern. Die edelsten Fürsten und Herren folgten seinen Fahnen, und unter ihnen Graf Ernst von Gleichen. Ein Mann,

selbst tapfer, von tapferen Ahnen, in der Kraft der männlichen Jahre, schön, behende, freudig, gottesfürchtig und bieder. Die alten Geschichten erschöpfen sich in seinem Ruhme, und verweilen bei seinen Tugenden mit Liebe. Er verließ eine liebevolle Gemahlinn, aus adeligem Stamme, in deren Verbindung er das Glück der Treue genossen, und von welcher er drei Erben empfangen hatte.

Bald nach der Ankunft im heiligen Lande schwärmte der Graf mit wenigen Reisigen am Ende des Lagers, um die Feinde zu erkunden. Er verirrte sich in den weiten Flächen, und die Nacht übereilte ihn unter freiem Himmel. Er durfte die Rückkehr zu den Seinigen nicht wagen, aus Scheu, auf die Feinde zu stoßen. Mit grauendem Morgen kam ihm ein Geschwader von Reutern nahe. Er ritt ihm entgegen, es waren — Saracenen. Muthig stürzte er unter sie, und tödtete viele mit Hülfe seiner wenigen Genossen. Zuletzt mußte er der Uebermacht erliegen. Man nahm ihn gefangen, und führte ihn in das Lager der Feinde.

Hier erregten seine Schönheit, sein edles und freies Wesen Aufsehen, und man bestimmte ihn zum Sclaven des Sultans. Kummervoll, schmählich gebunden, seiner unwerth, kam er in Alkair an. Man warf ihn in einen finstern Kerker, und ließ

ihn im Elende schmachten. Seine Arbeit war, wie ein Stier am Joche den Acker zu pflügen. Dieser Dienst dauerte zehn Jahre.

Gar wunderbar geschah nun seine Rettung; und man ist bewogen, zu glauben, daß ein göttlicher Wille über die Guten walte, und sie aus Drangsalen und Irrwegen seinen Zwecken entgegenleite, oder, daß die Kräfte der Natur der Seele und Gestalt des Menschen so innig vermählt seyen, daß die gleichgearteten, wie von magischer Gewalt ergriffen, alle Hindernisse kühn durchbrächen, um der höheren Seligkeit zu genießen, welche in ihrer Vereinigung wohnt.

So wurde die Tochter des Sultans, in deren Nähe der Graf sein grauenvolles Joch schleppte, von feuriger Liebe plötzlich zu ihm entzündet. Sie sah ihn von ihrem Pallaste aus pflügen; sein Angesicht, sein Betragen lockten ihre Blicke; sie ließ ihn zu sich rufen.

Wie schwer verstellt sich die Liebe, und wie leicht ist sie wieder zu erkennen, wenn man einmahl ihr süßes Geheimniß gelesen hat! So geschah es dem Grafen. Er sah die Tochter seines barbarischen Gebiethers zu sich hingezogen, und wagte es, ihr seinen Stand und seine Lage zu entdecken. Was dieses verstärkte nur den Eindruck in der Seele der Jungfrau, und

mit der Schnelligkeit, die gefesselten Trieben zu ihrer Befreiung angehört, entdeckte sie dem Gefangenen, daß sie ihn liebe, daß sie ihn lösen, mit ihm entfliehen wolle, wenn er nur in fernem Lande sie nicht verlasse, und sich als seine Gemahlinn verbände.

Die Seele des Grafen bewegte sich bei diesem Geständnisse. Ewige Knechtschaft, noch verbittert durch den Zorn verschmähter Liebe, ganz zernichtete Hoffnung, je zu den Seinen zurück zu kehren, lagen auf der Einen Seite; auf der anderen das Unrecht, der Verstoß gegen die Sitte, der Treuebruch an seiner Gemahlinn. Zu edel, als daß der Gedanke von Meineid an der Liebe, die ihm hülfreich angebothen wurde, hätte in seiner Seele erwachen können, gestand er seinen inneren Streit offen der Orientalinn. Und wo gibt es Hindernisse für ein Herz voll Liebe? Die Jungfrau both ihm an, einträchtig mit seiner Gemahlinn zu leben, seine Kinder zu lieben, seinen Glauben anzunehmen. — Aber den Grafen folterte der Gedanke, daß eine zwiefache Ehe Gräuel vor Gott, und eines Christen unwürdig sey. Endlich schwand ihm dieser Zweifel; er ergab sich der Jungfrau, die ihm mit Rettung und Liebe lohnte, in der Hoffnung, daß das Oberhaupt der Kirche, huldvoll und nachsichtig in so peinlicher Lage, die Ausnahme von dem Gebrauche bestätigen werde.

Nun rüstete sich Alles zur Abfahrt. Gold schaffte die Tochter des Sultans; der Graf mit wenigen Getreuen eine Barke. Die Flucht ging, nach einer geringen Verfolgung, glücklich vor sich; die Wimpel flatterten in den wohlthätigen Lüften; und so schnell, als möglich, gelangten die Flüchtlinge in den Hafen von Venedig.

Hier fand der Graf einen alten Diener, welchen seine Gemahlinn nach ihm in die Welt gesandt hatte. Er nahm ihn in sein Gefolge, und, erfreut über die Nachricht, daß sein Weib und seine Kinder gesund, seine Burg in Treue und Ruhe sey, flog er gen Rom, zum heiligen Vater. Er erzählte ihm sein seltsames Schicksal, und wie Dank Liebe erzeugt habe, so daß dieselbe Pflicht, welche sonst Eine Seele an die andere bindet, ihn mit zweien verknüpft habe. Außer diesem wirkte noch der eifrige Wunsch der Orientalinn, die heilige Taufe zu empfangen. So ließ der Papst sich bewegen; er taufte die neue Christinn, und bekräftigte die Ehe, beispiellos in der Christenheit.

Der Graf mit seiner Gemahlinn zog nun nach Thüringen. Eine Tagereise kam er früher auf seine Burg, ohne alles Gefolge. Er fand Alles ruhig, seine Gemahlinn treu, seine Kinder gediehen. Mit zitterndem Herzen erzählte er die Begeben-

heit seiner Hausfrau. Sie aber umarmte ihn, weinte vor Freuden, verließ ihn, und erschien bald wieder geschmückt und bräutlich gekleidet, um ihrer neuen Gefährtinn, der sie den edelsten Schatz, die Rettung ihres Herren verdankte, jubelnd entgegen zu ziehen. In einem Thale traf sich der Zug der Frauen, das noch jetzt Freudenthal genannt wird. Hier schwuren sie sich Eintracht, Treue und Liebe; und der Schwur blieb immer unverletzt, zur Bewunderung der Menschen, die um sie wohnten, zu ihrem Ruhme und ihrer Wonne.

Als der Graf einst krank war, pflegten ihn Beide schwesterlich auf's zärtlichste. Kinder erzeugte er nicht mehr, mit keiner von Beiden. Zuerst starb die Orientalinn. Seine edele Deutsche Gemahlinn folgte ihr. Der Graf selbst schloß das Scheiden aus dieser Welt, und wurde, in der Peters-Kirche zu Erfurt, in Ein Grabmahl mit ihnen Beiden gelegt, zwischen sie, von Einem Steine bedeckt.

Die Darstellung unseres Werkes hat den Moment aus der Geschichte genommen, in welchem die fremde Gemahlinn gestorben ist, die Deutsche aber und der Graf noch leben. Um ihn bewegen sich die kleineren Puncte, welche die Liebe des Grafen und seine Entführung verherrlichen.

1.

Deckelblatt.

Der Orient beugt sich vor dem Christuskinde.

Der Friedensengel mit dem Buche und Palmenzweige führt die heiligen drei Könige der Jungfrau mit dem Christuskinde entgegen, das sie in seinen Eid aufnimmt. Ihre von den Irrsalen ermüdeten Rosse werden angeknüpft.

Es scheint dieses eine Allegorie auf die Türkische Königstochter, welche, mit Hintansetzung ihres Glanzes, dem Glauben und der Liebe gefolgt ist.

2.

Vorderseite.

Das Grabmahl, welches zugleich Verschloß ist, wird von einem christlichen und heidnischen Priester getragen. Beide ruhen neben der Weltkugel, die aber der christliche umfaßt. Der heidnische ist ganz so höckerig und ungestalt gebildet, wie er auch in den Dichtungen der Zeit erscheint.

Neben ihm steht der Graf, bethend, die Hände gefaltet.

Neben dem christlichen die Deutsche Gräfinn, schmerzlich bewundernd, das Bild der Häuslichkeit und Treue, einen Hund auf ihren Armen.

Von den zwei Nebenbildern stellt das rechte die Güte dar, mit welcher die Deutsche Frau das Geständniß ihres wiederkehrenden Gemahls anhört, und seine schüchterne Hoffnung übertrifft.

Das linke die Besorgniß der zwei Frauen bei der Krankheit des Grafen.

3.

Hinterseite.

Die beiden Mittelbilder gehören zusammen. Der Graf, wieder Ritter, aber entwaffnet, hebt flehend die Hände dem Weibe entgegen, das mit seinem Speere und Schilde auf ihn zusprengt, den sie und Liebe überwunden haben.

Auf der rechten Seite ist das erste Geständniß der Liebe zur Orientalinn abgebildet.

Auf der linken die Gewißheit ihrer Flucht, und das erste sichere Umfangen.

4.

Nebenseite.

Der Graf, bewaffnet, siegt über den Saracenen, der seine Flucht hindern will.

5.

Nebenseite.

Der Graf entflieht mit seiner Geliebten.

